LE MYSTÈRE DES DONS

—

Les mots sont le bien de tout un peuple, le trésor le plus sûr et le moins disputé. Les prenne qui veut! S'en serve qui l'ose! Ils sont là, comme l'air dont ils ont besoin pour naître à la vie sonore.

Un homme s'empare du mot qui est à tous et voilà qu'il en fait sa chose personnelle. Par sa façon de prononcer le mot, par le jeu des muscles et le volume d'haleine, par le mouvement du débit, l'éclat de la voix, l'accent et même par les phénomènes annexes, la gymnastique du visage, l'expression de l'œil, le geste des mains, des membres, du corps entier, l'homme qui dit un mot le marque aussitôt de son empreinte personnelle. Il trahit ses habitudes, ses appétits, ses passions, ses manques, ses regrets et ses douleurs. Il dit : « vin », mot bref entre tous, et nous savons s'il aime le vin ou s'il le redoute, s'il a soif ou s'il est assouvi, s'il est connaisseur ou profane. Il dit « amour » et par la prononciation de ces deux syllabes, il nous inquiète, nous émeut, nous irrite ou nous fait sourire. Le mot de tous est devenu le mot, le bien, le signe et la propriété d'un seul homme.

Il semble que l'imprimerie fasse perdre aux mots cette vertu fugitive et particulière pour les ramener à leur sens éternel et général. Il semble; ce n'est pas sûr. Pour le lecteur subtil, tel mot change de timbre, de résonance et presque de signification, selon qu'il est employé par un poète ou par un prosateur, par un maître ou par un apprenti, par un timide ou par un violent, par un tendre

ou par un sévère. Les mérites du style ont bien quelque part à l'affaire, mais ils ne sont pas seuls en cause. Je compte les écrivains qui sont capables de me donner faim. Ils pourront évoquer toutes les victuailles et tous les festins, décrire les venaisons, les viandes et les pâtés, les fruits juteux, les sauces odorantes, il ont bien rarement le don de mettre en mouvement les tuniques de mon estomac et d'en émouvoir les glandes. Dickens, au contraire, est merveilleux sur ce point. Il écrit : « un repas frugal » et je ne sais comment il s'y prend, mais l'eau me vient à la bouche. Il n'a besoin de nul artifice : il a le don, et les mots, même refroidis par la traduction et la typographie, prennent une saveur tentatrice. Il écrit: « jambon, bière, tartines de pain grillé », vraiment, c'est tout, et cela paraît délectable. Les mêmes mots, imprimés par un auteur morose et de petite santé m'inspireraient du dégoût.

Colette, avec qui bien des fois j'ai eu le plaisir de déjeuner ou de dîner, ne m'a certes pas paru d'une gourmandise remarquable. Elle apprécie les bonnes choses; elle en prend et leur donne une attention éclairée. Quand elle prononce devant mói le nom des aliments, elle n'émeut pas mon imagination de manière anormale; mais qu'elle écrive, avec le moins possible de mots circonstanciels : « pain blanc, tomate, ail, huile d'olive », et me voilà de l'appétit. C'est proprement incompréhensible, mais c'est indiscutable. Le même mot, imprimé par Colette ou par Giraudoux, n'a sûrement pas la même saveur. C'est comme s'il changeait de sauce. La sensualité est un don et c'est un don multiforme.

N'est pas obscène qui veut. Il y faut du naturel et surtout de l'innocence, ou, mieux encore, de la candeur. Onésime a connu, dit-on, les plus éclatants succès dans la carrière galante. Il n'avait qu'à paraître et les dames tombaient à genoux. C'était vraiment et c'est encore une sorte de spécialiste, de virtuose et d'acrobate. Il en écrit volontiers et d'une plume excessivement libre. Ses livres sont sans vertu, du moins quant à ce chapitre. Ils feraient bâiller d'ennui des jouvenceaux en mal d'amour

ou des vieillards intempérants. Les mots du libertinage, en passant par sa plume, perdent toute couleur et toute vibration. Onésime ne sera jamais qu'un auteur maussade et un tiède libertin.

Eusèbe a beaucoup de talent. C'est un écrivain magnifique et d'une intelligence rayonnante. Un jour, il a décidé qu'il serait le grand poète de l'amour. Il entend de l'amour charnel. Aussitôt, il se met à l'œuvre. Il élève un monument, rien de moins, un monument ithyphallique, à la déesse volupté. Ses peintures sont d'une liberté totale et d'ailleurs d'un art consommé. Chose étrange, elles ne touchent personne. Elles sont curieusement froides et didactiques. C'est de la scholastique amoureuse. On croit lire un manuel du parfait libertin, ou, parfois, un « précis d'érotisme pour l'enseignement supérieur. » La jeune veuve qui, d'aventure, lit ces ouvrages inquiétants finit par s'endormir d'un sommeil paisible et sans rêve. Non, non, n'est pas sensuel qui veut.

En revanche, la Bovary est terrible d'impudeur. Les lacets de son corset siffleront longtemps encore aux oreilles des magistrats concupiscents.

Balzac, avec peu de traits, touche notre imagination. « Vénus tout entière » ? Vraiment, ce serait beaucoup trop... Diane de Maufrigneuse se vêt à la hâte. On aperçoit, une seconde, le corps blanc à travers « le brouillard clair du lin ». La dame serre sa gorge « dans son corset de bonne fortune, celui qui s'accroche par devant... » Et Amélie Camusot, qui l'aide à enfiler ses bas, lui baise tout à coup le genou dans un élan d'enthousiasme. Le tableau est furtif et parfait. Il en montre beaucoup plus long que tout un traité scientifique des passions amoureuses.

Le don, seul, donne aux mots leur force vive et leur sens. Et les dons sont bien mystérieux. Mauriac, peut, quand il veut, peindre à merveille le brûlant soleil de sa Gironde natale. C'est un soleil très effrayant. A l'entrevoir, nous sentons tout de suite une sueur orageuse nous perler aux tempes. C'est vraiment un soleil d'angoisse fait pour éclairer des abîmes et pour nous montrer notre

misère. C'est en vain que Mauriac écrit : « Il faisait beau ». Je sens les parfums des pins, l'odeur des prés et des lilas, mais j'ai la gorge serrée. L'azur est trouble et tragique. Que peut la lumière du ciel contre les ténèbres de l'homme?

Ainsi nous évertuons-nous, tyrannisés par nos dons. Cherchons-nous à les déjouer, à les dominer, à les vaincre, nous sommes tout à coup très pauvres. Les acceptons-nous sans débat, et nous en devenons les esclaves. De règle, il n'y en a pas, sinon celle-ci, bien sommaire : Ne jamais vouloir passer pour ce que l'on ne saurait être.

Ce n'est pas, quoi qu'il y paraisse, une maxime de facilité.

GEORGES DUHAMEL

TOUT VA FINIR[1]

V

VU PAR UN AUTRE

— Dites donc, fit Mésange, les mains dans les poches, campé : j'ai fait la connaissance de votre fils. Mais il est très bien, ce gaillard! Je l'ai reconnu avant de savoir qui il était. Tout votre portrait, à vingt-cinq ans de moins. Rien d'étonnant à ce que vous ne vous entendiez pas. Vous vous ressemblez trop. Entiers, violents l'un et l'autre, des nerveux...

Il s'arrêta, voyant que Simon avait pâli. « Allons bon, pensa-t-il, j'ai encore gaffé. Mais en quoi?... » Et, à voix haute, à tout hasard :

— Je vous demande pardon.

Pulby eut un geste insouciant; la chose était sans importance. Il se contint et demanda d'une voix calme, avec un air indifférent :

— Vous l'avez vu? Quand ça?

— Avant-hier, dit Mésange, aux Deux Magots, boulevard Saint-Germain.

— Il est donc rentré? murmura Simon.

— Vous ne le saviez pas? fit le docteur, devinant le drame et regrettant d'avoir parlé.

— Non, reprit Pulby. Je le croyais en Angleterre. Il est parti depuis deux mois. Je l'y croyais encore. Il ne m'écrit guère. Il rentre, et je l'apprends par vous. Voilà.

Simon regardait le médecin, le faisant juge, sans colère.

— Bah! fit Mésange, ne vous en faites pas! Votre fils est jeune, nous l'avons été. Quelque bordée! Il reviendra.

— Naturellement, fit Simon, agacé. Mais enfin il aurait pu me prévenir. Vous trouvez cela naturel, vous? Rentrer,

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 905.

après deux mois d'absence, et ne pas même venir me voir? Et il faut que j'apprenne le retour de Jean par hasard!... Si encore je le tenais serré... Mais non, je le laisse libre, il a sa clef, il fait ce qu'il veut.

Le peintre se mit à marcher de long en large, comme toutes les fois qu'il était tendu, préoccupé.

— Allons, allons, dit le docteur, ça s'arrangera, tout s'arrange! D'autant qu'il est très sympathique, ce petit. Il est beau, d'abord. Et puis, il y a une flamme en lui...

Pulby s'arrêta soulagé, intéressé par cette approbation; il fixa Mésange qui sentit la détente et profita de la diversion. Il était un bon médecin, professait qu'avec les malades, ou seulement l'interlocuteur, quel qu'il soit, il faut agir comme avec les truites, à la pêche, dès qu'elles ont mordu : rendre du fil.

— Bien sûr, il a quelque chose... Vous savez, je ne l'ai pas vu longtemps, nous n'étions pas seuls. J'étais à ce café, dans un groupe, avec un ami. J'y vais quelquefois. Ils sont là une bande de jeunes gens, des peintres, des poètes, le dernier bateau; vous savez, ces garçons qui vont tête nue, pour n'avoir pas à saluer... On discute, personne n'est du même avis, c'est très rigolo; ça n'a pas changé depuis notre temps. Les jeunes gens sont toujours les mêmes; ils croient que le monde commence avec eux: rien ne compte de ce qui n'est pas eux, de ce qui s'est rêvé ou fait avant eux. Vous me connaissez? Eh bien, j'aime beaucoup ces discussions, je ne me gêne pas pour dire ce que je pense, moi aussi : ou alors ce n'est pas la peine de penser. Je me suis accroché avec votre fils : je crois qu'il m'a même traité de vieille barbe, il ne sait pas que je vous connais; je me suis amusé. Il a dit des bêtises, qu'est-ce que ça fait? L'important, c'est d'être convaincu. Et il l'est, le bougre... enfin, vous devez en savoir quelque chose. D'ailleurs, était-ce des bêtises? Ce n'est pas si sûr, après tout. Il n'est pas si sûr que nous ayons raison, vous et moi. Chacun a sa vérité, qu'il croit détenir. Votre fils et ceux de son âge, ils n'aiment pas ce que nous aimons, et ils appellent autre chose. Ils ont en horreur l'ironie, le sceptique et le délicat. L'intelligence

pour l'intelligence, à la Renan, ne les contente pas; ils exècrent Anatole France, qui nous ravissait à vingt ans, ils n'admirent que Lautréamont et Rimbaud, les peintres absurdes et les coquillages enfantins. Souvenez-vous, nous aussi, nous avons brandi Mallarmé et Gauguin au nez de nos pères. Seulement, voici la différence avec nous quand nous étions jeunes : livres, gens, façons de penser, ce que nous n'aimions pas, nous nous en fichions. Tandis qu'eux, les gars d'aujourd'hui, ils ne se fichent de rien, ah! mais sapristi, pas du tout! Ce qu'ils n'aiment pas, au lieu de s'en ficher, ils le détestent. C'est eux qui ont raison: nous ne savons pas détester, nous ne savons plus jamais dire non. Eux, ils savent dire non, carrément. Ils ont un grand souci de leur pureté, de leur intégrité. Ils cherchent à la protéger, et c'est pour se protéger qu'ils veulent tout détruire. Ils sont terribles. Et encore, s'ils étaient bêtes, laids, pauvres, mal foutus! Mais non! Votre fils, ses amis, ceux qui étaient là, enfin : beaux comme des anges, intelligents et convaincus, avec tout ce qu'il faut pour plaire, réussir. C'est à n'y rien comprendre, et c'est cela, d'ailleurs, qui fait leur force, et qui me plaît assez en eux, pour mon compte : cette fermentation, ce mépris parfait, ce goût d'être seuls, au-dessus, à part. Saint Just devait être comme cela. C'est le grand homme, pour votre fils. Vous le saviez? Il m'en a parlé; je vous assure qu'on ne m'épate pas, moi : eh bien, votre fils était épatant. Une chaleur, une vigueur, une dialectique! Curieux, ces garçons. Il n'y a que la politique qui les intéresse; ils ne rêvent que de chambarder le monde. Ils n'ont à la bouche que Lénine, Moscou, les soviets, la Révolution. La révolution, qu'ils appellent, comme une expérience projetée, dans l'attente et la préparation de laquelle ils vivent. La révolution : une de ces choses auxquelles on finit par croire, à force d'y penser, et où la justesse des critiques fait illusion sur l'excellence future des panacées rêvées. Des anarchistes, ces garçons? Non. L'anarchie ne contente plus la jeunesse. Elle veut un ordre, son ordre. Pour le fonder, il faut détruire. Dangereux, peut-être, mais quoi? c'est une religion qui commence, dans le non-

conformisme et par la révolte, par le refus de pactiser. Est-ce que le christianisme, au début, n'a pas commencé de la même façon, par un appel à la destruction générale, une négation profonde de tout ce qui n'était pas la nouvelle foi? Est-ce que la machine ronde a cessé de tourner pour cela? Pas du tout. On a pris d'autres habitudes, d'autres respects, d'autres disciplines. C'est peut-être bien ce qui se prépare en ce moment. Cela ne nous empêchera pas, vous de peindre, moi d'aimer les tableaux. Si je ne peux pas conserver les miens, j'irai regarder ceux du Louvre, et s'il n'y a plus de Louvre, il y aura toujours les quais et les boutiques de la rue de Seine. Mon cher, il faut accepter ce qui est. Je suis philosophe. Pourquoi n'êtes-vous pas philosophe? La philosophie, c'est quand on se fout de tout. Cette formule n'est pas de moi. Elle est un peu simpliste, mais elle est juste. Je l'ai recueillie, pendant la guerre, dans la tranchée, d'un pauvre diable que cette sagesse consolait.

— Mais vous ne vous foutez pas de tout, docteur!

— Peut-être pas, non. Parce qu'il y a la vie, et là, c'est le médecin qui parle : c'est très beau, au milieu de tant d'autres choses si mal faites, cette petite chose mystérieuse qu'est la vie, avec toutes ses chances, malgré tout! Que nos réformateurs changent tout ce qu'ils voudront, la vie continuera. Il y aura d'autres modes, d'autres formes, d'autres mœurs et d'autres hommes pour s'en contenter, ou pour en rêver d'autres. Il s'agira, comme toujours, de s'adapter. Je ne demande qu'à vivre longtemps, pour voir ce que les choses deviendront. Après tout, Pulby, vous tenez donc tant que cela au *statu quo?* J'avoue qu'il m'est indifférent. L'embêtant, ce n'est pas que tout change : c'est que tout finira un jour, pour vous, pour moi, pour chacun de nous... Le voilà, le vrai communisme : celui de la fosse, qui nous attend. — Mais non, ne parlons pas de mourir. Un médecin ne doit jamais parler de la mort... Votre fils a vingt ans. Tout va bien. Il veut refaire le monde parce qu'il a vingt ans. Je trouve cela très sympathique, en somme, parce que des garçons qui, à cet âge-là, seraient satisfaits du monde tel qu'il

est, m'est avis que ce seraient d'assez sinistres individus, privés de tout idéalisme. Croyez-moi : le monde va, le monde ira, tout continue, et les parlottes n'y font rien. Les tarins creusent la poutre maîtresse du bateau qui va s'engloutir, mais on danse au bar, on joue aux palets sur le pont, on fait l'amour dans les cabines, on bavarde à perte de vue sur la coupée, sous les étoiles. Que le navire s'engloutisse, si l'on doit survivre, on se sauvera à la nage; les malins trouveront toujours à se caser sur le radeau. Moi, je ne tiens à rien, je n'ai pas de bagages, je saurai bien trouver le radeau. En attendant, au café des Deux Magots, à Saint-Germain des Prés, tous les jours, un petit groupe de jeunes gens achève à coups de gueule de démolir ce qui reste d'une société qui ne leur convient pas, et s'enivrent non plus du plaisir délicat de déplaire, comme notre Barrès autrefois, mais du plaisir non moins délicieux de nier, de mépriser et de reconstruire. Ont-ils tort? Savoir si le monde se laissera faire. En tout cas, votre fils et ses petits amis m'ont bien amusé, l'autre soir. Savez-vous à quoi ils s'occupent, entre une heure et deux du matin, quand ils ont bien bu, bien parlé, et bien discuté, et qu'ils ne sont plus d'accord à peu près sur rien? Pour rétablir entre eux l'harmonie, ils dressent la liste idéale des personnes qu'il conviendra de fusiller, quand la révolution sera faite. Cela se passe comme en cour martiale. Quel complet mépris de la vie, chez ces jeunes gens! Ils jettent des noms, l'un après l'autre. Un tel? son cas? Membre de l'Institut. Fusillé. Ran! — Un tel? cocu. Fusillé. Ran! — Un tel? Pas de renseignements... ça ne fait rien. Fusillé. Ran! — Un tel? La défense : Je me récuse. — Indéfendable? Fusillé!

— Vous trouvez ça bien?

— Je ne trouve pas ça bien, dit Mésange. Je ne pense pas comme eux. Toutefois parce que j'ai le goût de la contradiction, j'aime entendre des gens qui ne pensent pas comme moi. Cela m'aide à voir l'envers de ce que je pense, et la plupart du temps, cela me confirme dans ma manière de penser. Et cela me change des malades, larmoyants, gémissants, si veules! La férocité n'est peut-être

qu'un signe de trop bonne santé. Votre fils se porte à merveille... A propos! Ne soyez pas trop inquiet sur son bolchévisme. Il paraît qu'il y a encore des choses acceptables pour un révolutionnaire, dans cet univers à rebâtir. Votre fils a une très jolie petite amie, et qui fait beaucoup plus penser à une belle nuit qu'au Grand Soir. Une brune, grande, bien faite, élégante, et de la tenue, avec un renard. Elle est venue le chercher. Ça n'a pas traîné, il a faussé compagnie aux fusilleurs et il est parti avec elle.

— Ah! pensa Pulby, le coup de pointe au cœur : grande, brune, de la tenue... C'est Nelly, naturellement.

Il ne répondit pas au médecin, et se prit à rêver, l'air absent.

— Je dois encore avoir gaffé, songea Mésange. Et comme il n'aimait pas à demeurer sous l'impression, fût-elle silencieuse, d'un échec, il fonça de nouveau, de front, sur Pulby.

— J'espère que vous n'avez rien à redire à ça. Ça serait même rigolo! D'autant qu'elle est très jolie, cette petite.

Pulby lui mit un carton de dessins sur les genoux.

— Regardez cela, dit-il, sans répondre. Il y a des choses que vous ne connaissez pas.

C'était en effet le seul moyen de faire taire le bavard docteur, ou du moins, de l'obliger à changer de conversation. Et Pulby en avait besoin. Il pensait à Jean, à Nelly. « Il est revenu, se disait-il; ils se sont revus, ils ont fait la paix, se sont remis ensemble... » Il constatait les choses simplement, ne savait pas ce qu'il devait en penser, si c'était un mal ou un bien; ce qu'il sentait, même... Un espoir germa soudain dans son esprit. Il fallait voir Nelly Martin. Elle n'était pas contre lui. Elle l'aiderait peut-être à toucher Jean.

— J'irai demain chez Marendaz.

Et il y alla, en effet, dans la matinée. Mlle Martin était absente. Depuis trois jours, on ne l'avait pas revue au bureau.

VI

RÈGLEMENT DE COMPTES

Quand Jean Pulby entra dans l'atelier de son père,

il n'avait absolument rien de l'enfant prodigue à son retour. Dès la porte, il prononça : « Bonjour! » en regardant son père, l'œil décidé, maître de soi et souriant. Puis il s'arrêta, un instant, d'un air de dire : « Eh bien, oui, me voilà. Pas d'histoire! »; prévoyant un abord sévère, et résolu à faire front. Simon s'arrêta de peindre, dévisagea son fils, qu'il trouva transformé par ces deux mois d'absence, élargi d'épaules et bronzé, mais tout de suite l'attitude de Jean lui fit mal. Jean était dans son tort; il crânait. Le cœur de Simon, à cette voix, s'était comme serré dans sa poitrine, mais le peintre fit un effort sur lui, à sa coutume. Il dit, lui aussi, posément :

— Revenu?

— Revenu, dit Jean.

— Il y a huit jours que tu es rentré.

Le jeune homme convint du fait, d'un mouvement de tête.

Simon posa ses pinceaux, redoutant une scène, de nouveau. Il connaissait ce son de voix, ce regard et ce pli de la bouche, relevée au coin. Un découragement le prit. « Allons, se dit-il, il va falloir encore se battre. » Il n'en avait aucun désir. Mais enfin, il n'y avait pas lieu d'être content. Pulby fit un nouvel effort, et prit le parti de l'étonnement.

— Jean, dit-il, tu admettras que j'ai droit à une explication. Il y a quinze jours que je suis sans nouvelles de toi. Oui, je sais, tu n'aimes pas écrire... Mais je te crois en Angleterre; tu décides de revenir sans me demander mon avis. Tu es à Paris depuis une semaine, et c'est par un tiers que je l'apprends. Tu aurais pu venir me voir plus tôt. Qu'est-ce que tout ça signifie?

Allons! le vieux « dad » n'était pas fâché. Jean cessa aussitôt de faire le fier. Il chercha les yeux de son père, une lueur brilla dans les siens, radoucie. Il se mit à rire, adroitement, comptant désarmer son père par ce rire, auquel il savait que Simon ne résisterait pas. Simon, qui n'avait aucune envie de se quereller, le regarda un temps en silence, hocha la tête. Puis, détendu :

— Tu pourrais peut-être m'embrasser?

Jean tendit le front à son père.

— Tout de même! fit celui-ci, conciliant.

— On peut parler? dit le jeune homme. J'ai des choses à te dire.

— Je pense bien! s'écria Pulby. Cigarette?

— Non, merci. Je n'aime pas les tiennes.

Jean tira de sa poche un étui, alluma une Abdulla à bout de liège, leva les sourcils d'un air d'hésiter, puis s'assit, en se décidant :

— Ecoute, dad. Nous n'allons pas nous disputer, ce serait tout à fait inutile. J'ai pensé à pas mal de choses, en Angleterre. Je ne suis plus un enfant; j'ai mes idées à moi, qui ne sont pas les tiennes. J'ai besoin de ma liberté et je viens te la demander. Je ne veux pas rentrer ici.

— Quoi? fit Pulby en sursautant.

— J'ai besoin de ma liberté, répéta Jean.

— Tu es complètement fou, dit son père.

Il se leva, désorienté.

— Pas fou du tout. Très réfléchi et très décidé, au contraire.

— Voyons, mon petit, est-ce que tu n'as pas ta liberté, ici? Beaucoup trop, d'ailleurs. Tu vas, tu viens, tu entres, tu sors; je ne te demande jamais rien, tu fais ce que tu veux...

Jean Pulby interrompit son père, d'un brusque mouvement :

— Ne discutons pas. J'ai ici, en effet, et je t'en remercie (ajouta-t-il avec une courtoisie glacée), toute la liberté désirable; cependant, j'entends désormais vivre seul. J'ai des projets, quelque chose à faire, qui m'intéresse. J'aurai à voyager, sans doute. Enfin, la question n'est pas là.

— Et de quoi vivras-tu?

— Voilà précisément la question, dit Jean Pulby de sa voix sèche.

Simon détestait cette voix-là. Il y retrouvait la netteté, la sécheresse métallique de la voix de Marthe, dans les derniers temps de sa vie, quand elle avait tellement

changé, avant le drame. Il revit son calme effrayant, témoin de la décision prise, inébranlable. Il dressa l'oreille, attendit. Jean reprit :

— Je ne te demande aucun compte. Mais maman, n'est-ce pas? m'a laissé sa dot, et je désire en disposer. J'aurais pu t'écrire tout cela, mais j'ai pensé plus convenable de venir t'en parler. Voilà.

Pulby, quand la mère de Jean était morte, avait mis sa dot de côté, une centaine de mille francs, auxquels il n'avait pas touché, — Jean le savait, — avec l'intention de donner cet argent à son fils, au jour de sa majorité. Or, Jean n'avait que dix-neuf ans. Pulby ne prévoyait pas cette demande. Il en fut durement blessé. Non pas à cause de l'argent, mais par la résolution brutale de coupure entre son fils et lui, dont cette exigence était le signe, bien plus que son désir de liberté. Il accusa le coup, directement, frémissant de colère, et cherchant une cause à cette volonté froide de rupture, il pensa décontenancer Jean en lui découvrant son motif :

— C'est pour entretenir Mlle Martin?

Jean, qui se levait, tourna la tête vers son père.

— Ah? fit-il, puis il sourit ironiquement, à l'idée que son père était au courant de sa vie intime. Et il reprit, sans forcer la voix :

— Non. Tu te trompes. Ce n'est pas pour entretenir Mlle Martin. Je vois que tu es renseigné, mais tu te trompes. Ni Mlle Martin, ni une autre.

Il eut un rapide sourire.

— A mon âge, on ne dépense son fric que pour ses idées. D'ailleurs, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Qu'est-ce que tu décides?

— Je décide que je refuse, et que j'ai raison. Tu n'es pas majeur.

— Très bien, dit Jean. Dans ce cas, je vais m'engager à la Légion. Comme j'ai tout prévu, cela ne traînera pas.

— Drôle de conception de la liberté! fit Pulby.

— Chacun entend la liberté à sa façon. La mienne est de la perdre, si c'est ma façon de me la procurer. Adieu donc.

Le jeune homme marcha vers la porte. La main sur le pène, il se retourna.

— Jean! cria Simon.

— Allez! ça va, pas de roman! dit l'autre.

Simon Pulby passa la main sur son visage. Dans une sorte d'éblouissement, il avait revu la scène identique qui l'avait, près de trente ans auparavant, jeté lui-même en face de son père, quand il s'était agi de sa liberté. Mais alors, c'était son père qui lui avait ouvert la porte, l'avait obligé à choisir : l'art, la peinture, ou bien Centrale. Il avait choisi la raison de sa vie, la loi de son esprit. Et son père l'avait chassé. Maintenant, au contraire, c'était son fils à lui, Simon, qui lui mettait le marché en main. Quelque chose se rompit en lui, devant ce parallélisme atroce. Il eut horreur d'être le vainqueur de son fils, par orgueil, comme son père avait été le sien. L'objet de la querelle sortit de sa pensée. Il ne vit plus que son désastre, Jean parti, et lui restant seul, par sa faute. L'idée qu'une séparation viendrait, sous le prétexte d'une sale question d'argent, lui fut intolérable. « Mais non, ce n'était pas pour l'argent, bien sûr... » Il céda, vaincu par le cœur; sa faiblesse n'était que tendresse. Jean était debout contre la porte. Il était beau, grand, svelte, dur. Cet air de loup, tendu, le visage maigre, les yeux enflammés. La porte joua; il allait partir.

Pulby leva les bras vers son fils, dans un gémissement.

— Jean, pourquoi me détestes-tu?

Le jeune homme sentit sa victoire. Il revint, et dit, radouci, mais en détournant le regard, comme s'il avait honte d'être le plus fort, par la lâcheté de son père :

— Je ne te déteste pas. Mais chacun son jeu !

— Es-tu si pressé?

— Oui, dit Jean, avec gravité. Aujourd'hui, il n'y a plus de temps à perdre.

Il dit cela avec une gravité si solennelle qu'elle dépassait son âge, et que son père en reçut un étrange avertissement. Il regarda ce fils si différent de lui, et pourtant à sa ressemblance. Ayant obtenu ce qu'il voulait, Jean avait perdu l'air méchant que la colère lui donnait;

c'était au repos qu'il ressemblait à son père. La violence en lui était d'un autre. Mais si jeune, le visage nu, la tête haute, l'œil mobile, il avait quelque chose d'intrépide, l'air du commandement, le prestige et l'audace du chef. Simon remarqua le changement qui s'était si vite fait en lui. Deux mois de solitude et d'absence à l'étranger avaient suffi à dégager l'homme de l'adolescent; et cet homme nouveau s'affirmait, mâle, froid, tendu de logique et de rigueur.

Il expliqua en peu de mots à son père le projet qui lui tenait à cœur, plus par besoin de parler de son action que pour recevoir un conseil. Il fondait avec quelques amis une revue. Bien sûr, il ne s'agissait pas de poésie, de littérature, vieilles lunes! mais de critique et de philosophie sociale, où passer au crible les données vieillies, recenser les valeurs morales, intellectuelles; où faire le point, d'où repartir pour une nouvelle construction du monde. La revue s'appelait *Construire*, et, tout d'abord, se présentait comme une vaste entreprise de démolitions. On n'en aurait pas aux personnes; on ne s'en prendrait qu'aux idées, aux tabous, aux dogmes, à la mystique. Il y avait l'argent nécessaire pour tenir deux ans, et assurer une très large propagande. Il fallait toucher la jeunesse. Ce mot sifflait, comme un fouet, aux lèvres du jeune Pulby. Ce n'était pas la sienne seulement qui animait ainsi ce mot dans son discours; mais ce mot évoquait pour lui l'immense troupe des jeunes gens, une énorme force disponible, un levier puissant dont s'emparer et à mettre en branle; l'arme de la citée future, qu'il s'agissait de tremper et de prendre en main.

— Et moi aussi, j'ai été jeune! pensait Pulby en écoutant l'ardent prophète. Cependant, la jeunesse, en moi, ce n'était que le sentiment de ma plénitude et de tous mes bonheurs possibles. Un égoïsme, mais sans haine.

Et il s'effrayait de discerner que, chez Jean, l'idée de jeunesse était surtout le sentiment de la force des autres ajoutée à la sienne propre. A quelles fins? Non, ce n'était pas le bonheur, — le bonheur implique une âme tendre, — que cherchait son fils révolté, mais la libération uni-

verselle, dans une âpre aspiration à tout refaire. Comment? Par quelles voies? Tout était vague encore. Il n'y avait d'assuré que le dégoût, le mépris de l'ordre présent. A travers les propos de son fils, Simon percevait l'immense accord réprobateur de ses pareils, dans le refus et la négation. Il se rappela avec un malaise les conversations de ces jeunes gens, aux « Deux Magots », que Mésange lui avait rapportées. Elles n'étaient pas un jeu de café. L'accent, les raisons de Jean donnaient en tout cas à ce jeu une signification sinistre, dramatique. D'où venaient, à cet enfant, ces aspirations, cette foi et cette énergie? Pulby considérait avec un étonnement profond ces acquisitions de son fils, auxquelles il n'avait point de part. Il se remémora ses premières surprises, du même ordre, son tendre scandale, quand Jean était encore lycéen, et que les conversations, au hasard, révélaient en lui des notions neuves, la germination secrète des idées; et comme il avait été à la fois inquiet et fier de voir, dans l'enfant précocement mûr, se développer une personne inconnue, étrangère à lui. A présent, le bourgeon portait fleur, la plante vigoureuse éclatait, d'une beauté barbare, agressive, garnie de piquants; née d'un terreau où Pulby ne reconnaissait rien du sien, sur lequel il avait poussé. Un terreau, c'était bien cela, ce fonds nourricier, fait du débris mort, décomposé, de choses autrefois vivantes. Plus Jean Pulby, par sa parole, accumulait de ruines autour de lui, plus sa parole se faisait éloquente, témoignait sa force, comme si ces ruines piétinées, sous ses pas, formaient un sol dur et rebondissant.

— Qui vois-tu? demanda Pulby. As-tu été content de ton séjour? Tu ne m'en as rien dit. Qu'as-tu appris? Qui as-tu rencontré en Angleterre?

— Peu de monde. Rien d'intéressant. Il n'y a que l'Europe qui compte. L'Angleterre n'est pas en Europe; l'Europe n'est pour elle qu'une colonie, un champ d'opérations commerciales. Les Anglais? Un peuple de conservateurs, attentifs à ce qui se passe hors de chez eux dans la mesure où leurs intérêts sont en jeu. Le vrai jeu prochain est en France, en Russie. C'est à Moscou que ces

deux mois m'auraient été le plus profitables. Enfin là-bas, j'ai beaucoup lu, j'ai réfléchi.

Il ajouta, souriant à soi-même, comme à la pensée d'une conquête :

— J'ai beaucoup secoué mes branches mortes.

Puis, après un temps, une hésitation à l'idée de se découvrir; mais l'évocation d'un allié le rendait plus fort :

— Quelqu'un m'y a aidé. Un garçon que tu ne connais pas, un nommé Fourcroy, qui depuis dix ans a beaucoup roulé. Tu entendras parler de lui. C'est un as. Un homme!

Il fit un claquement de doigts, le médius, du pouce, sur la paume, pour exprimer le reste, et l'admiration indicible, — puis détourna la conversation, ayant suffisamment livré de lui, dans ces quelques mots. Avisant une toile commencée, sur le chevalet :

— Qu'est-ce que tu fais? C'est nouveau?

La toile n'était qu'une esquisse, l'étude d'une femme nue, une recherche de mouvement pour une décoration projetée : la torsion d'un dos, une jambe repliée, le bras levé vers une branche. A près de cinquante ans, Simon Pulby travaillait et s'acharnait comme à l'école. Quoique la toile fût très avancée, il s'excusa, pris du vieux scrupule :

— Ce n'est pas fini. Mon petit modèle m'a fait faux bond, c'est même embêtant.

Jean se mit à rire.

— C'est drôle, ce goût que vous avez de finir. (*Vous :* sous-entendu, les gens de votre âge.)

Pulby discerna la critique.

— Oui, dit-il, Ingres finissait. Mais, hélas! je ne suis pas Ingres.

Ils examinaient la toile, côte à côte. Simon attendait, sans l'espérer, le moindre mot d'approbation. Jean, autrefois, avait du goût, un sentiment direct de l'art. Il ne disait rien, regardait de près la peinture, en technicien, curieux du métier, touche, pâte.

— Qu'est-ce que c'est? Huile?

— Un essai, dit Simon. Un mélange de cire et de poudres.

— Ça fera peut-être très bien dans un musée, d'ici cinquante ans, conclut Jean Pulby.

— Petite rosse! repartit son père en souriant, on sait que tu n'aimes pas les musées!

Il connaissait depuis longtemps l'antienne moderniste sur les musées, la beauté morte. Mais il y avait longtemps aussi que Jean n'avait regardé sa peinture. Et malgré la sévérité, cette minute d'attention lui fit plaisir. Il voulut davantage, et n'y tenant plus, appelant une protestation qui l'eût secouru :

— Alors, quoi, je suis une vieille baderne?

— Mais non, dad, mais non... Seulement, tu ne peins pas pour ton époque.

Pulby faillit s'écrier : « Je l'espère bien! » Il se retint, pour que la discussion ne repartît pas dans un autre sens.

— Bah! songea-t-il, les fils ne sont jamais la postérité pour leurs pères!

Il se contenta de hocher la tête, puis de rire.

— Tu dînes avec moi?

— Non, dit le jeune homme, je suis pris.

L'image de Nelly Martin apparut à l'esprit du peintre. « Où avais-je la tête? se dit-il. Il dîne avec elle, bien sûr.» Il se retrouva seul, tout d'un coup.

VII

LA LOI DE LA JUNGLE

Nelly Martin avait repris son travail chez Marendaz. Dès le premier abord, en pénétrant dans le bureau, Pulby, qui ne s'attendait plus à la voir, eut une impression désagréable. « Elle est redevenue la maîtresse de Jean, elle est de l'autre côté, elle doit me haïr. » Il avait une idée des femmes un peu simple : les imaginait tout d'une pièce, amies, ennemies, épousant les querelles, les antipathies de leur bord. « C'est bien naturel, pensait-il; Jean l'a reprise, elle me hait de s'être montrée malheureuse à cause de lui, devant moi. Voilà pourquoi elle a dis-

paru. » Le souvenir lui vint de ce qu'il avait formulé dans sa discussion avec Jean, au sujet de sa liberté et de la fortune de sa mère. « C'est pour elle; ils vivent ensemble. » Tout cela vite, le temps de la porte au bureau. Puis ce ton en dehors, dégagé, de fausse surprise : « Ah! bonjour. Comment? De retour?... » Et pour qu'il n'y eût pas d'erreur en son esprit, qu'elle n'allât pas imaginer qu'il était là pour elle: « J'apporte mes épreuves... » A part soi, dévisageant la jeune femme avec ce regard cru du peintre habitué de la beauté nue : «Voilà la maîtresse de Jean, qui me hait. C'est dommage, une si jolie fille. Elle doit bien penser que je le sais. Va-t-elle nier? » Surtout, ne pas lui faire de reproche, avoir l'air piqué. Mais la voix de Nelly Martin, dès qu'il l'entendit, dissipa toute aigreur en lui. C'était elle qui, très simplement, s'excusait :

— Vous m'aviez si bien reçue... Je voulais vous revoir... J'aurais dû vous écrire un mot...

Simon fit le geste : pas d'importance! La voix n'était pas d'une ennemie. Le regard, le mouvement spontané de Nelly vers lui l'apaisèrent, calmèrent ses soupçons. Lui-même, il retrouva son naturel.

— Vous n'avez pas été souffrante? Je croyais... Je pensais vous voir à l'imprimerie.

Mlle Martin remua la tête et se contenta de sourire, sans gaîté. Simon la sentit faible, indécise, tout à coup, défendue seulement par sa volonté. Et à la retrouver ainsi, non changée, sans repli, amicale comme au premier jour dans son atelier, il se reprocha de l'avoir mal jugée, un instant avant. Elle comprit sans doute la pensée qui le traversait, et rougissant un peu, elle baissa le front. Simon était debout devant elle, assez près, et, lui-même étonné de la familiarité du geste, le doigt sous le menton, ramenant le visage détourné, il obligea la jeune fille à relever la tête, à le regarder. Il eut de beaux yeux clairs sous les siens. Il demanda :

— Soucis? Chagrins?

Nelly fit oui encore, de la tête.

— Je le savais bien, dit Pulby.

A ce moment, ils furent interrompus. La porte du bureau de M. Marendaz s'ouvrit.

— Comment, vous êtes là et on ne me dit rien!... Je vous écrivais. J'ai quelque chose pour vous, entrez donc!

Marendaz était un gros garçon, tout rond, bonhomme, jovial. Pulby entra dans son bureau. Ce que Marendaz avait à lui dire concernait l'illustration d'un nouveau livre. Il expliqua l'affaire, en détail; elle était très intéressante. « C'est à voir », dit Pulby. Il n'avait pas envie d'accepter cette tâche, une besogne, qui le distrairait encore de sa peinture. Marendaz leva les bras au ciel et entreprit de le convaincre.

— Une affaire superbe, tout à fait pour vous, et il n'y en a pas tant que cela en ce moment. C'est une chance, par le temps qui court. Vous êtes verni, moi je ne vends rien...

Pulby dit qu'il réfléchirait. Au fond, il se souciait bien de Marendaz! Il ne pensait qu'à Nelly Martin. Il entendit baisser les volets de fer de la vitrine. « Bon, se dit-il, elle sera partie! » Il avait à s'entretenir avec elle. Marendaz le lâcha enfin. « Quel raseur! » Simon traversa le petit bureau de Mlle Martin; elle n'y était plus. Il sortit, mécontent, furieux de l'occasion manquée, et déjà une tristesse le gagnait. Il eut l'idée de rentrer à l'imprimerie, de laisser un mot à Nelly pour lui demander de revenir le voir, mais la pensée de tomber encore sur Marendaz le retint. « S'il me repince, j'en ai pour une heure. » Il partit. Au coin de la rue Lavoisier, Mlle Martin vint à lui.

— Je vous guettais, dit-elle, amusée. Je savais que vous n'auriez pas fini de si tôt! Une fois avec le patron, quand il vous tient...

— Ça, par exemple, c'est gentil, s'exclama Simon. J'étais furieux. Vous tombez bien! J'allais vous écrire.

Ils firent quelques pas ensemble, dans la petite rue Lavoisier. Le pilon de Pulby résonnait durement sur l'asphalte. De s'être retrouvés, qu'elle l'ait attendu, qu'il ait eu envie de la revoir, malgré son malaise, cela les rapprochait soudain. Ils avaient des choses à se dire. « Quoi, ma foi? » Eh bien, parler, d'eux-mêmes. Ils avaient com-

mencé, tout à l'heure. Mais ainsi, debout, dans la rue? Pulby marchait avec difficulté; une jambe de bois n'est pas faite pour la promenade, à côté d'une jolie femme.

— Voulez-vous que je vous ramène? Je prends une voiture. Etes-vous pressée?

— Non, dit Nelly.

Ils passaient devant un petit bar, d'apparence tranquille.

— Eh bien, venez boire un verre avec moi.

Elle dit, comme une petite fille :

— Je veux bien.

Ils entrèrent, choisirent une table, à l'écart. Il n'y avait personne; un couple seulement, dans le coin le plus sombre. Dans ce petit bar inconnu, on était loin, comme en voyage. Pulby regarda Nelly Martin.

— Où en étions-nous?

On ne pouvait pas renouer le fil au point rompu. Il y eut un instant de gêne.

— C'est cet animal de Marendaz qui nous a interrompus...

Il se mit à rire, à l'idée du gros Marendaz.

— Il est gentil pour vous?

— Oh! oui, très gentil, dit Nelly. C'est ce qu'on appelle un bon type.

La conversation dérivait. Simon donna un coup de barre, rentra dans le vrai, l'essentiel. Il se tourna vers la jeune fille.

— Alors, comment cela va, vous?

— Une mauvaise passe, fit-elle.

— Il fallait revenir me voir. Vous m'aviez montré de la confiance, l'autre jour. Qu'est-ce qui s'est passé qui ait pu vous l'ôter?

— J'ai toujours confiance en vous, dit Nelly, et je suis contente de vous voir. Seulement... je ne peux pas retourner chez vous.

— Je l'ai compris, dit Pulby.

Il n'avait pu s'empêcher de trahir une irritation, si bien que Nelly, étonnée, le dévisageant, s'exclama :

— Qu'avez-vous compris?

Allons, il fallait dire les choses carrément.

— C'est à cause de Jean, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien, je comprends à merveille que vous n'ayez pas envie de le voir chez moi, devant moi.

Mlle Martin leva les yeux au plafond, frémissante.

— Ah! grands dieux! Mais ce n'est pas cela du tout... Je ne veux pas aller chez vous parce que je ne veux pas m'exposer à le rencontrer, voilà tout. Que croyez-vous donc?

C'est elle qui interrogeait Pulby, stupéfait.

— Ecoutez, dit-il, très gêné : mon fils fait ce qu'il veut, et vous aussi, je pense; et j'aimerais beaucoup ne pas être mêlé, en ce qui vous concerne, vous et lui, à ce qui ne me regarde pas. Mais enfin, où en êtes-vous? Il est revenu de Londres, vous l'avez revu?

— Oui, dit-elle.

Les épaules basses, affaissée, elle avait l'air d'une pauvre chose. Elle se ressaisit, tout à coup, le visage dur, sous sa tristesse. Pulby reprit, plus doucement :

— Je le savais. Oh! rassurez-vous, ce n'est pas lui qui me l'a dit. Il ne m'a pas parlé de vous. Le hasard seul m'a mis au courant. Où en êtes-vous?

— C'est fini, cette fois. Je l'ai revu, en effet, j'ai été faible. Il a beaucoup changé en Angleterre.

— Oui, dit Simon. Cette dureté! Cette exaltation! J'ai cru voir en lui un missionnaire. Ses idées...

Nelly Martin hocha la tête. Elle connaissait les idées de Jean, ce n'était pas cela qui l'avait détachée de lui. Elle dit le fait, simplement :

— Il n'aime que le plaisir. Ce n'est pas l'homme d'une seule femme. Il entend ne se refuser rien. Cela fait partie de sa doctrine.

« Ah! pensa Pulby : il l'aura trompée. » Il fut presque content de cette découverte. Il insinua, curieux :

— Jalouse?

— Oh! jalouse...

Nelly eut un geste vague, comme si le mot, depuis longtemps, était dépassé et pour elle n'avait plus de sens.

— Après tout, oui, jalouse, c'est possible. Je l'ai aimé.

— A présent?

— A présent, non. Fini.

— Je vous croyais plus libérée.

Il ajouta, avec une pointe d'ironie :

— La jalousie est un sentiment bourgeois. Cela relève de la propriété individuelle.

— Oui, Jean m'a dit que j'étais une petite bourgeoise. C'est possible. Bonne pour coucher, voilà tout.

Le beau visage ému se contracta. Un cri jaillit de la bouche tremblante;

— Je ne veux plus! Je ne veux plus! J'en ai assez!

Puis elle baissa la tête, résignée, penchée sur elle-même, dans une attitude enfantine. Et Pulby, un instant, retrouva l'air qu'elle avait enfant, quand elle posait, devant lui, la petite couseuse.

Il lui prit la main, paternellement, et dans un reproche :

— Alors, pourquoi avoir recommencé?

— Ah! dit Nelly, en levant le bras, qu'elle laissa retomber avec accablement. Il y a des soirs où l'on est seule, où l'on a besoin d'avoir chaud, où n'importe quels bras paraissent bons. Si les hommes savaient! Ce qu'ils feraient de nous! Le premier venu!... A son retour, j'ai rencontré Jean, par hasard. Il a été ce premier venu. Moi, je n'ai été pour lui, une fois de plus, qu'un fruit sur la route. Ce n'est pas l'amour qui l'intéresse. Un missionnaire, oui : vous avez dit juste. Il n'y a pas de place pour moi dans sa vie : pas de place pour personne. Les idées seulement; sa croisade, la guerre, la révolution. J'aurais dû le savoir. J'étais payée pour le savoir. C'est ma faute.

— Nelly! fit Simon, ému.

Il la retrouvait près de lui, de son bord, comme le premier jour : rejetés tous deux par son fils, l'amant de Nelly. Une vague de pitié, la même, les recouvrait tous deux dans son cœur, et en les roulant, les rapprochait, les confondait. Mais il la sentait isolée, et il en éprouvait un bien-être, une consolation égoïste. Il eut un élan vers elle, presque tendre.

— Ecoutez, mon petit, il faut que je vous dise : je vous demande pardon. Je vous ai détestée un moment, j'ai mal pensé de vous. J'ai cru que vous étiez avec lui, contre moi. D'ailleurs, il n'y aurait pas eu lieu de vous en vouloir, c'eût été naturel. Vous l'aimiez, vous ne saviez rien de moi. Un beau-père, enfin!

Elle sourit un peu, tristement :

— Les belles-filles s'entendent quelquefois assez bien avec leurs beaux-pères!

Simon rit aussi. Puis, poussé par le besoin de savoir, qui était en lui, jusqu'à se faire mal :

— Il vous a parlé de moi?

— Oh! vous savez, pour lui, rien ne compte.

Elle vit qu'elle l'avait heurté, s'excusa d'un geste, la main sur le bras de Simon.

— Vous savez bien comment il est. C'est une flèche lancée, dans sa course. Mais je n'avais pas besoin qu'il me parlât de vous pour comprendre ou pour deviner. Il ne peut y avoir que de la souffrance autour de lui. Bien souvent, j'ai pensé à vous. C'est drôle, vous vous ressemblez.

Tout de suite, sur un haut-le-corps de Pulby, elle reprit :

— Non... je veux dire, vous ne vous ressemblez qu'à la surface. Vous, vous devez être très bon. Regardez, j'ai confiance en vous. Je n'ai jamais parlé de moi, à personne, comme je parle de moi devant vous.

— Oui, dit Simon : on ne parle librement de soi qu'aux étrangers.

— Oh! fit-elle, piquée, c'est méchant!

De nouveau, il lui prit la main.

— Non, dit-il, ce n'est pas méchant. Vous le sentez bien, qu'il ne peut rien y avoir en moi de méchant pour vous. Je veux dire que l'on dit parfois, c'est même étonnant, les choses de soi les plus secrètes et les plus profondes à des êtres qui ne vous connaissent pas, de ces choses qu'on n'aurait osé avouer à personne au monde, surtout aux plus proches. Pourquoi? Parce qu'on sait qu'on ne sera pas mal jugé d'un écouteur désintéressé,

pour ne pas dire indifférent. Vous, en somme, que savez-vous de moi? C'est la deuxième fois que nous nous voyons... depuis Haravilliers.

— Oui, c'est drôle.

— Drôle?

— Je veux dire... enfin, c'est une façon de parler.

Ils se turent, apaisés l'un l'autre et, pour un moment, hors de peine. Leur pensée libérée flottait, loin de leurs chagrins; lui, de sa solitude; elle, de sa déception. Cette détente, que procure, aux silencieux, le fait de parler de soi, ranimait en Pulby une sorte de vivacité, d'allégresse, et la curiosité d'autrui, professionnelle aux peintres, scrutateurs d'âmes, plus qu'on ne pense, autant que de visages. Pulby, presque gaiement, reprit sa chasse, son enquête :

— Mais de vous, moi non plus, je ne sais rien. J'ai quitté une petite fille, je retrouve une femme, une jeune fille enfin d'à présent. C'est très mystérieux, vous savez, une jeune fille d'à présent pour un homme de mon âge.

Il se tapa le front, de l'index :

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans, joli monstre?

— Moi, je vous fais l'effet d'un monstre, moi? dit-elle.

— Oui. Pas très terrifiant, mais très intrigant, sûrement. Pensez à l'idée qu'un homme d'autrefois peut se faire d'une jeune fille, de cet être fragile, ignorant, protégé par sa faiblesse même; lentement mûri, qui n'éclora que dans le mariage, promis à la fixité, à la stabilité; qui ne sera femme que pour être mère. Instable, muette jusque-là, révélée enfin à elle-même par l'amour, la maison, la maternité. Et puis, tout à coup, depuis la guerre, cette génération d'amazones, fières, actives, combattantes, si jovialement scandaleuses, averties de tout... mais de quoi? au juste, voulant quoi?

— Scandaleuse, moi?

— Oui, vous! Non pas au point de vue de la morale, à mon sens : mais scandaleuse aux yeux de l'homme, de qui vous ne voulez rien que l'égalité.

— Non. Avant tout, la liberté, le droit à sa personnalité propre.

— Vous avez la vôtre. A quel prix?

— Etais-je libre de vivre autrement? Avais-je le choix? J'étais seule. Oui, j'aurais pu me marier, à dix-huit ans, mal. J'ai couru ma chance, matériellement, j'ai réussi. A vingt ans, être seule, ne dépendre que de soi : une ivresse, celle de tous les jeunes gens. Disponible à tout, vivre en état de disponibilité perpétuelle, au hasard de tous les possibles; et puis le risque, cela compte. Et ne le devoir qu'à soi, c'est exaltant. Rappelez-vous, vous-même, monsieur Pulby : vos premiers vingt-cinq louis gagnés proprement. Le roi n'était pas votre cousin! Eh bien, moi, la reine n'était pas ma cousine!

— Après? dit Pulby.

— Après? Oui, nous y voilà. Triomphez! La liberté, c'est la solitude, contrepartie de l'indépendance. Elle n'est possible que hors de chez soi. Pas de chez soi pour la femme seule, ou alors il vaut mieux se faire nonne. Il y a l'amour, direz-vous. Mais à moins d'être ravie, enlevée, l'amour tue toute liberté... A moins de le faire en homme, sans suite!

— *Un maître lui fait peur, c'est le plaisir qu'elle aime*... récita Pulby.

— N'est-ce rien? Là encore avons-nous le choix? Les garçons n'aiment plus l'amour. L'amour, ce n'est pas seulement recevoir, c'est donner autant, ou davantage. Mais ils n'aiment pas qu'on leur donne. Si on les aime, on les encombre. Ils ne nous ont offert que l'égalité. Faute de mieux, nous l'avons prise. On sort, le soir, en camarades. Auto, cinéma, dancing et week-end. Tout plutôt que le soir chez soi, à faire griller ses toasts devant son lit vide! Un beau jour, on ne rentre pas. Coucher, quelle importance ça a-t-il? Cela fait partie du prix dont il faut payer sa liberté.

— Si elle pèse?

— Une fois l'habitude acquise, sa privation pèserait plus encore. Il y a cette fierté d'être libre.

Elle fronça le sourcil, l'esprit rempli de son enfer. Toutes ces expériences derrière elle! Dures, certes, parfois écœurantes; mais sans honte. On peut se tromper.

Le regretter seul humilierait. Erreurs, possible; mais pas faute. C'est l'innocence dupée, ou le mensonge, qui fait la faute. — Nelly Martin était belle ainsi, se dénudant, sans honte, courageuse en face de la vérité, dans sa vérité. Si nue, elle faisait presque peur à Pulby. Il retrouvait devant elle l'impression qu'en sa jeunesse il avait eue souvent devant la femme, l'adversaire. Mais les femmes de sa jeunesse, c'étaient des adversaires torves, sournois, qui trichaient avec leur faiblesse. Celle-ci, au contraire, c'était le courage, la force, entre ses deux ailes de feu, comme l'archange de Delacroix. La lutte avec l'ange! — Ce fut l'homme, en lui, qui porta le coup droit, à la blessure.

— Et Jean? dit-il.

L'ange chancela, gémit, redevint femme.

— Oui, oui, dit-elle amèrement, vous avez bien trouvé la faille! Il ne devrait pas y avoir l'amour dans le jeu. J'ai connu d'autres hommes avant lui. Avec lui, cela a débuté de la même façon qu'avec les autres. « Vous voulez? — Je veux bien. » C'est si simple. En homme! sans engagement ni conséquence. « Un petit peu, ou rien. Et si tu ne veux pas, il y en a d'autres!... » La nouvelle loi de la Jungle. Pour mon malheur, lui, Jean, je l'ai aimé. J'ai cru le prendre, c'est lui qui m'a prise. J'ai vingt-sept ans, il en a dix-neuf. L'amour, c'est cela, pour les hommes, n'est-ce pas? un être jeune dont on a besoin, et qui vous échappe. Pour les femmes aussi, c'est cela, l'amour : il commence quand il va finir. Voilà toute mon aventure avec Jean. J'espère que c'est bien fini.

Pulby voyait Nelly Martin saignante et misérable devant lui. Et cependant il l'enviait. Qu'avait-il connu, dans sa vie déserte, toute de rêverie et de dévouement, qu'avait-il connu, de ce feu terrible, vivifiant et dévastateur? Il avait pitié de Nelly, et il l'enviait. Il osa le dire. Elle le regarda, étonnée.

— Oui, je vous envie. Vous avez eu ça, vous au moins : un amour, une grande expérience d'amour, cet instant de joie, cette brûlure. Moi, ma vie a été absurdement rai-

sonnable. Et Chenneval qui vantait ma sagesse! Etre sage à trente ans, quelle folie!

— Chenneval?

— Un ami d'autrefois, mort trop jeune. Il m'a vu heureux, croyant l'être. Le nombre de gens qui auront dit : « l'heureux Pulby », parce que j'étais sage, — sans connaître l'envers de la toile!

— Ne vous plaignez pas, dit Nelly. Vous avez votre art.

— L'art, oui, répéta Simon d'un air sombre. Un doute perpétuel, un combat sans fin!

— Un combat sans fin, c'est la raison de vivre.

— Vous m'avez dit que vous peigniez. Vous aussi, vous auriez l'art, si cela suffit!

— Non, dit-elle. Les femmes n'ont pas de talent. Quand nous n'avons pas ce qu'il nous faut, nous courons après des ersatz. L'art, ce n'est pour nous qu'un ersatz.

Ce mot de talent fut une flèche au cœur de Pulby. C'était là l'objet de son doute. Il soupira :

— Est-ce que j'ai seulement du talent?

Nelly Martin ne répondit pas, mais tournant la tête vers lui, haussa les épaules comme à la question d'un enfant. Et ce geste fit plus de bien au peintre qu'un flot de louanges.

— Voyons! fit-elle.

Elle souriait. Ils étaient tous deux au fond de la nasse.

— Ah! reprit-elle, chacun envie les maux de l'autre. Il les croit plus légers que les siens.

Simon Pulby vida son verre, le fit tourner entre ses doigts et le reposa sur la table. Puis il regarda Nelly longuement, cherchant à discerner sur son visage l'invisible trace des chagrins. Elle se laissait contempler, amicale. Mais intimidée par cet examen :

— Qu'est-ce que vous pensez?

— Je pense, dit Pulby, rêveur, que je suis content que vous existiez. J'aurais aimé avoir une fille comme vous. Notre vie eût peut-être été différente. Aimeriez-vous être ma fille?

— Oh! fit-elle, en riant, ravivant de rouge ses lèvres, il faudrait que vous m'ayiez eue jeune!

— Ça, dit Simon Pulby, c'est gentil. C'est même beaucoup plus gentil que vous ne pensez.

Elle se tourna vers lui, avec gratitude, et lui sourit, comme à qui l'on vient de donner. Il lui pressa la main, qu'il lâcha tout de suite, puis tendit sa jambe de bois, dont il actionna le déclic, à travers l'étoffe, en se levant, un peu après elle.

VIII

LE MENEUR

Ils choisirent une table près de la vitre, au bord de l'eau.

— Voilà. On sera très bien, dit Fourcroy.

Il fit signe à Pulby de prendre place. Pulby s'assit, docile, amusé de l'inattendu : ce dîner, dans une guinguette de Joinville, où Fourcroy l'avait convié impromptu, une heure avant. C'était Jean qui avait amené ce fameux Fourcroy à son père, pour parler de leur projet commun : la revue, où le jeune Pulby engageait son argent. Simon avait été d'autant plus séduit par Fourcroy qu'il était prévenu contre lui. Petit, laid, des yeux intelligents dans une figure de Kalmouk, ce Raymond Fourcroy était vif, direct, sans détour. L'ami de son fils, au surplus, et celui-ci en faisait grand cas. « Voyons voir », s'était dit Pulby. Et il avait vu.

L'autre avait exposé ses idées, sur l'agencement de la revue, ses moyens, sa diffusion. Il parlait net, sachant de quoi, professionnel du journalisme qu'il était, disposant d'un sérieux appui à l'Agence Omnia, où il dirigeait un service. La conversation s'était prolongée. — « Dînez avec nous, avait dit Fourcroy : je connais un petit bistrot à Joinville où les rognons sont épatants. » Il avait emmené Pulby et Jean dans sa voiture.

Quoiqu'il fût d'un bord opposé, et même assez inquiétant, dans ses propos sans précaution, avec ses roulements d'épaules et son allure de gangster, Fourcroy avait ceci pour lui, aux yeux de Pulby, que, malgré sa jeunesse, il avait lui aussi fait la guerre. Engagé à dix-sept ans,

en 18; la seconde Marne, Reims; l'armistice le trouva devant Metz, sous-lieutenant. Quoique Pulby eût été blessé en 14, c'est-à-dire presque dans une autre guerre, Fourcroy, d'un coup d'œil à sa jambe, avait marqué le fait : l'entente possible sur un point, une chose au moins faite en commun. Un accord aussi pour Pulby, qui le rapprochait de ce garçon, plus que de son fils même. Entre son père et son ami, Jean se tenait sur la réserve, fort d'être appuyé par Fourcroy. Le dialogue était entre son père et celui-ci.

Fourcroy, les coudes sur la table, examinait la carte en sifflotant; il choisit délibérément; demanda : « Ça va? » Son choix parut judicieux. C'était un garçon qui savait vivre, entendait ne se priver de rien, décidé en tout à mener le jeu, jusqu'à table. Pulby acquiesçait, laissait faire.

— Au moins, ce qui me plait en vous, dit-il, c'est que vous avez assez l'air de savoir ce que vous voulez.

— *Is that so?* fit l'autre, sur trois notes. Possible. On me l'a déjà dit. Autrement, ce ne serait pas la peine.

Il allongea les jambes sous la table, et se renversa dans son fauteuil.

— Phénomène, hein?

Puis il avisa une rose, dans un porte-bouquet, sur la table, l'enleva du vase, la porta à son petit nez court, aspira d'une narine gourmande la senteur, et fit tourner la fleur entre ses doigts.

— Délicieuse.

— Allez, racontez, dit Pulby.

— Raconter quoi? répondit Fourcroy. Qui? vous? moi? Oui. Voilà. Fourcroy, Raymond, classe 21, bachelier en 17, engagé volontaire pour la durée de la guerre, dans l'infanterie. Arrivé au front en juillet 18; coup du 14, prise de Reims, pas une blessure, deux citations, sous-lieutenant à l'armistice, devant Metz. Occupation. Libéré en 19, passé sous l'Arc de Triomphe en juillet. Redevenu civil, absolument « sans un ». Que faire? Mes parents me voulaient à Normale. Rigolade. J'ai préparé une licence. Après ma licence, sur Pascal, monsieur, s'il

vous plaît! j'ai appris le chinois, comme ça, au hasard, pour voir. Je suis devenu très bon en chinois. Deux ans de Paris, bars, dancings, N. R. F., très Paul Morand et Saint John Perse. Vous voyez ça? Et puis, il a fallu décider. Un vague ministre rencontré m'a offert un truc en Asie : correspondant de l'Omnia. Parti. Cinq ans de Chine, de Russie, d'Allemagne, d'Amérique, à câbler des nouvelles vraies au départ, qui arrivaient fausses et se trouvaient vraies huit jours après. Roulé. Vu. Voyagé. Je suis devenu très bon dans le voyage. Je sais partir sans regarder derrière moi; un stylo, sac à main, c'est tout. Il y a des chemisiers partout. Je connais Shangaï, Honolulu, la Baltique et le Mitropa. Les quais de la Néva glacée, au petit jour, c'était bien, mais Brême, Hambourg, où l'on débarque d'un cargo, dans le crachin et le charbon, c'est assez chic, la première fois. Ce qui me plaît le plus? La Chine. Les Chinoises sont des femmes charmantes. Les Tahitiennes, pas mal non plus. Une femme dans chaque port! L'avantage de ne pas s'attacher aux choses : on finit par être bien partout. Tout de nouveau tout neuf chaque matin! Le départ, il n'y a rien de mieux. On est libre. A vingt-quatre ans, je me faisais dix billets par mois. Bon, ça. On peut voir. Marié; un enfant quelque part. Quand on a envie de se retrouver, mon épouse et moi, on se donne rendez-vous par câble, à mi-chemin : Frisco, Suez, Munich ou Berlin. Pour l'instant, chef de service à l'agence Omnia, place de la Bourse. Mon truc? J'ai la surveillance du personnel, j'écris les lettres d'engueulade et c'est moi qui fous les types à la porte. Ah! ça, garçon, on dîne, oui ou...?

— Vous avez raconté tout cela? demanda Pulby. C'est un livre.

— Pft! C'est un livre! Vous avez du retard! Voilà bien un propos d'intellectuel. Comme si l'affaire de la vie consistait à vivre, maintenant, pour en faire après coup des livres! On vit, quoi! pour vivre! Sans plus. Au reste, je suis complètement délittératuré. Ecrire n'est pas mon histoire. Bien sûr, j'ai fait un roman comme tout le monde, mais j'ai fichu le manuscrit en l'air. Et puis,

j'aime assez faire travailler les autres. Là, je suis bon. Je serais chef d'usine, entrepreneur de publicité, commissionnaire aux Halles, très bien. J'aime agir, me sentir agir. En Chine, pendant la révolution, à Moscou, j'ai eu des moments épatants. Vous n'êtes jamais monté sur une barricade, non? C'est bien mieux que la guerre. A la guerre, on est mené : sur une barricade, on mène. De douze types, de cent, ou de mille, on est chef, si on peut, si on le sent. Ici, en France, je ne fais rien, je me sens une âme de voyageur. Seulement, on ne voit rien.

Il ajouta, le doigt en l'air :

— Pas encore! Mais ça va venir. Alors, il y aura du bon, ça vaudra la peine.

Il se frotta les mains, joyeusement, férocement; puis reprit sa rose, la renifla.

— Vous ne pouvez pas savoir, quand on a vu autre chose, ce qui se passe dans le monde, quel effet ça fait de rentrer en France. Tout est mort, il n'y a plus rien. Vous croyez bouger, remuer, penser, vivre. Vous êtes morts; vous ne le savez pas. Une poussière, qui tient encore debout, par miracle. Une pichenette, tout s'effondrera. Vous vivez comme en 1900, comme en 80. Dans le confort et la redite. Vous vous amusez, vous? Demandez un peu à celui-ci (il désigna Jean, de l'index). Vous vous étonnez que les jeunes gens ne vous comprennent pas, vous vous étonnez qu'ils se rebiffent, veuillent autre chose que ce que vous leur offrez : de vous ressembler! Mais qu'est-ce que vous comprenez à eux, à nous? Rien de ce que vous faites ne les intéresse.Vous dites que vous continuez.Vous continuez quoi? Ce qui n'existe plus depuis 1914, que la guerre a tué. Vous voulez continuer, et vous ne savez pas que la révolution a commencé depuis vingt ans : le 2 août 1914 exactement. Quand je suis parti, je ne savais rien. Quand je suis revenu en 19, qu'est-ce que j'ai trouvé? Rien. Table rase. A quoi voulez-vous donc que nous tenions, de ce que vous regrettez? La douceur de vivre? Pas connue, connais pas. L'amour de cinq à sept et les complications psychologiques? Pourquoi faire? Nous avons toutes les femmes que nous voulons; il n'y a qu'à lever

le doigt. La politique? Etre l'esclave et le domestique de ses électeurs, quand nous sommes faits pour être leurs maîtres? La littérature ou l'art pour salon? Vous ne racontez, vous ne peignez que l'archi-vu, — ou bien tous les trucs à côté, l'évasion, la drogue, la pédérastie. Nous, nous avons mieux en fait de drogue : l'espérance! Qu'est-ce que vous avez trouvé à proposer à la jeunesse, comme distraction, comme effort, et où s'employer? Le sport, c'est-à-dire un effort pour rien. Regardez votre fils : il s'embête. Les affaires? Dans le marasme. Gratuité partout. La gratuité, cette bonne blague! L'effort à blanc, sans but et sans succès possible : voilà le mal français. Portez vos yeux ailleurs : partout on s'anime, on remue. En Italie, en Allemagne, en Russie, en Chine, en Amérique : partout un immense effort est entrepris, qui dépasse l'homme. Alors, ça vaut la peine pour l'homme de s'engager à fond. Il sait que l'affaire est plus grande que lui, qu'il ne verra pas le bout de la course. Voilà l'intérêt : une grande entreprise, comme la révolution en soi, le plan quinquennal, la reconstitution universelle en commun. Sentir soi épaulé par l'autre. Je viens d'Allemagne, je suis allé voir un camp de jeunes travailleurs. Des gars superbes, sans souci, heureux d'obéir, parce qu'ils se sentent menés, et qui obéissent en chantant des hymnes, heureux d'agir, de faire quelque chose, n'importe quoi, une route, un abatage d'arbres, un travail particulier qui sert un ensemble, s'y encastre. Je vais vous dire quelque chose qui n'a pas de bon sens, mais qui a un sens : chacun de ces types-là s'est fait une âme, et croit, parce qu'il croit à son affaire. Qu'est-ce qu'on croit en France?

— On y croit à la liberté, dit Pulby.

— Belle foutaise! A quoi vous sert-elle? Elle ne vous empêchera pas de mourir. La liberté, pour vous, cela consiste à palabrer dans les réunions, et à affirmer votre « indéfectible attachement » à la République, — ou bien à aller faire un petit tour en Italie, pour regarder des musées et des cathédrales. Etre libre? Pourquoi? Pour un voyage, un dîner, une flânerie, pour pouvoir céder à l'inat-

tendu, à l'improvisé, au plaisir de ne pas se soucier de l'heure? C'èst grand, ça?

— On désire sa liberté pour de petites choses, dit Pulby : mais ce désir est plus grand qu'elles. Au fait, qu'est-ce donc qui est grand, selon vous?

— Ce qui est grand, je vais vous le dire, monsieur Pulby, dit Fourcroy, soudain calme et grave. Ce qui est grand, de nos jours : c'est Lénine, qui applique son rêve. C'est Staline, qui de sa petite cellule nue, du Kremlin, mène à quelque chose de nouveau cent millions d'hommes. Ce qui est grand, c'est d'obéir. C'est le peuple russe qui obéit, c'est le peuple allemand qui obéit, qui, dans l'obéissance, retrouvent leur force, leur raison d'être. Ce qui est grand, c'est Napoléon, parti de rièn; c'est Mussolini, c'est Hitler, partis de rien, avec une idée, bonne ou mauvaise, dont ils assurent le triomphe.

— Beau triomphe, sur le dos du peuple!

— Et après? Le peuple, c'est la partie de la nation qui ne sait pas ce qu'elle veut. Ce n'est pas moi qui ai trouvé ça, mais ce n'est pas mal, hein? C'est Hegel. A quelques-uns de savoir pour lui ce qu'il voudra. Le bifteck d'abord. Et puis que son esclavage ne soit pas toujours au profit des mêmes : les bourgeois.

— D'accord. Alors, c'est la guerre.

— Exactement. Et gagnée déjà.

— Vous admettez donc que les bourgeois se défendent?

— Ils sont vaincus d'avance. Ils ont peur. Il y a vingt ans qu'ils n'imaginent pas d'autre moyen de se défendre que le respect de la légalité. Il y a une révolution à faire; tout le monde est d'accord et en somme tout le monde la veut. Et bien, pourquoi ne la font-ils pas?

— Parce qu'il y a un risque à courir, par le fait révolutionnaire même, dit Pulby. La révolution est une aventure, où il faut accepter d'abord de tout perdre avant de savoir ce qu'on gagnera, s'il y a même quelque chose à gagner.

— Voilà bien pourquoi la jeunesse est pour la Révolution, s'écria Jean, qui n'avait rien dit jusque là, l'œil ailleurs, mais l'esprit présent. La Révolution, Malraux

l'a bien vu, c'est notre romantisme à nous. Nous voulons bien courir ce risque. Moi, l'idée d'être mort un jour m'est tout à fait indifférente. Il y a un Allemand qui a dit ce que nous pensons tous, von Papen : qu'il vaut mieux mourir dans la rue, d'une balle, en pleine force, que d'artériosclérose dans son lit.

Il ajouta, presque à voix basse, et pour lui-même : « ou d'un cancer ». Le mot devait frapper Pulby, par la suite. Il ne le releva pas sur le moment. Il secoua le front, scandalisé.

— La Révolution, dit-il, c'est détruire. 93 a déshonoré 89. Le plan quinquennal, c'est peut-être beau : mais les fusillades préalables, les massacres, les bourreaux chinois, le bain de sang! Ce mépris de la vie humaine, pour le triomphe d'une idée! La France aura horreur de cela. Moi aussi. Je m'en tiens à mon vieux Montaigne : que c'est mettre bien du prix à ses conjectures que de faire cuire un homme tout vif. Et bien plus, l'estrapader, ou le décerveler en masse...

— Ton horreur à l'idée de tuer, dit Jean, je vais te dire ce que c'est : c'est de la peur, ce n'est pas l'amour du prochain. Ose dire que tu ne souhaiterais pas une répression massive, dure, et même au besoin préalable, si tu étais sûr de la réussir, pour empêcher la révolution?

Simon écarta du geste le propos.

— Je n'aime pas le sang, dit-il.

— Malheureusement, fit Fourcroy qui jouait toujours avec sa rose, on ne vous demandera pas si vous l'aimez.

Pulby dévisagea Fourcroy, bien vêtu, riche, bien cravaté, sans scrupules, les ongles polis, sa rose à la bouche, la bouteille de son choix couchée dans le panier sur la table.

— Vous aussi, Fourcroy, vous êtes un bourgeois pourtant, vous aussi!

Fourcroy vit le regard, entendit le sous-entendu.

— Pourquoi me priverais-je? Je serais bien bon. Mais bourgeois, très peu. Je n'ai pas de goût pour les gens qui ne savent que perdre leur cause, je n'aime pas les vaincus d'avance. La bourgeoisie est vaincue d'avance.

Elle ne sait que thésauriser et trembler pour ses picaillons. Elle n'a pas la foi.

Là était le grand mot, à quoi Pulby n'avait rien à répondre. Sous l'exagération des jeunes gens, dans leur ivresse jeune, il y avait cette force, aveugle peut-être, mais au moins magnifique, exaltante et noble, en dépit des moyens brutaux. Oui, Simon le savait : Jean, Fourcroy lui-même, se feraient tuer pour leur cause, dans un de ces jours d'aventure où le prix de la vie n'est rien à côté de ce qu'on engage, où la grandeur suprême de la vie est de se livrer en holocauste à une foi, qui la dépasse. Ils s'étaient dévoués, ils se donneraient. Cela était beau, et terrible; d'une beauté à faire peur, cette générosité, ce dévouement à une idée; et terrible, cette acceptation froide et cette volonté de guerre. Devant eux, son fils et son ami, Simon pensait aux héros fatals, engagés à fond dans leur pathétique aventure. Des Saint-Just! Et cette dureté, jusque pour eux-mêmes. Simon prononça le nom de Saint-Just, tué de sa révolution. Jean, vivement, releva la tête, l'œil ardent, comme si l'on touchait à l'un de ses dieux.

— Oui, mort à vingt-six ans, sur l'échafaud dressé par lui. Mort vaincu, sans parler, sans un mot de défense. C'est cela qui est vaincre, dominer. C'est cela qui est beau. Ce mépris!

Et Fourcroy récita la phrase célèbre :

« Je méprise la poussière qui me compose et qui vous parle; on pourra la persécuter et la faire mourir, mais je défie qu'on m'arrache cette vie indépendante que je me suis donnée dans les siècles et dans les cieux... »

Ils se turent un instant, de bonne foi chacun pour sa part; rapprochés par cette bonne foi, et cependant séparés, sans un espoir où se rejoindre. Pulby, rêvant dans sa tristesse, rejeté et seul. Il murmura, comme pour lui-même : « Barrès aussi, jadis, a vanté l'ivresse délicieuse de déplaire... »

— Ah! il a dit ça, Barrès? fit Fourcroy. Je ne sais pas, je ne l'ai pas lu... *Un homme libre*, oui, si, c'était bien. Mais il ne l'est pas resté!

Il vit Pulby si triste que, malgré son cœur dur, il eut presque pitié de lui :

— Voyez-vous, Monsieur Pulby, reprit-il, il faut que je vous dise. Nous sommes très malheureux, nous, les jeunes. Mais vous, vous êtes encore plus malheureux que nous : parce que, pour vous, c'est fini! Nous, nous aurons peut-être à faire quelque chose de grand. Vous, vous n'aurez qu'un spectacle bien intéressant à regarder. Et c'est nous qui vous le donnerons.

— J'aime mieux ne pas voir, dit Pulby.

Fourcroy se mit à rire. Jean sourit.

— Comment n'être que spectateur! s'écria-t-il. Il va se passer dans le monde quelque chose de considérable, dont il faudra être. Je suis de mon temps. Mon temps fait une expérience extraordinaire, sans égale depuis la fondation du christianisme. La refonte du monde par l'homme, la refonte de l'homme dans un monde nouveau. C'est le communisme..Cela m'intéresse, j'en suis. — Au reste, je n'ai rien à perdre.

Fort de la présence de Fourcroy, il avait dit ces derniers mots pour son père. L'ayant dit, il rougit aussitôt, parce qu'il gardait, malgré toute sa haine, une âme haute, et qu'il savait bien que c'était un argument bas. Simon, d'ailleurs, ne l'entendit pas. Il rêvait.

« Quelque chose de considérable, dont il faudra être... » Oui, moi aussi, j'ai pensé cela, de la guerre. — Il s'y était donné, lui aussi, de toute sa foi.

— La guerre, il y a seize ans qu'elle est finie, dit Fourcroy. C'est dépassé, c'est du passé. Vous y pensez toujours, vous! Oui, la guerre, ça a été votre truc. Cette jeunesse, elle a besoin d'un truc à elle. La révolution, voilà ce qu'il lui faut. Ce sera mieux. Elle est une aventure intellectuelle; la guerre n'était pas une aventure intellectuelle. Pour la plupart des gens, elle ne mobilisait que les jambes. On n'y engageait que la peau, pas l'esprit; du moins dans la masse. Dans la Révolution, c'est l'esprit qui joue sa partie. L'esprit et la peau, tout, quoi! Des aventures intellectuelles, excepté dans les bouquins d'André Gide, nous n'avons pas encore connu ça, nous.

Alors, c'est tentant. Et puis, ce cadre, hein? Pas seulement la petite France, — mais le monde entier, jusqu'en Chine. Partout où il y a des gens « sans un » et qui ont tout à gagner dans l'affaire...

Il ajouta, férocement, désignant Jean Pulby d'un coup de tête :

— Et rien à perdre, comme dit le petit.

Le petit, d'ailleurs, se levait, sous le prétexte de téléphoner. Il y avait un groupe dans le fond de la salle, d'autres dîneurs. Une jolie fille s'en détacha, — pour aller téléphoner, elle aussi? Simon restait seul en face de Fourcroy, qui souriait, ayant vu le manège, du coin de l'œil. Puis il regarda le peintre, bien en face, détendu.

— Je suis enchanté de vous avoir connu. Je ne connaissais pas de types dans votre genre. Le Français vieux modèle, le conservateur. Au fond, vous avez peut-être raison, en un sens. Vous aimez ce que vous connaissez. De loin, on se fait des idées. Vous êtes sympathique. C'est dommage pour vous, ce qui s'amène.

Il se renversa sur sa chaise, content de soi.

— Il faudra que je fasse un petit tour en France : le Morvan, le Lot, les Cévennes. Pêcher à la ligne, dans le Loing, entre des peupliers, sous un chapeau de paille, sans penser, ça doit être bath, cinq minutes. Rien que pour voir...

— Curieux homme, se disait Pulby. Il attire, il repousse. Intelligent, aucune sensibilité, pas de culture, pas une attache, sans un regret pour ce qu'il tue, tout à la construction de soi dans la destruction universelle. Mais dangereux à rencontrer au coin d'une révolution...

Tout de même, Jean était plus pur, plus intègre.

Fourcroy chantonnait à mi-voix, sur un joli timbre. *Parlez-moi d'amour, Redites-moi des choses tendres...* Il s'intéressait à sa rose, amoureusement. Puis, direct :

— Vous aimez le cinéma? C'est notre romanesque, à nous... Ce début de *l'Opéra de Quat'sous,* Préjean en melon gris, en veston cintré, à carreaux, le bras rond : « Mesdames, un glass?... » On y était tout de suite, hein? On était fixé. C'est de l'astuce.

ÉMILE HENRIOT.

(*A suivre.*)

POÈMES

—

DOUCE PETITE FILLE

Douce petite fille qui fus un soir
perdue sur la grève où poussent les rêves,
lève ton bras grêle, et fais-moi voir
quelle étoile au ciel tu soulèves.

L'ombre est grise, ondoie, et se referme.
Les chevaux du vent vont au galop.
On entend le bruit de leurs sabots
sur les tuiles passées d'une ancienne ferme.

La fermière est morte un soir d'été,
le lait caillé s'égouttait aux fenêtres,
les mouches posaient leurs pattes sur la toile cirée,
et toi, toute petite, tu pleurais de bien-être.

Le ciel était tendre comme un mirabellier,
et les feuilles des arbres étaient si touchantes!
Sur ton petit cœur elles posaient leurs mains mouillées
et de bonheur tes paupières étaient tremblantes.

Le soir est revenu aujourd'hui encore.
Crois-tu qu'il soit trop tard pour se repentir?
Il règne par là-bas des destins d'aurore,
on dirait que quelqu'un s'en va partir.

Ma petite fille! Le ciel est sur toi vierge et biblique,
la corde qui me retient se tend à rompre,
je vais m'envoler vers des tropiques
et par-dessus le ciel tu me tendras ta main ronde.

On ne sait plus si c'est le jour ou déjà la nuit.
Le soleil se penche à en mourir de joie,
on croirait que le monde va naître cette nuit
dans le vol éternel de quelque oiseau de proie.

—

TERRASSE SOUS LA LUNE

Une clarté de paix, lumière intemporelle,
baigne à nos pieds, troupeau fidèle
rassemblé et couché,
la cité morte, —
ou dort-elle?

Quelle aube
dissiperait cette pureté?

Diamants divins
qu'environnent des parfums libérés,
souvenirs apaisés à nos pieds étendus,
souvenirs présents, passé d'éternité,
quel avenir pourrait vous atteindre?

—

IBANT...

Sur le bord des sentiers, sur les rives marines,
Chasser, rêver, pêcher, provoquer les destins,
Suivre avec assurance un savoir incertain,
Disserter de la pipe et de la mandoline,

Combiner les hasards en vidant sa chopine,
Eclairer chaque instant des clartés du matin,
Chanter, rire, dresser des péans clandestins,
O divins arguments d'une enfance divine!

Attentifs à tisser leurs pactes personnels,
Ils tenaient en secret des conciliabules
Innocents et roués, canailles et crédules,
Légers, discrets, tonitruants et solennels,

Et l'on voyait passer ces candides crapules
Parallèles, le long de chemins éternels,
Doctement occupés d'un débat fraternel,
Frivole, et tout fleuri de folles campanules.

—

OMBRE DANS LE MIROIR

Encore, après tant d'années,
tant de folies,
planté droit au cœur de ce cœur
retrouver, immobile,
ce regard...

O nuit, ô parfums tristes,
entends le murmure des sources,
cette molle brise — tes cheveux tremblent...

Aube après aube, rose après rose,
coupe après coupe
(la nuit, dans le chemin creux,
ce parfum insaisissable de chèvrefeuille),
mort après mort,
que d'ombres fugitives composent ta puissance,
ô tenace souvenir,

ô fantôme d'une larme dans un regard surpris
comme entre les nénuphars
ce reflet de la lune
dans l'étang.

—

AUTRE PETITE FILLE

Douce petite fille, il y a des matins
pour succéder aux journées grises,
il y a des souvenirs, il y a des destins,
il y a des espoirs et de tendres brises.

Il y a quelque part un destin souriant,
il y a de vieux murs et des fleurs nouvelles,
il y a des sourires de petits enfants,
il y a des ciels d'enfance couleur de mirabelle.

O douce petite fille, fleur de frangipanier,
tes mains fines ont fleuri de folles étoiles,
tu as des petits chiens le regard étonné,
tes lèvres sérieuses rêvent on ne sait à quoi.

Folle de mon logis, ô pleine de promesses,
les destins qui nous poussent n'ont pas grandi ensemble.
Qu'importent tant d'erreurs et tant de journées vaines
si tes yeux ont pour moi le regard que je sais?

Pose, ô petite fille, tes deux mains sur mes yeux,
songe que bientôt le jour va renaître,
berce cette heure divine sur ton cœur malheureux
avec les fleurs secrètes de tes brassées d'étoiles.

Tu n'es qu'une enfant, une folle petite fille.
Repose ton front contre mon épaule,
ô tête chérie que je caresse doucement
tandis que dans la nuit s'ouvrent les lotus roses.

SAMUEL SILVESTRE DE SACY.

VIE DU CLOPORTE

—

I

DRAME DANS LES TÉNÈBRES

Le décor a l'intimité bonasse d'une vieille peinture hollandaise.

Il y a un soupirail, où les Araignées ont tendu leurs moustiquaires, et qui découpe sur le mur d'en face un rectangle pur de jour. Le rectangle se promène sur le mur de la cave sans laisser de traces, comme les fantômes. Il réfléchit un peu de lumière dans un coin, entre le broc de zinc et une pile de bouteilles. Une bouteille accroche un petit reflet. De ces objets émane une vague lueur, comparable à celle qui rayonne d'une parcelle de radium. Le sol l'absorbe; c'est un sol noir, fait de poussier de charbon et de terre mélangée à du salpêtre. Jadis, on a posé là un vieux carreau de faïence...

Je le soulève, ce carreau, une lampe électrique au poing, et dessous... je surprends une famille de Cloportes.

Toute la famille est là : le père, un gros dodu gris-perle, qui mesure un bon centimètre de longueur; la mère, un peu plus courte; autour d'eux, une marmaille de petits grains de riz, imperceptibles presque, d'un millimètre à peine... 20 à 30 microbes absolument blancs, tout effarés de ce toit qu'on leur ôte, de cette lumière aveuglante qui tombe de leur ciel.

Le premier effet de stupeur passé, c'est la débandade : chacun prend ses seize pattes à son cou, et cherche un abri. Mais d'abri... point. Le sol est uni, et j'ai dressé des barrières qui enferment mes Cloportes comme dans un

parc à éléphants, ou, pour être plus modeste, à moutons.

Tandis que les petits se mussent dans la poussière, les parents tentent l'escalade des planchettes qui cernent leur domaine. D'un doigt satanique, je les rejette à terre.

Eh quoi!... ils n'y retombent pas en boule? Les Cloportes ne se mettent donc pas en boule quand on les tourmente?... De qui se moque-t-on ici? Je m'attendais à voir mes captifs faire le Hérisson, puis se tenir cois dans leur réduit défensif, et ils se livrent au contraire, sur le dos, à d'effrénées contorsions de Langoustes, pour retrouver leur position normale.

A la réflexion, je me rappelle qu'il y a Cloporte et Cloporte, que tous ne se mettent pas en boule, et que même chez les espèces qui jouissent de la réputation de se livrer à cet exercice d'assouplissement, certains sujets l'exécutent plus facilement que d'autres.

Nous reviendrons là-dessus. Pour le moment, ce qui sollicite mon attention, c'est un fait beaucoup plus immédiat : un grattement le long du mur, dans une partie absolument obscure de la cave.

Ma lampe en dissipe les ténèbres : apparaît un bel insecte tout noir, agile, remuant, à forme de Carabe; tête petite, corselet à fine taille, abdomen fuselé. Tout noir, mais avec ce luisant des armures brunies de la vieille Tolède.

Quel est ce chevalier? Il me souvient maintenant de l'avoir croisé dans cette même cave, vers le soir, quand tout est calme... de l'avoir vu émerger du tas de diamant sombre de l'anthracite, se glisser sous les bûches, ressortir près du casier à bouteilles... Parbleu, oui... je le reconnais : c'est messire *Sphodrus,* un grand chasseur, paraît-il, ...qui à la brune quitte sa tanière pour chercher aventure.

Laissons-lui donc champ libre, et voyons ce qu'il fera.

J'ouvre un des côtés de l'enceinte aux Cloportes, celui qui se trouve en face du *Sphodrus,* et j'éclaire de mon mieux la scène.

Mais l'effet n'est point ce que j'escomptais. Mon diable noir, au lieu que la lumière l'émoustille, paraît tout

stupéfié, se tapit immobile contre le sol... A quoi songeais-je?... Animal nocturne! C'est l'ombre qu'il lui faut, comme d'ailleurs aux Cloportes... Vite, j'éteins mon phare, et dans l'ombre j'attends... Oh! pas bien longtemps... Deux, trois minutes peut-être. Et quand je rallume, le chasseur est devant moi, les deux branches de ses mandibules serrées sur un malheureux Cloporte, le plus gros, le père sans doute — paterfamilias! — le gardien du foyer, qui, arraché à l'amour des siens, désespérément se débat.

Ainsi, voilà le gibier que poursuit ce *Sphodrus!* Il chasse les Cloportes; et c'est moi qui, en soulevant le carreau de terre cuite, ai supprimé le rempart de la famille, et me suis rendu complice du crime!

Mais déjà, avant que j'aie le temps d'intervenir, le Carabe a disparu, emportant sa proie. Et le coin de cave retombe à son silence, à sa tranquillité, avec cette indifférence suprême des choses qui dédaignent nos tragédies, à nous les êtres vivants.

II

LE CLOPORTE IGNORÉ

Quant aux petits acteurs de ce drame des ténèbres, qui les connaît? Qui s'en occupe? Quelques initiés, et plutôt rares, à franchement parler.

Amenez la conversation sur les Cloportes... « Les Cloportes? Ces espèces d'affaires qui mangent des saletés et se mettent en boule?... Ça vous intéresse, ça? »...

Eh bien! oui... les Cloportes mangent des saletés, ou du moins ce que nous appelons ainsi, car tout est relatif. Et ils m'intéressent quand même. Et je vais vous confier tout de suite pourquoi : c'est qu'ils ont l'instinct, et si l'on peut dire l'esprit de famille éminemment développé. Pères remarquables, mères modèles, ils nous donnent l'exemple touchant des plus attendrissantes vertus domestiques. Ils auraient eu déjà leur Virgile ou leur Ducis, s'ils n'aimaient cette ombre que nous fuyons,

nous qu'attire, que grise le seul prestige de la lumière.

Au surplus, le Cloporte n'a pas toujours été méprisé par son grand frère l'Homme. Il n'y a point très, très longtemps encore que la poudre de Cloporte faisait partie de notre arsenal pharmaceutique. On l'administrait comme dépuratif dans la scrofule, comme diurétique dans les maladies de vessie; et il paraît que l'action n'était pas nulle, probablement à cause du nitrate de potasse, ou salpêtre, absorbé par lui sur le sol et dans les murs. Tel Antée, il puise dans la Terre des forces que la médecine utilisait. Elle y a renoncé, et le Cloporte est rentré dans sa nuit.

Ainsi va cet être doux, triste, inoffensif. Son physique le peint tout entier. Mais avez-vous eu déjà la curiosité de regarder un Cloporte? De le regarder à la loupe, longuement, minutieusement?

Non?

Nous allons ensemble en regarder un.

III

UN CLOPORTE

Il faut commencer par un sacrifice; un sacrifice à cette espèce de répulsion que très probablement vous éprouvez. Il faut prendre un Cloporte entre le pouce et l'index.

La pince dont j'use habituellement pour des animaux comme le Scorpion, ou certaines Araignées à téguments durs, ne peut pas me servir ici. Malgré sa carapace dorsale, le Cloporte est extrêmement fragile. Une pression un tant soit peu prononcée sur la face abdominale a vite fait de mettre à mal ce corps délicat.

Je dis bien : délicat. Une des joies majeures de l'étude des petites bêtes est d'y découvrir sans cesse des merveilles de précision. On se sent, à les admirer, une âme d'horloger devant une de ces étonnantes montres où, dans l'espace d'une pièce de 50 centimes, l'artiste a enfermé le Temps tout entier, avec ses ans, ses mois et ses jours... une parcelle d'éternité.

J'admire un Cloporte à l'égal de ces tours de force, et le Mystère est par-dessus le marché.

Les Cloportes forment la 12e famille (Oniscides) du 7e ordre (Isopodes) de la grande classe des Crustacés.

Les Crustacés vivent ordinairement dans l'eau. Les Cloportes — ceux du moins dont il s'agit en ces pages — ceux qui habitent votre cave ou votre jardin, se sont adaptés à la vie terrestre.

On les trouve partout où règne l'ombre, associée à une certaine humidité.

Amis de l'ombre et mêlés à la terre !... Qualités rares qu'il faut saluer au passage; signes de sagesse et de philosophie... Aux heures où les cuivres du soleil éclatent dans la fanfare du jour, quand le Frelon ivre pille les fleurs, quand la Fourmi s'active, quand la Sauterelle, dans les prés, grésille de joie, quand la Libellule égratigne l'eau crépitante, quand les Moucherons dansent leur ronde, quand tout est mouvement, travail, rayonnement, le bon Cloporte reste tapi sous ses pierres, contre ses murs, à l'étage inférieur de la vie... dans l'humus maternel, loin des mirages et des agitations de ce monde.

A la vérité, d'impérieuses raisons biologiques l'obligent à se cantonner ainsi loin du soleil. De son ancienne condition aquatique, il lui est resté une infirmité qui influe sur toute sa vie et fait de lui l'être obscur, voué aux ténèbres et à la tristesse : il ne respire qu'à l'aide de branchies, et la sécheresse lui est funeste.

Nous examinerons ces points, mais regardons d'abord d'un peu près une de ces « affreuses » bestioles.

Il existe, bien entendu, de nombreuses sortes de Cloportes : espèces demeurées franchement aquatiques, espèces adaptées à la vie terrestre, qu'elles habitent les cavernes ou la surface.

Seules celles de la surface nous retiendront ici; encore me limiterai-je aux tribus qu'il m'a été donné d'ob-

server dans mon jardin de la banlieue parisienne ou dans le Midi de la France.

Mettre un nom sur un Cloporte est, on peut m'en croire, une tâche plutôt ardue. Certains caractères la facilitent, notamment la longueur des « cornes » ou antennes, la forme générale du corps, plus ou moins effilé vers le bas, la disposition des organes respiratoires; enfin, mais très accessoirement, la faculté de se rouler en boule.

Le type le plus universellement répandu est le Porcellion (*Porcellio*) ce qui signifie en latin : petit cochon. Et assurément l'aspect général est celui d'un petit cochon. Dos convexe, tête engoncée dans les épaules, courtes pattes... Ah! la bestiole n'a rien d'alerte ni de séduisant. Et le langage populaire se devait de mettre sur ces « petits cochons » de ces étiquettes imagées dont elle a le secret : *porcelets de saint Antoine, clous-à-portes,* peut-être parce qu'on les trouve sous les portes. *Cloporte* ne serait même, pour certains, qu'un méchant jeu de mots sur Clôt-porte.

Mais fermons cette parenthèse, et saisissons un de ces Porcellions entre pouce et index gauches, tandis que l'autre main prend une bonne loupe.

Eh! mais... fortement grossi, ce « petit cochon » brille de propreté! C'est un corps ovale, au naturel de la taille, à peu près, d'un grain de café, recouvert d'une carapace de pièces mobiles. A une extrémité, la tête ronde, petite, portant, dissimulées sous l'auvent du premier article de la carapace, quatre antennes. Deux de ces antennes sont rudimentaires et presque invisibles. L'autre paire, par contre, couronne le front d'un double fouet plus ou moins long, mais toujours en éveil, toujours agité, toujours inquiet, sauf si l'animal recule. Dans ce cas, il « rentre » ses antennes, ce qui prouve que ce sont là des organes de prospection du monde extérieur, une sorte de canne d'aveugle, sans le secours de quoi le Cloporte ne s'aventure pas dans la vie.

Aveugle, dis-je. Le Cloporte, en effet, voit mal pendant le jour; ses deux yeux, collés en pastilles noires de

chaque côté de la tête, sont constitués surtout pour la nuit.

La bouche... oh! très compliquée, comme beaucoup de bouches d'insectes et de crustacés. Une série de pièces mécaniques portant des noms dont je vous fais grâce, s'encastrant, s'engrenant l'une dans l'autre, avec une précision dans la petitesse et quelque chose d'implacable dans la minutie, qui font mon admiration depuis que je contemple à la loupe de ces bouches-là.

Cette bouche du Cloporte, si bien armée, peut manger n'importe quoi. Ici les termes « polyphage » et « omnivore » sont littéralement exacts. Le Cloporte mange de tout, chair ou végétal, mais à la condition qu'ils aient subi ce commencement de dissociation où la matière retourne à l'anonymat. En bon français, disons que, comme tous les Crustacés ses frères, le Cloporte apprécie les ordures et les détritus à odeur forte. C'est un gourmet.

La carapace se compose d'un certain nombre de segments imbriqués comme les tuiles d'un toit, mais articulés entre eux, ce qui permet à l'ensemble de se plier ou de s'étendre à volonté. Merveille encore de construction que ce petit toit. Il comporte 13 tuiles, faites de *chitine,* cette matière dure sous laquelle une foule d'invertébrés s'enferment, remplaçant par cette gaine externe le squelette intérieur qui leur manque. La Nature a de ces astuces!

Cette *chitine,* analogue à de la corne, peut se parer de toute la gamme de l'arc-en-ciel. On sait l'admirable richesse de coloris de certains insectes. Chez le Cloporte, rien d'opulent : des tons qui varient du gris-ardoise au brun, avec des taches ou des lignes plus claires ou plus foncées; chez certaines femelles — la coquetterie ne perd pas ses droits — quelques notes jaune vif relèvent un peu la toilette.

Il serait injuste de ne pas signaler pourtant le joli bleu-de-mer sous quoi s'abrite une espèce des rives de la Méditerranée : le *Tylos*. Quant à notre « petit cochon », le Porcellion, il a le dos tantôt d'un gris uni d'ardoise, tantôt d'un jaune sale, marqué de taches

noires, quelquefois groupées en lignes. Evidemment, ce n'est pas éblouissant; mais cette bête que l'on confond communément, comme on le fait pour certains hommes, avec le milieu répugnant où elle vit, ne se révèle pas, en somme, moins sympathique que ces petites Tortues sans beauté, élevées par des émules d'un des Esseintes dans de luxueux bocaux. L'élevage du Cloporte réserve des joies aussi rares, quoique moins coûteuses, à celui qui sait les goûter.

Ce corps, d'une longueur maximum d'un centimètre et demi, de cinq à sept millimètres de largeur, pour les adultes, porte huit paires de pattes, dont la première s'est transformée, comme chez les Araignées, en outils placés près de la bouche, et qui servent à tout, sauf à la marche. Les sept autres paires, égales entre elles — d'où le nom *Isopodes* — sont, elles, de vraies pattes locomotrices, rapides, déliées, sachant quand il le faut courir très vite.

Ces pattes n'offriraient rien de bien remarquable si, à leur base, contre la poitrine et le ventre, elles n'abritaient jalousement des organes de la plus haute importance : les organes de la maternité et ceux de la respiration.

Le Cloporte appartient à une classe de bêtes curieusement constituées, qui enfantent par la poitrine et respirent par le ventre. C'est la maison à l'envers.

De l'époque où ses ancêtres habitaient exclusivement les eaux, il a conservé cette particularité, encore bien vivante chez les espèces aquatiques, que les pattes arrière, faisant avec la queue office de nageoires, et remuant constamment l'eau, portent en même temps les branchies par lesquelles respire l'animal. Chez le Cloporte terrestre, les pattes postérieures n'ont plus d'eau à remuer pour alimenter en oxygène le sang qui circule dans les branchies, mais le principe demeure : le Cloporte continue à respirer avec ses pattes de derrière.

Leur base élargie est munie d'un dispositif respiratoire, d'un bouquet de fibres cellulaires, capables de fixer

à la fois l'oxygène dissous dans l'eau et l'oxygène libre de l'air; de sorte que ces appareils tiennent en même temps de la branchie du Poisson et du poumon de l'animal à vie aérienne.

Ces branchies sont protégées par des plaques cornées qui forment ce qu'Edmond Perrier appelle très exactement « une chambre humide », destinée à maintenir le degré hygrométrique nécessaire à la vie.

Je reviendrai sur ce point important quand nous parlerons de la « mise en boule ».

Quant aux pattes thoraciques, ou pattes de devant, c'est entre leurs cuisses, repliées comme une barricade, que se joue le drame le plus émouvant de la Nature : l'enfantement. Je dirai tout à l'heure ce spectacle, qu'à plusieurs reprises il m'a été donné d'admirer, et décrirai en même temps les organes qui en sont les agents. Mais il nous faut, pour en arriver là, quitter l'individu isolé, et de nouveau nous pencher sur l'existence collective de nos Isopodes.

IV

DANS MON JARDIN

Dans mon jardin d'Antony, j'ai une grosse pierre meulière au pied d'un mur, abandonnée dans l'herbe. Un jour de juillet, l'idée me prit de la déplacer, et je découvris dessous, comme je l'avais fait sous le carreau de la cave, une famille de Cloportes. Seulement, je m'aperçus qu'ils n'étaient pas de la même espèce. Ceux-ci avaient le corps complètement ovale, sans aucune saillie d'appendices à la partie inférieure de leur carapace; ceux de la cave avaient cette partie beaucoup plus étroite, avec deux petites pointes sortant du bout de l'abdomen.

Ces pointes, qu'on nomme *uropodes* (1), sont des pattes atrophiées. En somme, peu de différences entre mes hôtes... mais les uns étaient du genre Porcellion, les autres du genre Armadille.

(1) *Oura* : queue. — *Pous* : pied.

Ces Armadilles vivaient donc là, tranquilles, et je venais tout à coup, en supprimant la voûte de leur caverne, de les jeter dans un monde nouveau, de lumière et d'effarement.

Les jeunes, tout blancs, drolatiques avec leurs antennes remuantes et leurs deux petites pointes au derrière, étaient bien une cinquantaine.

Toute cette marmaille se pressait autour du couple adulte, et l'ensemble me donnait assez l'impression d'une vue plongeante sur un coin du pays des Lilliputiens. Mais Gulliver n'avait pas dans sa poche cette prison translucide : un tube de verre, que j'emporte toujours avec moi!

J'y enfermai le père et la mère Cloportes, et les emmenai en captivité, abandonnant les petits sous leur pierre.

Si j'avais bien examiné l'envers de cette pierre, j'aurais pu remarquer qu'une des nombreuses anfractuosités dont sa surface était perforée, recélait une sorte de sachet blanc... Et peut-être aurais-je eu l'intuition de ce qui devait se passer. Mais la suite de cette histoire est une preuve qu'hélas! je ne remarquai rien d'anormal.

Je ne crois pas que les méthodes d'élevage du Cloporte soient une chose très connue; aussi me paraît-il intéressant d'indiquer comment je m'y pris pour « mettre dans leurs meubles » mes deux Armadilles.

Le premier principe à observer est celui que j'ai déjà posé, à savoir que le Cloporte terrestre, ex-animal aquatique encore muni de ses branchies, a besoin pour vivre d'une atmosphère suffisamment riche en vapeur d'eau.

Le carreau de faïence de ma cave, la pierre de mon jardin, formant couvercle, maintenaient en vase clos ce degré indispensable d'humidité. C'était la première condition à reproduire. Venait ensuite le milieu propre à assurer la subsistance et j'avais à cet égard, dans la décharge aux détritus ménagers, une mine à haut rendement.

Il faut, quand on se mêle d'histoire naturelle, savoir

imposer silence aux susceptibilités de l'odorat et de la vue. Cette mine sans cesse renouvelée et enrichie m'a rendu de précieux services. Dans l'apport quotidien des épluchures, des boîtes de conserve, des écailles, des vieux papiers, que le temps change en un magma de rouille et de poudre organique, je recueille à volonté toutes sortes de bêtes auxiliaires de cette métamorphose; surtout de fort beaux Cloportes.

Qui écrira le poème d'un tas d'ordures? Les cimetières de choses mortes recèlent des milliers de vies grignotantes, qui dévorent les reliefs de notre existence humaine, ce que nous rejetons de nous comme la mer élimine ses épaves. Un peu de nous se dissout jour à jour dans ce travail incessant du tout-petit. Cette carte postale qu'un ami m'envoya du Maroc, un Porcellion achève d'en annuler le souvenir. Le bouquet qui parfumait la table s'efface sous la dent d'un Mille-Pattes...

Pour recueillir des Cloportes, mon outillage se compose d'une bêche, d'un crible un peu fin, laissant cependant passer les bestioles, d'un plateau destiné à recevoir le tamisage. C'est la pêche aux Crevettes... sans la mer! Mais si mes Crustacés terrestres n'ont pas les rochers vêtus d'algues, les transparences glauques, la courbe lointaine des golfes, l'éternel refrain du flot et du jusant, du moins quelques troènes balancent au-dessus de leur trou infâme l'illusion des murmures de la forêt, et un dahlia jaune d'or ennoblit de son soleil ce coin déchu.

Selon le temps, selon qu'il a plu récemment ou non, et que la surface du sol est plus ou moins humide, je trouve mes Cloportes à des profondeurs variables. Ils s'enfoncent pour suivre leur milieu; en plein été, il faut souvent aller les chercher très loin dans le sol.

Du plateau où je déverse ma pêche, les Crustacés, effarouchés par le subit éclat du jour, passent dans des tubes de verre. Si l'identification exacte est ardue, plusieurs signes distinctifs permettent toutefois un classement sommaire : longueur des antennes, disposition des organes respiratoires, couleur de la carapace, enfin et surtout le caractère dont j'ai déjà parlé et qui est bien

appréciable à l'œil nu, l'aspect de l'arrière-train, tantôt arrondi et tantôt effilé, tantôt garni et tantôt veuf d'appendices.

Quant à la « mise en boule », je nie qu'elle soit un signe infaillible de l'espèce. Je le nie et dirai pourquoi.

Les Porcellions jaune sale ou gris-perle ont l'arrière-train plus étroit que la partie antérieure du corps; un genre brun-rouge, à ponctuations blanches, dit *Methoponorthus,* a cet arrière-train brusquement aminci comme une queue. Au contraire, les Armadilles, ornés de quatre lignes sombres sur fond gris chiné, sont aussi larges en bas qu'en haut, et rien ne dépasse leur carapace. Ils tirent leur nom de celui du Tatou. Les Espagnols appellent le Tatou : *Armadillo,* à cause des plaques d'armure qui le recouvrent. Et le Tatou se met en boule, comme certains Cloportes.

Mais revenons à nos tubes de verre.

Ces tubes sont vidés sans retard dans des pots de même matière (car le verre empêche l'évaporation) et remplis de ce que j'appelle *le criblage nutritif,* poussière provenant de la fosse aux épaves. C'est dans ces petits bocaux, conservés en cave fraîche, que j'ai gardé mes pensionnaires. Le *criblage nutritif* suffisait à leur alimentation, et j'entretenais avec soin son état hygrométrique par de minuscules pluies artificielles. Car un naturaliste qui élève des bestioles doit s'instituer pour elles une manière de Dieu, dispensateur tout-puissant des quatre éléments et de tout le reste.

Ainsi pouvais-je épier mes Cloportes accomplissant les fonctions de leur cycle biologique.

Et ce fut d'abord l'accouplement.

V

LA REPRODUCTION

C'est la nuit, en tout cas dans l'ombre, que s'exécute chez le Cloporte l'acte primordial, préliminaire, de la reproduction. La nuit, rideau tiré sur l'alcôve du monde...

Pour surprendre les furtives amours des petites bêtes

cachées dans l'herbe, sous les pierres, c'est dans le jardin qu'il faut se promener la nuit.

Je me suis promené la nuit dans le jardin. C'était l'heure où les Grillons se reconnaissent à leur mandoline tremblante; où les mâles des Sauterelles Vertes mettent toute leur âme à faire vibrer le tambourin de leurs ailes tendues; où le Lampyre femelle, qui rampe, attire vers son phare le vol inquiet du mâle; où les Carabes bleus ou noirs concluent une trêve et s'assemblent par couples; où les Araignées oublient pour un instant d'être des « monstres ».

Je me suis promené la nuit dans le jardin. On s'y sent tout près de la terre, en même temps que du ciel qui accroche des pans de lune bleue aux arbres. Et dans les arbres, les nids où couvent les oiselles ont des frémissements; dans la prairie humide les Grenouilles s'étreignent; et mon compère le Hérisson délaisse, pour suivre sa Hérissonne, la soucoupe de lait qu'il trouve le soir au milieu de l'allée.

Je me suis promené la nuit dans le jardin... Alors, si je dérangeais brusquement une touffe de Sédum encore mouillée du dernier arrosage, parfois je découvrais un Cloporte à double face, carapace dessous, carapace dessus..., un couple de Cloportes pareil à une bonbonnière fermée hermétiquement. La femelle renversée était la boite, le mâle appliqué sur elle, le couvercle.

C'est dans cette position que je trouvais aussi certais couples de mon élevage. Mais là, je dois avertir les observateurs d'une équivoque possible. Le Cloporte a, je l'ai dit, l'instinct familial, même social, très accusé. Il s'assemble en « nids », comme la Couleuvre aime s'assembler en « nœuds ». On voit en élevage plusieurs Cloportes l'un sur l'autre, se conservant mutuellement leur humidité, tels des Bengalis qui se serrent sur leur perchoir pour ne rien perdre de la chaleur collective. Il y a ainsi, entre beaucoup de bêtes d'une même espèce, un « esprit syndical » qui les unit dans leur défense biologique. Nous n'avons rien inventé!

Les rapprochements sexuels s'accomplissent dans ces

groupes de Cloportes, et il faut bien regarder pour discerner les couples d'amants au milieu de ces agrégats confus.

En voici deux qui forment boîte et couvercle. Deux Armadilles, ou plutôt deux Armadillidions, diminutif septentrional de l'Armadille, qui vit dans le Midi.

Cet Armadillidion est un petit Cloporte grisâtre, quatre fois rayé de noirâtre sur le dos. La variété que j'héberge a sur le front une saillie qui lui fait comme un faux nez, d'où le nom d'*Armadillidium nasutum* dont on le désigne. A la base des deux dernières paires de pattes se trouvent quatre trachées qu'on distingue, même à l'œil nu, grâce à leur blancheur d'ivoire qui tranche sur le fond gris du ventre.

Mes Armadillidions filent le parfait amour dès la fin d'avril; et la même femelle, soit avec un seul mâle, soit avec d'autres, donne plusieurs portées durant le printemps et l'été.

C'est à dessein que j'écris « portées », et non « pontes ». Nous allons voir en effet qu'il s'agit ici d'une mise au monde, d'un véritable accouchement.

Les pauvres Crevettes qui viennent échouer dans nos assiettes portent souvent, serrés entre les attaches de leurs pattes thoraciques, des amas d'œufs. Ces œufs, la Crevette et d'autres Crustacés du même groupe ne les conservent contre leur poitrine qu'un temps assez court, jusqu'à la formation du premier embryon. Car les Crustacés traversent, vous le savez, avant d'atteindre leur stade parfait, une série d'étonnantes métamorphoses qui sont restées longtemps mystérieuses.

Chez le Cloporte, au contraire, tout s'accomplit, jusqu'au dernier stade, jusqu'à ce que les petits soient de vrais Cloportes, contre le sein maternel.

Voici ce qui se passe : les œufs, après leur fécondation par l'intervention du mâle, quittent les organes intérieurs pour tomber dans une poche qui s'est formée entre les pattes thoraciques, et qui va jouer un peu le rôle de la poche où les Sarrigues transportent leurs petits.

La formation de cette poche est curieuse à suivre; elle va de pair avec le mûrissement des œufs. Mes femelles Armadillidions, retournées sur le dos, me montrent à la loupe, à la naissance des cinq premières paires de pattes, des triangles pâles qui sont l'amorce du sac où les œufs s'entasseront quand ils seront complètement mûrs.

Ce revêtement grandit de jour en jour et finit par occuper tout l'espace thoracique. C'est une lamelle blanche, transparente, à travers quoi l'on distingue très nettement la ponte qui s'accumule dans la *poche incubatrice* ainsi formée.

A partir de ce moment, mes petites femelles cessent d'être positivement des Crustacés, pour présenter d'étranges rapports avec les femelles des Mammifères. Si je n'estimais toutes les espèces égales devant la vaste énigme de la Nature, je dirais qu'elles montent en grade dans l'échelle zoologique.

Le spectacle d'une mère lourde de son fruit a toujours quelque chose d'émouvant. Davantage encore quand il s'agit d'une de ces bêtes auxquelles l'opinion publique accole le qualificatif de « vermine ». Le Cloporte fait partie de la vermine, et c'est sans doute pour ce motif qu'à saisir, à manipuler, à scruter sous ma loupe ces futures mères, j'éprouve un sentiment particulier de respect.

Les œufs mûrs, une fois entrés dans la poche incubatrice, commencent de se transformer en embryons. Il faut compter une incubation moyenne de 60 jours pour l'Armadillidion; mais c'est un chiffre très variable. L'Américain Dwight Pierce, qui a étudié ce point sous l'angle particulier de l'économie rurale (2), a trouvé des durées d'incubation allant jusqu'à 93 jours.

L'évolution des œufs est parfaitement visible à travers la membrane qui les protège. Ils forment tout d'abord une proéminence jaune, un bourrelet où les verres grossissants dénombrent facilement les grains serrés en grappes. Peu à peu, ils pâlissent, se façonnent en petits

(2) Il s'agissait de dégâts commis dans des plantations de coton.

corps blanchâtres, ovoïdes, piqués à un bout de deux points très noirs : les yeux.

Ces corps — les embryons — sont disposés sans ordre dans la poche qu'ils gonflent. Il y a un moment critique qu'il faut saisir, si l'on veut assister aux premières naissances. Elles se produisent brusquement, et l' « accouchement » s'échelonne ensuite sur plus de 24 heures, à un rythme variable, à mesure que les embryons arrivent à leur développement parfait.

Le 28 juillet, j'isole en tube de verre une femelle très mûre. Il est 16 h. 30, et dès 17 heures, je vois plusieurs petits répandus dans le tube. Sous la loupe, la mère me montre une poche incubatrice boursouflée, mais fendue en croix. C'est par cette ouverture que les rejetons, un à un, font leur entrée dans le monde.

Pendant l'accouchement, la femelle conserve son *standing* habituel. Elle circule sans s'occuper de la progéniture qui, de temps en temps, s'échappe d'elle comme tombe une graine. Mais il ne s'agit plus ici d'une simple graine : c'est un organisme complet, capable d'une vie indépendante, qui naît entre les pattes de la mère.

Pour mieux suivre l'opération j'avais, pendant un moment, fixé cette femelle sur le dos, au moyen d'un peu de colle, et je voyais se dégager un petit Cloporte qui sortait avec précaution de la poche fendue. Il mesurait un demi-millimètre, et, sur son corps tout blanc, ne tranchaient que les deux yeux d'un noir absolu. Il restait d'abord sans bouger, la tête hors du sac, comme ébloui par le jour. Il avait l'air, avec son dos bombé, d'un minuscule éléphant sans trompe. Tandis que j'achevais de le séparer de sa mère à l'aide d'une écharde de papier de soie, la mère se livrait à toutes sortes de contorsions pour se rétablir dans sa position naturelle; mais quand je touchais, fût-ce très délicatement, à sa poche à petits, aussitôt ses cuisses cessaient de s'agiter et se rapprochaient, comme pour défendre, protéger, le fruit qui se cachait entre elles. D'ailleurs, cette position anormale mettait sans doute obstacle à la délivrance, car

toute naissance cessa jusqu'à ce que j'eusse décollé l'infortunée, et qu'elle se fût retrouvée sur ses pattes.

A 17 h. 40, c'est-à-dire un peu plus d'une heure après l'isolement, dix-neuf petits erraient dans le tube. D'autres se préparaient à naître; je les apercevais fort bien, à la loupe, rangés dans la poche en deux lignes transversales, de chaque côté du corps, serrés l'un contre l'autre à la façon de sardines à l'huile dans leur boîte.

Cet accouchement se termina le lendemain 29 juillet, à 21 heures. A ce moment, le 21e et dernier rejeton était à moitié dégagé de l'abri maternel.

De même que la durée de l'incubation, le chiffre des portées est des plus variables, même dans une espèce déterminée.

Une autre mise au monde, observée par moi du 3 au 6 août, m'a donné 42 petits. Une autre, les 11 et 12 août : 31. Mais, quel que soit le nombre des petits, les naissances se produisent toujours par « fournées », entre lesquelles on peut distinguer dans la poche, à travers la membrane nacrée, les embryons à divers stades de leur achèvement.

Ce processus est nécessaire : les petits ne pourraient pas trouver place tous ensemble dans un espace aussi réduit que la poche maternelle. Aussi l'opération se fait-elle par étapes. Pendant qu'une « fournée » de jeunes complets quitte la place, une autre fournée d'embryons accomplit derrière eux son évolution; et derrière ces embryons des œufs se façonnent à leur tour. De sorte que cette chambre de 30 millimètres carrés est bourrée à en éclater lorsque arrive le moment de l'accouchement. Et de fait, c'est bien un éclatement qui fait enfin sauter la paroi du sac, pour la délivrance.

Cette délivrance terminée, la poche redevient absolument plate. On aperçoit les segments de la poitrine à travers les débris dont la femelle se débarrassera par un procédé auquel nous assisterons : la mue.

Nos petits Cloportes sont maintenant répandus tout autour de leur mère, piquetis clair sur le fin *criblage*

nutritif dont j'ai rempli leur bocal. Là, ils vont grandir, changer de peau, devenir adultes à leur tour.

Ceux-là, oui... car ils sont en sûreté. La captivité les protège. Mais que sont devenus ceux que j'ai laissés sous leur pierre, au pied du mur? Eux aussi ont dû changer de peau et grandir.

Allons voir!

VI

L'ARAIGNÉE ROUGE

La pierre est toujours à sa place, et pour les bestioles qui habitent ce coin tranquille, le paysage n'a pas changé. Il y a la pierre, tourmentée comme une éponge, jaune et couleur de rouille par endroits; il y a près d'elle le mur, dont un lierre a commencé l'assaut : du rose entre les feuilles noires. Sur ce lierre, des gaines de Pucerons, et un va-et-vient de Fourmis actives. Alentour, la forêt vierge de l'herbe, visitée de temps en temps par un Criquet. Le même Lombric sort chaque matin sa tête parmi les racines du sureau, pour voir s'il a plu.

Décor ombreux, frais, humide, où pour un Cloporte il fait bon vivre.

Je soulève la pierre... Rien!

Je regarde mieux : toutes sortes de débris sur le sol. Des restes de mues sans doute, des peaux abandonnées... Mais, et les Cloportes?

J'ai mal regardé. Ce sont des *morceaux* de Cloportes que je vois. J'embrasse un champ de carnage. Et l'assassin, je le devine caché dans ce sachet de soie blanche, au fond d'un trou de la pierre meulière. Oui, à présent, je reconstitue ce qui s'est passé.

Un jour, alors que les petits Cloportes rassemblés sous cet abri étaient encore dans la fleur de leur âge, l'un d'eux passait sans méfiance près du sachet de soie, quand soudain deux longues pattes couleur de sang, deux pattes rouges, griffues, en sont sorties pour s'abattre sur lui et l'ont entraîné. Un autre a suivi. Et ainsi pendant des jours, jusqu'à la disparition du dernier petit Cloporte.

L'antre du monstre rejetait à leur place d'affreuses épaves, les reliefs de ses festins.

Ce monstre, c'est l'Araignée rouge, la *Dysdère Erythrine,* pire encore, pour le bon peuple des Cloportes, que le *Sphodrus* des caves. Et ce sachet pâle est la demeure qu'elle se tisse, un étui où elle s'embusque pour happer ses proies.

Elle est là, repue, ramassée en son étroite casemate. Je discerne nettement, à travers le tissu, sa forme immobile. Et si, d'un doigt vengeur, je déchire ce voile, alors m'apparaît, tout effarée de l'irruption du jour dont elle a peur, la terrible ogresse des Cloportes.

Je la saisis, je la plonge dans un de mes tubes de verre, et peux la contempler à mon aise, l'admirer même secrètement, malgré l'horreur qu'elle m'inspire. Car elle est vraiment belle, cette Dysdère. Sa teinte générale tire sur le rouge-orange. Longueur, environ un centimètre et demi pour le corps seulement. Forme ordinaire des Araignées, mais avec un céphalothorax — tête et corselet réunis — plus allongé que dans la plupart des autres espèces.

Soumise au verre grossissant, elle présente un abdomen gras, gris-rose, vêtu d'un duvet fin qui lui donne le brillant du satin. Les pattes sont longues, surtout celles de devant, dont elle se sert soit comme d'antennes, pour tâter le terrain, soit comme de harpons, pour attirer ses proies, et se défendre au besoin.

La Dysdère vit dans l'ombre. Elle fait partie de la tribu des *Solifuges,* et la presque totalité de sa vie se passe loin de la lumière, dans l'obscurité des grottes, des caves, sous les pierres, les écorces, partout où elle est sûre de trouver des Cloportes.

J'en ai gardé plusieurs dans des bocaux, sur un lit de sable et de mousse, recouvert d'un morceau de drap légèrement humecté. Je les voyais tisser leur étui, et saisir les Cloportes ou les larves de Fourmis que je leur donnais en pâture. Car la Dysdère aime aussi beaucoup, non les Fourmis comme le disent certains auteurs, mais leurs larves; au point qu'on la trouve souvent installée

à demeure dans les fourmilières, où elle prélève un lourd tribut. C'est l'Hydre de Lerne trônant au milieu de ses victimes.

Elle est adulte à l'automne. En cette saison, elle s'unit par couples; puis les femelles, de nouveau seules, soit qu'elles aient dévoré leur mâle, soit qu'il ait fui prudemment, pondent directement dans leurs étuis, sans protéger autrement leurs œufs.

La Dysdère a des pattes garnies de ventouses, qui lui permettent de grimper sur les surfaces les plus lisses, comme le verre. Elle possède six yeux, disposés en demi-cercle; au centre, deux plus gros, verdâtres comme des yeux de Poulpe, et qui sont des yeux pour le jour; les quatre autres servent la nuit.

Mes Dysdères captives se dressaient sur leur arrière-train lorsque je les excitais, et tendaient en avant leurs deux pattes antérieures, dans un geste de boxeur. Leur nom : *Dus,* difficile, *Dèris,* lutte, traduit cette humeur belliqueuse. Mais l'arme par excellence de l'Araignée Rouge, ce sont ses *chélicères,* les deux crocs qu'elle porte à sa bouche, et qui ont la puissance, la force et l'aspect des défenses d'un Morse, avec cette aggravation qu'ils sont venimeux. Coudées à angle droit, ces chélicères mesurent à elles seules *près du tiers* de la longueur totale de la bête, presque un demi-centimètre.

Rien qu'à voir ces redoutables engins, on sait qu'on est devant une bête de proie. Quand je découvris la Dysdère cachée dans la pierre de mon jardin, tous les débris qui jonchaient le sol me furent expliqués.

Le monde des bestioles est plein de ces enseignements qui oscillent, telle une balance, entre la vie et la mort. Partout, sur le plan animal comme sur le plan humain, des innocents traités à la façon de coupables, partout des destins qui ressemblent à des châtiments. Vivre est-il donc un crime? La Dysdère et le Sphodrus n'ont pas d'autre crime à reprocher aux débonnaires Cloportes que leur vie même. Et j'ai songé bien souvent, en les voyant, à ces peuplades « sauvages » à qui la civilisation s'impose par le fer et par le feu.

Paisibles et désarmés, les pauvres Cloportes, en face de tant d'appétits féroces!... Une seule défense : leur carapace, et la faculté de se mettre en boule... Ah! cette mise en boule!... C'est un étrange exercice que celui qui consiste à escamoter toutes les parties découvertes de son corps. Le Hérisson s'entoure de ses piquants; le Tatou et le Cloporte se cuirassent de leur carapace.

Un Cloporte mis en boule est complètement protégé, sauf les antennes, des atteintes extérieures. Voici, par exemple, un Porcellion convexe (*Porcellio convexus,* De Geer). C'est une des espèces les plus aptes à s'arrondir. La courbure se fait entre le 5ᵉ et le 6ᵉ segment du corps, la tête comptant pour un segment. Les deux extrémités du corps se rejoignent; la tête vient s'encastrer dans le rebord saillant du dernier segment abdominal, et la boule est ainsi complète. Seules les antennes, très longues chez le Convexus, émergent du système défensif, mais elles sont appliquées en arrière, de manière à épouser parfaitement la forme sphérique.

Le Convexus prend généralement cette posture dès qu'on l'inquiète, et il peut rester ainsi fort longtemps, tant que dure la cause de son trouble. Sinon, il se déroule après un instant, et s'enfuit avec une vitesse insoupçonnable chez un animal d'aspect aussi placide.

Chez d'autres espèces, la mise en boule est beaucoup moins facile, ou même absente. Une erreur assez répandue consiste à croire que se rouler en boule est une chose tout à fait inhérente à l'état de Cloporte. En réalité, ce n'est pas le privilège de certaines espèces, mais plutôt de certains individus, un peu comme il y a, chez les humains, des personnes plus idoines à faire le saut périlleux ou à marcher sur les mains. J'y verrais une espèce de sport, et des observations répétées m'autorisent à ajouter ceci : chez le Cloporte, la mise en boule n'est pas uniquement un mécanisme de protection. Elle correspond aussi, dans des cas déterminés, à une nécessité physiologique, en conservant à l'animal l'humidité dont il a besoin pour subsister.

J'ai dit que les Cloportes adaptés à la vie terrestre

respirent néanmoins avec des branchies, placées à la base des pattes abdominales, ou *pléopodes*. Toute branchie ne peut fonctionner qu'avec de l'eau. Celles des Cloportes ont beau s'être légèrement modifiées pour utiliser également l'air atmosphérique, en se creusant de petites cavités qui les rapprochent de nos poumons, elles n'en ont pas moins besoin d'eau, pour assurer l'approvisionnement du sang en oxygène. Ces organes sont enfermés sous des plaques destinées à prévenir l'évaporation de l'humidité dont ils sont imprégnés. Mais à la prévenir *pendant un temps seulement;* la dessication vient vite, et à sa suite l'asphyxie. Le Cloporte doit donc se maintenir à tout prix dans une atmosphère constamment humide, mais *sans excès*. Trop d'humidité lui est funeste : le Cloporte terrestre meurt dans l'eau. Non moins funeste un certain degré de dessication. Son existence est subordonnée à un point hygrométrique en deçà et au delà duquel il succombe... ou émigre. C'est une de ces « petites santés » qui ne peuvent vivre en dehors d'un climat déterminé.

Or la mise en boule répond en partie à cet impérieux besoin. Suivant les circonstances, tel Cloporte se met ou non en boule. J'ai vu des Porcellions le faire, ou du moins tenter de le faire, tout comme des Armadillidions, dont c'est le sport favori, mais parce que je les plaçais sous la menace de la dessication.

Quand on capture un Cloporte, on constate que ses poumons, c'est-à-dire les écailles logées entre ses cuisses postérieures et contenant les branchies, reluisent d'eau, qui transsude à leur surface en gouttelettes bien visibles à la loupe. Si nous laissons notre sujet hors de son habitat, nous verrons cette eau s'évaporer rapidement.

Placé dans un tube de verre sous une température de + 20° C., un Porcellion perd à peu près 1/4 de son poids en 35 minutes, par évaporation de son eau. Un Armadille, soumis aux mêmes conditions, ne met que 20 minutes à abandonner le même poids.

C'est à ce moment que le drame commence pour ces bestioles. L'asphyxie les guette à bref délai dans ce

milieu devenu irrespirable, et elles se roulent en boule pour se recréer artificiellement le milieu perdu et lutter contre la mort.

Admirable instinct de la conservation qui anime et soutient les plus humbles créatures! La Vie, trésor sans but apparent, auquel on ne renonce jamais, parce qu'il est à soi-même son propre but...

Revenons aux nouveau-nés de nos élevages. Leur croissance va nous montrer un tour d'acrobatie aussi curieux, mais infiniment plus répandu que la mise en boule : la mue.

Rémy Perrier a consacré dans son *Traité de Zoologie* une page remarquable au phénomène de la mue, cet éclatement périodique de l'enveloppe corporelle chez quantité d'insectes, qui leur permet de conquérir peu à peu leur forme définitive. L'Homme, vêtu d'un élastique maillot de cellules, accroît son volume autant en surface qu'en profondeur. Rien ne s'oppose à sa libre expansion. L'Invertébré, au contraire, porte son squelette à l'extérieur. Enfermé dans sa cuirasse de chitine, il est obligé, par intervalles, de la briser pour continuer à se développer.

> L'animal, après une mue, écrit Rémy Perrier, grandit rapidement jusqu'à ce que la chitine se soit de nouveau durcie; il reste alors stationnaire jusqu'à la mue suivante. En d'autres termes l'accroissement, au lieu d'être continu, se fait par à-coups.

Magnifiques étapes d'une individualité qui se construit d'enfantements successifs, jusqu'à l'état parfait, comme une âme surgit des ruines de la matière!

A l'image de l'Insecte, le Crustacé subit des mues. Chez le Cloporte, la chute de la peau se produit dès la première semaine de l'existence. Ce n'est qu'alors qu'il possède ses sept paires de pattes; il n'en compte auparavant que six. Règle au surplus générale pour tout animal faisant « peau neuve » : il sort chaque fois de sa vieille dépouille avec un perfectionnement nouveau, tantôt une paire de pattes, tantôt des ailes comme chez la Mante, tantôt des yeux supplémentaires.

Le petit Cloporte, entièrement blanc quand il vient au monde, sort de sa première mue avec une ligne noire médiane. C'est le tube digestif qui montre par transparence les aliments absorbés.

Les mues se succèdent ensuite à une cadence plus ou moins rapide selon les espèces et les individus, toutes les trois semaines environ, et aussi aux grandes circonstances de la vie de l'animal, par exemple après les maternités. La poche incubatrice, dite aussi marsupiale, est en effet un accessoire qui s'élimine lorsque cesse sa fonction. Elle disparaît à l'occasion d'une mue, et d'autres lamelles incubatrices se reforment ensuite, pour l' « accouchement suivant ».

Voici un Cloporte qui se prépare à muer. Je le reconnais à l'aspect terne, à une sorte de flétrissure de la peau. Bientôt apparaît le long de sa carapace une coupure blanchâtre. Au matin, je trouve un Isopode formé de deux parties : une toute fraîche, toute jeune, du côté de la queue, l'autre toute fanée, toute vieille, du côté de la tête. Près de lui, une moitié de peau m'explique cet étrange accoutrement : l'arrière de la carapace s'est détaché, mon Cloporte en est sorti comme d'une chemise sale, et l'avant à son tour sera rejeté par le même procédé, libérant un être complètement neuf, y compris les pattes et les antennes.

Le tout s'accomplit, chez le Cloporte, en une moyenne de 24 heures, parfois moins.

Coupée de ces intermèdes, la croissance des jeunes est rapide : en trois mois ils atteignent généralement la moitié de la taille des adultes; mais quand les mues s'espacent, c'est que la vieillesse approche. Les vieux Cloportes, ceux dont le sang est si appauvri qu'ils en arrivent *à rechercher le soleil!* — vénérables ancêtres que je vois trottiner les matins de printemps dans les allées de mon jardin — ces vieux Cloportes ont *un an...* Un an, déjà! Ils ne verront pas un second automne. Leur dernière mue, leur mue suprême, ils l'accompliront en quelque coin de cave, sous quelque pierre, et ce sera

pour passer de ce monde dans un autre, où l'on n'a plus à redouter l'Araignée Rouge ni le Sphodrus...

§

L'Araignée Rouge et le Sphodrus... Sans doute!... Mais qu'adviendrait-il s'ils ne faisaient point la guerre aux Cloportes?

Question qu'on peut se poser à propos de tant d'espèces animales qui ont leurs ennemis particuliers, personnels, spécifiques. Question qui domine tout l'immense problème du parasitisme, où chaque race trouve en face d'elle, sur le sentier de la Vie, une race attachée à la détruire.

Le Cloporte se reproduit au rythme de trois ou quatre portées par femelle adulte et par an, avec une moyenne de trente petits par portée. Si rien ne contrecarrait cette surmultiplication, les Cloportes couvriraient en peu de temps la Terre, comme les Chenilles la couvriraient si les Oiseaux ne les mangeaient, comme les mers déborderaient d'Infusoires si la Baleine n'était là pour avaler les mètres cubes du plankton qui les recèle. Et l'Homme, qui se croit maître de sa planète, en serait chassé par l'irrésistible assaut de la vie animale. Et cette vie elle-même, bientôt sans issue, s'éteindrait comme s'étouffe une flamme privée d'air.

Est-ce pour le salut du monde que cette Vie porte en soi le germe de sa propre limitation, que les êtres s'entredévorent?

Je ne puis me défendre de penser que le meurtre universel, loin d'être un effet du hasard, puise sa raison d'être, son explication, son excuse, dans de mystérieux desseins de la Nature; que le crime n'existe que pour maintenir l'équilibre nécessaire à la perpétuation des espèces; que le but de la mort est de conserver la vie. Dans la réaction défensive que suscite ce perpétuel assassinat, le monde vivant apprend dès sa naissance la dure nécessité d'une lutte où les plus faibles succombent, où les plus dignes de vivre résistent.

Le Cloporte mérite-t-il son sort? Peut-être. Il s'appa-

rente à cette classe d'hommes inutiles qui grignotent chaque jour un peu du même tas de détritus, un peu de rentes, un peu de capital mort, sans jamais rien apporter de nouveau ni de frais à l'édifice commun... « Pour vivre heureux, vivons cachés! » parole impie d'un méchant fabuliste, négation de l'effort, du travail, de l'entreprise, et dont le Cloporte a fait sa devise. Il se cloître dans l'ombre, il se met en boule, tandis qu'au dehors des millions d'êtres se livrent, pour réaliser l'idéal de vivre, une guerre sans merci!

Oui, le Cloporte mérite à cet égard notre mépris; mais il nous donne par ailleurs l'exemple attendrissant de sa maternité, qui le rapproche un peu de nous. Le monde des petites bêtes gravite souvent moins loin du nôtre que nous ne le croyons. Il suffit, pour le voir, d'apprendre à regarder... Penche-toi jusqu'à terre, et tâche de te faire petit toi-même : un caillou, deux brins d'herbe, trois grains de poussière, et, dans ce décor aussi primitif que ceux de Shakespeare, se livrent des drames plus poignants encore que les siens, parce qu'ils se nomment *Réalité*.

MARCEL ROLAND.

TRIBULAT BONHOMET
ET CLAIRE LENOIR

—

Si Tribulat Bonhomet, l'une des plus curieuses créations de notre littérature, n'a pas pris, jusqu'à ce jour, dans la galerie des types immortels, la place qui lui semblait destinée, c'est que Villiers de l'Isle-Adam a commis à son égard une impardonnable erreur : il n'a pas su lui conserver son unité.

En vérité, il y a *deux* Tribulats Bonhomet : celui de *Claire Lenoir* et celui des *Contes*. Ils ont assez de traits communs pour qu'on les confonde, et trop de dissemblances pour qu'on les identifie.

Villiers de l'Isle-Adam avait d'abord songé à un personnage passe-partout, truculent et comique, qu'il chargerait de tous les péchés commis contre l'esprit, auquel il eût attribué les tics, les manies, les raisonnements, les infamies des hommes sans âme pour lesquels tout ce qui compte aux yeux d'un artiste n'est que billevesées et dérision.

Dans sa pensée, Bonhomet c'est l'anti-poète, l'apôtre du « sens commun ». Il est donc matérialiste, affreusement! Son intelligence, car il n'est point stupide, demeure limitée à la terre : il est sa propre fin. Tout mouvement généreux de l'âme lui paraît insensé; toute poésie, divagation; toute élévation, démence. Il est pratique, positif et sûr de soi. Hors ses intérêts, ses appétits de jouissance et la vanité de sa science incomplète, il ne voit aucune raison d'agir. Il est suffisant, solennel et péremptoire. Il ne touche au monde sensible que par une certaine terreur mystérieuse, qui par instants l'as-

saillie, et par cette passion du mal qui lui procure d'ineffables voluptés.

Sa position, vis-à-vis de Villiers de l'Isle-Adam, est précise, mais singulière. Il incarne tout ce que Villiers de l'Isle-Adam déteste et méprise, mais il n'est pas l'adversaire que l'on attaque et qu'on risquerait d'anoblir d'un coup d'épée. C'est le cloporte, dont on oublierait volontiers l'existence s'il ne fallait se défendre quotidiennement contre ses agressions perfides.

Et là apparaît le procédé tactique de Villiers de l'Isle-Adam, son ironie indirecte. Il construit son personnage de telle sorte qu'il nous paraisse ridicule ou odieux, puis il le charge de bafouer ce que, lui, il aime, d'exalter ce qui l'irrite. Il le laisse parler, ne le contredit pas, et se contente de placer auprès de ses sarcasmes l'expression de son rêve : aux hommes de choisir et de se reconnaître.

Il y a de la grandeur dans cette attitude, mais aussi de l'imprudence. En exposant ce que l'on porte en soi de sacré aux quolibets d'un grotesque, on peut faire rire de celui-ci, mais aussi satisfaire le plus grand nombre.

Au-dessous du nom de Tribulat Bonhomet, Villiers de l'Isle-Adam n'a-t-il pas écrit : « Je m'appelle légion » ?

Mais, du premier coup, lorsqu'il écrit *Claire Lenoir*, emporté par son génie, il arrache Bonhomet à cette légion, il lui accorde un esprit détestable, mais supérieur, il le grandit, en fait un monstre. Ce que le personnage gagne ainsi en tragique, il le perd en généralité. Et tel est le relief, l'intensité d'horreur que Villiers de l'Isle-Adam lui accorde, que tout ce qu'il lui ajoutera par la suite ne pourra que le diminuer, l'amoindrir, le défigurer.

Il eût dû, à ce moment, non point renoncer à ses projets, mais se détourner de Tribulat Bonhomet, tel qu'il apparaît dans *Claire Lenoir* et dans *Le Tueur de Cygnes*, et choisir un autre nom pour le « bouc émissaire » de la sottise solennelle et bourgeoise qu'il voulait mettre au pilori, pour le Calino supérieur auquel il comptait attribuer tous les traits cocasses de sa fantaisie, ses facéties sinistres, ses burlesques et sacrilèges inventions.

Ce nom, il l'inscrira plus tard, dans un de ses derniers contes : c'est Maître Pied!

§

Qu'on fasse donc le partage que Villiers de l'Isle-Adam ne fit point. On aura d'un côté *Claire Lenoir* et *Le Tueur de Cygnes,* où vit un Tribulat Bonhomet symbole de la négation matérialiste et de l'esprit primaire, personnage satanique et troublant, hallucinant, magistral, complet, et type littéraire immortel. Puis, d'un autre côté, un second Bonhomet, usurpateur du nom, un Bonhomet inférieur, bavard, dont l'esprit ne passe pas en qualité celui d'un commis-voyageur et qui n'a point d'existence réelle.

Ce second Bonhomet, qui ne fut pour Villiers de l'Isle-Adam qu'un divertissement de café, nous est connu par quelques nouvelles publiées, et par d'autres : *Bonhomet chasseur d'hermines, Bonhomet général en chef, Bonhomet à Pathmos,* etc... qui ne furent pas écrites.

Celles qui sont venues jusqu'à nous nous empêchent de regretter celles qui se perdirent.

La Motion du Dr Tribulat Bonhomet, long discours au bout duquel cet étonnant docteur propose de transporter les poètes au pied d'un volcan afin de substituer d'inutiles barbouilleurs aux honorables victimes des tremblements de terre, — il ne dit pas encore *séisme,* et c'est dommage — ne retiendrait guère notre attention si sa lecture ne permettait de faire deux remarques :

La première, c'est que cette fantaisie eût quand même pu faire sourire si dans les paroles du docteur se fût glissé ce « je ne sais quoi » qui sauve les plus mauvais contes de Voltaire. Mais l'ironie de Villiers de l'Isle-Adam est compacte, elle est « sérieuse »; son esprit manque ici de traits et de pétillement.

La seconde observation, c'est que, dans le style ampoulé qu'il prête à son personnage, il glisse des inversions forcées : « les accourus gardiens », une « inopinée trépidation », qu'il reprendra plus tard à son compte, et qui deviendront un de ses tics favoris et agaçants.

Le *Banquet des Eventualistes,* ne vaut guère mieux que la *Motion.* Que le fait de tenir les cabarets ouverts jusqu'à une heure avancée de la nuit empêche les hommes d'être assez dispos au matin pour faire une révolution, ce n'est qu'une boutade, et qui ne justifie point pareil développement.

Mais c'est dans les *Visions merveilleuses du Docteur Tribulat Bonhomet* que la maladresse de Villiers de l'Isle-Adam dans le comique apparaît de façon plus éclatante.

Ce conte sert d'épilogue à *Claire Lenoir.* Vingt ans ont passé; Bonhomet est malade : « l'intensité de l'organique névrose du docteur s'est augmentée jusqu'à l'hypocondrie ». Une « sommité », pour se débarrasser de lui, lui conseille l'usage du « lait humain », et Bonhomet, plein d'espoir, engage à son service personnel une nourrice.

L'idée, que Villiers de l'Isle-Adam semble avoir empruntée à l'histoire de Philippe IV d'Espagne, qu'une maladie d'estomac réduisit à ce genre d'alimentation en prise directe, ne manque point de drôlerie. Encore fallait-il en exploiter adroitement le comique.

Mais Villiers de l'Isle-Adam manie l'humour comme une massue, et passe les bornes de l'acceptable.

Ayant tété sa luxuriante nourrice cauchoise, Bonhomet, pour lui donner à entendre qu'il est homme d'intérieur, murmure en s'essuyant les lèvres : « Voilà... voilà ce qu'on ne trouve pas au restaurant! ».

Le mauvais goût d'une plaisanterie de cet ordre n'a pas un caractère absolu; il dépend du mouvement dans lequel elle est présentée et de son opportunité. Pour que passât cette outrance, il eût fallu que le lecteur se trouvât, à ce moment, emporté par la truculence de l'auteur et privé de réflexion. L'impassibilité didactique de Villiers de l'Isle-Adam, sa façon « naturelle » et qu'il définit lui-même à cet endroit : « à la bourgeoise », rend le trait inacceptable. Il nous cause une crispation, sans doute voulue par Villiers de l'Isle-Adam, mais qui le prive de l'assentiment que lui accorderait notre rire.

Plus plausible, et plus conforme au caractère du doc-

teur nous paraît le procédé que celui-ci emploie pour faire « passer » le lait de sa nourrice, dès qu'il cesse de croire à sa vertu curative. Froidement, il lui cause une frayeur telle qu'elle manque d'y laisser la raison.

N'est-ce pas, par un moyen analogue, et sous couleur de le guérir d'une innocente manie, qu'il a fait mourir Lenoir?

Cependant, la maladie de Bonhomet s'aggrave et, au cours d'une syncope, il se présente devant Dieu : « Est-ce à Dieu lui-même, ou seulement à Boïeldieu, que j'ai l'honneur... » et l'entretien, qu'une ou deux répliques seulement relèvent, se poursuit sur ce ton détestable. « Toujours farceur, dit enfin le Seigneur, eh bien, retournez donc parmi les farceurs afin que votre nombreuse personne inspire, là-bas, quelqu'une de ces pages de feu, de honte et de vomissement que, de siècle en siècle, l'un de mes soldats crache, en frémissant, au front de vos congénères. »

Cette page, dont Villiers de l'Isle-Adam a cru cingler, sur le visage de Bonhomet, ce qu'il appelle l'arrière-pensée moderne, ce n'est pas ici qu'il l'a écrite, mais dans *Claire Lenoir* et dans *le Tueur de Cygnes*.

§

Le Tueur de Cygnes, dans sa brièveté, nous révèle un Tribulat Bonhomet dont le sadisme intellectuel singulièrement dépasse, par les jouissances qu'il en tire, la satisfaction passive des négateurs d'idéal. Diaboliquement attiré par ce qu'il y a de tragique dans le chant du cygne mourant, *il est sensible à sa beauté*. C'est une chose atroce que, pour entendre la plainte déchirante d'une agonie, un homme la provoque et que de sa main, armée d'un gantelet de fer, il serre voluptueusement la douceur tiède du cou d'où s'échappera la mélodie suprême; mais l'ineffable joie qui le fait chanceler, sans racheter l'horreur de son geste, le place cependant au-dessus des sots qui se contentent de rire de la douleur des poètes.

Il y a plus. Avant de saisir ses victimes et de les immo-

ler, Tribulat Bonhomet, avec des ruses de peau-rouge, se glisse, la nuit, dans les roseaux, et demeure des heures immobile. Alors, les cygnes, « sous le poids de son ombre », connaissent une indicible et grandissante angoisse. Ils souffrent.

Et tous les cœurs de ces blancs exilés se mettaient à battre des coups de sourde agonie, *intelligibles* et distincts, pour l'oreille ravie de l'excellent docteur qui, sachant bien, lui, ce que leur causait, *moralement,* sa seule proximité — se délectait, en des prurits incomparables, de la terrifique sensation que son immobilité leur faisait subir.

« Qu'il est doux d'encourager les artistes! », se disait-il tout bas.

Si la douleur des poètes, qui sentent peser sur eux l'ombre hostile et mortelle de la sottise prête à les déchirer, est commune, la jouissance éperdue et consciente d'un Bonhomet ne l'est pas. Il ne représente plus à ce moment une classe d'individus médiocres, mais un état d'esprit funeste et symbolique, et l'on comprend dès lors la portée que Villiers de l'Isle-Adam donne à son cri, lourd d'hypocrisie : « Qu'il est doux d'encourager les artistes! »

Tribulat n'ignore point que « les plus désespérés sont les chants les plus beaux », et il prend un plaisir encore plus aigu à faire naître le désespoir qu'à entendre le chant; il jouit de la cruelle préparation de sa joie plus que de sa joie même.

C'est un artiste, à sa manière; possédé par le génie du mal, sans doute, et qu'on aurait plaisir à crucifier, mais un artiste quand même. On le hait, mais on le préfère aux stupides matelots de Baudelaire raillant l'Albatros, « que ses ailes de géant empêchent de marcher». Ceux-ci martyrisent le poète pour s'amuser du ridicule où leur sottise le fait tomber. Bonhomet le torture pour se délecter d'un cri que le poète paie de sa mort.

La différence est sensible; elle provient de la nature même de Villiers de l'Isle-Adam qui, malgré lui, embellit tout ce qu'il touche. Emporté par la splendeur du sym-

bole qu'il imagine, il transfigure son personnage et l'anime d'une flamme qui, pour être infernale, n'en a que plus d'éclat.

Le Tueur de Cygnes, l'un des plus beaux contes de Villiers de l'Isle-Adam, celui, peut-être, où le plus fortement s'inscrit son idéalisme en révolte, est un chef-d'œuvre. A la figure de Tribulat Bonhomet, il ajoute un trait qui, à lui seul, suffirait à immortaliser « l'horrible vieillard » dont le portrait physique, moral et intellectuel, se trouve tout entier dans *Claire Lenoir.*

§

Claire Lenoir, écrit en 1867, est la première nouvelle de Villiers de l'Isle-Adam, et la plus importante. Non seulement elle annonce l'auteur des *Contes Cruels,* mais elle témoigne d'une maîtrise et d'une puissance que celui-ci ne dépassera pas.

La diversité des conceptions de Villiers de l'Isle-Adam et leur nouveauté lui imposent souvent la nécessité de trouver des formes d'expression assez éloignées des formes habituelles; c'est pourquoi il ne semble guère se soucier des règles établies.

Dans *Claire Lenoir,* la succession des événements imprévisibles, à travers lesquels se développe l'impression d'horreur qui atteindra son paroxysme au dernier chapitre, paraît contraire à ce que l'on croit savoir de l'art de la nouvelle. Celle-ci, régulièrement, se construit autour d'un événement central qui sert de prétexte à l'étude d'un conflit ou d'un caractère. C'est une figure géométrique centrée, dont les contours sont nets et dont l'équilibre est fonction de la symétrie.

La composition de *Claire Lenoir,* soumise aux desseins secrets de Villiers de l'Isle-Adam, progresse suivant une ligne ascendante qui traverse des régions successives dont les rapports ne sont perçus qu'après coup. Il n'y a pas de centre, ou pour l'admettre, il faudrait en revenir à cette notion mathématique, qui d'ailleurs s'applique assez exactement à l'art de Villiers de l'Isle-Adam, d'un cercle dont le centre est rejeté à l'infini.

Mais, quel que soit le genre littéraire auquel on veuille rattacher *Claire Lenoir,* il n'en reste pas moins vrai que c'est une des œuvres capitales de Villiers de l'Isle-Adam.

Si la longue discussion philosophique qui, aux regards de certains, l'alourdit, dresse une barrière que le lecteur superficiel a quelque peine à franchir, elle n'en est pas moins indispensable pour la connaissance des âmes entre lesquelles se joue le drame. Du point de vue de la construction littéraire, elle constitue un tour de force, puisqu'elle réussit à créer une atmosphère d'angoisse par des moyens purement intellectuels.

C'est là d'ailleurs une des caractéristiques de la manière de Villiers de l'Isle-Adam, et qui le différencie nettement d'Edgar Poe, auquel on a voulu souvent le rattacher. Chez Poe, l'angoisse, la terreur, le halètement même de l'esprit, sont obtenus par des moyens visuels et purement matériels, comme dans *le Puits et le Pendule,* par exemple. C'est physiquement qu'il nous hérisse, et le mystère même qu'il crée a toujours une explication positive. Chez Villiers de l'Isle-Adam, au contraire, le procédé est constamment spirituel; le danger qu'il fait craindre, l'horreur qu'il dévoile, l'abîme sur lequel il nous penche, appartiennent soit au monde des idées, soit au vertige de l'au-delà. Ce ne sont point nos cheveux qui se dressent, mais notre cerveau qui chavire.

C'est pourquoi il se soucie moins de la logique des événements que de la logique plus inquiétante de la pensée. Il le fait dire explicitement à Bonhomet :

> En admettant même que les faits soient radicalement faux, la seule idée de *leur simple possibilité* est tout aussi terrible que pourrait être leur authenticité démontrée et reconnue. Une fois pensé, d'ailleurs, qu'est-ce qui n'arrive pas un peu dans le Mystérieux Univers?

Cette assimilation du réel et de l'irréel, cette façon de donner le pas à l'imagination, capable de *créer* ce qui n'est pas, sur l'observation qui se borne à constater ce qui est, naturelle dans l'esprit de Villiers de l'Isle-Adam, l'est beaucoup moins dans la bouche de Tribulat. C'est

même, notons-le en passant, une erreur de Villiers de l'Isle-Adam d'avoir prêté à Bonhomet ces propos qui, s'ils expliquent sa propre pensée, contredisent tout ce que nous savons du docteur, tout ce que, par la suite, il exprimera.

Tribulat Bonhomet est, en effet, un demi-savant que les aspects positifs de la science passionnent : « l'esprit d'analyse, de grossissement, d'examen minutieux » est l'essence de sa nature; il ne croit que ce qu'il voit et cette fermeté d'esprit le comble d'orgueil. Pourtant, il est sujet à des affres bizarres : le bruit du vent, l'ombre d'une aile, la vue d'un oiseau, le jettent dans des transes qu'il surmonte difficilement. Cette névrose étonnamment décrite par Villiers de l'Isle-Adam, étudiée depuis par les « psychanalystes » et classée sous le nom d' « idiosyncrasie des ailes », constitue la seule failie de son caractère et lui fait dire avec mépris : « Je suis un angoisseux ». Or, il arrive que dans le domaine intellectuel, il rencontre aussi ces « ombres d'ailes », ces « frémissements du silence » qui le troublent et lui causent une douleur presque physique. C'est d'eux qu'au cours de la discussion qui oppose Bonhomet à Claire Lenoir et à son mari, Villiers de l'Isle-Adam va jouer en sourdine, développant dans l'arrière-plan du dialogue une inquiétude croissante.

Cette conversation qui éveille chez Bonhomet une souffrance d'abord à peine perceptible, puis finalement intolérable, n'est donc pas, comme on l'a dit, une inutile digression. Quand on y revient après avoir achevé la lecture de la nouvelle, on s'aperçoit qu'il n'est pas une phrase qui ne soit utile à la préparation du dénouement, à la clarté de l'ensemble.

§

« La croyance, dira Lenoir, est au-dessus de la pensée, autant que la pensée est au-dessus de l'instinct. »

Par cette seule phrase, Villiers de l'Isle-Adam définit les trois personnages du drame. Claire Lenoir représente la croyance, Lenoir la pensée et Bonhomet l'instinct, quoique raisonneur et raisonné. Par là, il semble que

Lenoir, dont l'idéalisme n'est que le résultat d'un raisonnement philosophique privé de tout élément divin, soit, dans la pensée de Villiers de l'Isle-Adam, plus proche de Bonhomet, auquel durement il s'oppose, que de sa femme Claire Lenoir, à laquelle il affecte de se soumettre spirituellement.

« Pour moi qui n'ai pas rougi de prier, alors que mon effrayant mari poussait le doute outrageant jusqu'à feindre le respect pour ma foi, par amour pour mon malheureux corps... » dira Claire avant de mourir. L'affreuse amertume de ce cri trahit le dégoût que Lenoir inspire à Villiers de l'Isle-Adam. Bonhomet représente la certitude dans la négation, et Claire la certitude dans la foi; ils s'affrontent, se haïssent, se combattent comme l'ange et le démon, mais ce sont de vrais adversaires.

Lenoir est moins franc. Il donne l'illusion d'un idéalisme trouble, détestable et dont les sources sont empoisonnées. Par instants, et cela trompe, il bénéficie de l'enthousiasme que la découverte de Hegel suscita chez Villiers de l'Isle-Adam : ses théories de l'être enrichissent sa pensée. Mais quels abîmes ne découvre-t-on pas dans son âme, de quel terrifiant « devenir » n'est-il pas le moment? Il sent en son « moi » la présence d'un être sauvage, d'un cannibale, qui par delà la mort l'appelle, et lui promet la vengeance inouïe que, sur sa femme adultère, il exercera.

Toute la controverse, qui porte sur la réalité des visions humaines, qui aboutit à cet aveu et détermine l'acte de foi de Claire et la terreur imprécise de Bonhomet, est magistralement conduite. Sous chaque mot, on sent courir et se nouer le drame; la fureur, la haine que les théories hégéliennes, exprimées par Lenoir, inspirent à Bonhomet, justifient leur utilité.

La nécessité de ces développements apparaît inéluctable lorsque Bonhomet, obéissant à des raisons hypocrites et lourdes d'ironie, ayant fait mourir Lenoir, le mort épouvantera Claire de son effroyable et surnaturelle menace. Et plus encore dans la scène finale, dont l'horreur n'a jamais été égalée.

Là apparaît la merveilleuse adresse d'une composition qui, à première vue, déroute. Elle explique tout. C'est grâce à elle qu'à l'angoisse immédiate s'ajoute, palpable, l'épouvante de l'invisible et des mondes inconnus.

Tandis que, dans une île lointaine, Lenoir, revivant sous les traits d'un monstre cannibale, emporte le corps de Clifton, l'ancien amant de Claire, celle-ci meurt d'en avoir eu la vision précise.

Et Bonhomet, penché sur elle, réprimant la panique intérieure que les dernières paroles de Claire ont déclanchée en lui, se sent emporté par une curiosité sacrilège, mais, pour lui, d'ordre scientifique.

Il saisit le cadavre, le dresse, le traîne, cherchant la place d'où il pourra surprendre sur sa rétine la réalité de sa vision; et, à travers sa peur, des paroles lui échappent qui achèvent son portrait. S'il hésite, en effet, une seconde, à insulter ce cadavre, c'est « parce qu'il a toujour connu Mme Lenoir dans l'aisance ».

Ah, dit-il, si cette chère dame n'eût jamais été à mon su qu'une besogneuse, une pauvresse, — mon Dieu! même laborieuse! — il va sans dire que l'idée ne me fût même pas venue d'hésiter.

« Vous êtes un horrible vieillard » lui a dit Claire Lenoir avant de mourir. A cet instant, il se surpasse :

Je pris entre mes bras le cadavre, dont la longue chemise formait suaire, et l'appliquai debout contre le mur, au-dessous d'un gros clou.

Mais quel est ce mot, que, malgré son désarroi, Bonhomet prononce au moment de fixer l'ophtalmoscope devant l'œil de la morte, au fond duquel la réalité d'une terrifiante vision va lui apparaître, mettant son matérialisme en déroute, bouleversant à jamais ses certitudes :

Il me semblait, dit-il, que seul entre les Vivants, j'allais regarder dans l'Infini, par le trou de la serrure.

Mot magnifique, qui soudain grandit démesurément le personnage. Ce n'est plus le primaire imbécile et comique

qui parle, c'est toute l'angoisse humaine, avide de savoir.

Et c'est là le sens inattendu de cet affreux dénouement. Claire Lenoir, au prix de la plus tragique épreuve, a vaincu le matérialisme de Tribulat Bonhomet. Elle ne l'a recherché et n'a tenu à mourir devant lui que pour cela. On pourrait, s'il en était autrement, se demander pourquoi elle apporte tant d'obstination à le poursuivre, alors qu'elle est mourante. Pour se venger? Ce n'est point dans son caractère. Parce qu'à son insu, il exerce sur elle une démoniaque attirance? Il se peut. Il est lié à ses plus affreux souvenirs, il est pour elle l'image même de la répulsion et elle a besoin de le lui dire pour se délivrer avant la mort de l'horreur qu'il lui cause et qu'elle ne peut emporter dans l'éternité.

Mais, plus que tout, elle tient à lui administrer la preuve de l'existence d'un « au-delà ». Elle y réussit, au point de lui faire douter de tout, de la réalité des choses, de leurs limites, de la science qui fut son soutien, et même de sa propre existence.

Ainsi Claire Lenoir prend à cet instant une signification humaine. Jusqu'à son agonie, en effet, le mystère qui l'entoure lui donne figure d'abstraction; elle incarne l'idéalisme à l'état pur, et, malgré ce que l'on sait de son amour pour Clifton et de ses remords, malgré ce que l'on devine de la haine sourde qu'elle a vouée à Lenoir, on n'entre pas en contact avec sa sensibilité. Il faut sa confession à Bonhomet pour qu'on la soupçonne enfin, et cela achève de l'élever, car sa douleur est plus belle de n'être pas inhumaine.

Par son agonie, par la révélation que sa mort apporte, ce n'est pas la conversion de Bonhomet qu'elle obtient, et on peut croire qu'elle n'y visait point : c'est proprement sa destruction.

Il est, en effet, impossible que Tribulat Bonhomet, après cet écroulement de toutes ses certitudes, demeure pareil à lui-même. Il pourra traiter d'hallucination la vision dont la réalité l'épouvanta; il ne s'en est pas moins penché sur le mystère de l'inconnaissable, et il en garde un frémissement qui le transforme.

Prétendre, après cela, lui attribuer des traits de pur matérialisme, continuer Bonhomet, c'est méconnaître la portée du drame qui le bouleversa.

Du jour où il a contemplé l'Infini, fût-ce « par le trou de la serrure », le docteur Tribulat Bonhomet est mort comme le dragon sous le pied de l'Archange; il pourra râler, il ne se relèvera pas.

Pour ne l'avoir pas compris, Villiers de l'Isle-Adam, par ses surcharges, a diminué sa figure. Méconnaissant sa grandeur, devant chaque sottise découverte ou inventée, il s'écriait en riant : « C'est du Bonhomet! » et brûlait de la lui attribuer. C'était mettre un faux nez au fils de Satan et le défigurer.

Définitif dans *Claire Lenoir* et dans *Le Tueur de Cygnes,* Bonhomet ne pouvait se développer dans la farce sinistre, ni dans le discours imbécile, car le véritable Tribulat Bonhomet, type humain, digne de l'immortalité, n'est pas un personnage comique : il est tragique!

MAX DAIREAUX.

LA RESCOUSSE[1]

—

SIXIEME PARTIE

LES DROITS DE LA VIE ET LE TRIBUT DE LA MORT

I

— La montre de King Tom est-elle là? dit une voix qui ne semblait pas attacher la moindre importance à la question qu'elle posait.

Jörgenson, sur le seuil de la porte de la partie du rouf réservée à Mrs. Travers, attendit la réponse. Il entendit un cri sourd, semblable à un gémissement, au brusque cri de douleur qu'on entend dans des chambres de malades. Mais il n'en ressentit aucune émotion. Il ne se serait jamais permis d'ouvrir la porte sans en être prié; et, dans ce cas il eût vu, avec une complète indifférence, Mrs. Travers étendue par terre, la tête sur le bord du lit de camp (où Lingard n'avait jamais couché) comme si elle eût été agenouillée avant de se laisser aller ainsi, dans l'attitude de la prière, de la supplication ou de la défaite. Mrs. Travers avait vu passer les heures de la nuit. Après s'être agenouillée, elle ne savait pourquoi, car elle n'avait aucunement l'idée de prier, rien à invoquer et elle était allée trop loin pour se livrer au désespoir, elle était restée dans cette attitude jusqu'à se sentir épuisée, au point de ne plus se croire même capable de se relever. Dans une attitude à demi prostrée, la tête appuyée sur le rebord du lit et les bras au-dessus de la tête, elle sombra dans l'indifférence, dans cette pure résignation d'un corps et d'un esprit exténués qui est souvent le seul repos que connaissent, et qu'accueillent assez bien les gens désespérément malades. La voix de Jörgenson la tira de cet état.

— Voyez-vous la montre de King Tom quelque part?

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 898 à 905. — Copyright by G. Jean-Aubry and Librairie Gallimard.

Mrs. Travers se leva. Elle tâtonna dans l'air, et sa main tomba sur le dossier du fauteuil.

— Qui est là?

Elle était sur le point de demander : « Où suis-je? » Mais elle s'en souvint, et redevint aussitôt la proie de cette terreur demeurée en suspens pendant quelques heures dans son corps prostré.

— Quelle heure est-il? balbutia-t-elle.

— Le jour se lève, déclara dehors la voix imperturbable. Il lui sembla que ce mot pouvait bouleverser d'appréhension n'importe quel cœur. Le jour! Elle demeurait épouvantée. Au dehors la voix sans timbre insista :

— Vous devez avoir la montre de King Tom.

— Je ne l'ai pas vue, s'écria-t-elle, comme tourmentée par un rêve.

— Regardez dans cette espèce de bureau. Si vous poussiez le volet, vous y verriez.

Mrs. Travers se rendit compte alors de la profonde obscurité qui régnait dans la pièce. Jörgenson l'entendit qui trébuchait. Au bout d'un moment, une voix de femme, qui lui sembla étrange, lui répondit d'un accent confus :

— Je l'ai. Elle est arrêtée.

— Cela n'a pas d'importance. Je n'ai pas besoin de savoir l'heure. Il doit y avoir une clef. Regardez.

— Oui, elle est attachée à la montre, répondit du dedans la voix stupéfaite.

Jörgenson attendit avant de demander :

— Voulez-vous me la passer? Il n'y a pas de temps à perdre maintenant.

La porte s'ouvrit, ce qui était certainement ce à quoi Jörgenson ne s'était pas attendu. Il ne s'était attendu qu'à voir une main tendre la montre par une étroite ouverture. Il ne recula pourtant pas et ne manifesta aucune surprise à la vue de Mrs. Travers tout habillée. Dans l'encadrement du volet ouvert se détachait la silhouette sombre de ses épaules que surmontait une tête lisse, car elle était encore coiffée avec deux tresses. Mrs. Travers, dans son costume indigène, avait toujours fait à Jörgenson une impression désagréable, presque monstrueuse. Sa taille, ses gestes, son allure lui avaient semblé incongrus dans ce costume malais trop ample, trop lâche. Quant à Mrs. Travers, Jörgenson, dans la pénombre du passage, lui faisait l'effet d'un fantôme blanc et confus, et cet air distant de fantôme la fit frissonner.

Il prit la montre sur la paume ouverte de Mrs. Travers sans

même un mot de remerciement, et marmonna simplement dans sa moustache :

— Hum! oui, c'est cela. Je n'ai pas encore oublié comment compter les secondes correctement; mais mieux vaut avoir une montre.

Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'il voulait dire. Et elle ne s'en souciait pas. Son esprit demeurait confus et le sentiment de son malaise physique l'obsédait. Elle murmura, avec une sorte de honte :

— Je crois que j'ai dormi.

— Pas moi, marmotta Jörgenson, qui se faisait de plus en plus distinct à sa vue.

La clarté de cette aube brève s'accroissait rapidement, comme si le soleil avait eu hâte de contempler le territoire de Belarab.

— Pas de danger! ajouta-t-il d'un ton arrogant.

Mrs. Travers eu le sentiment que peut-être elle n'avait pas dormi non plus. L'état dans lequel elle avait été ressemblait plutôt à une sorte de mort imparfaite, à demi consciente, tremblante : s'en souvenir la fit frissonner.

— Quelle horrible nuit! murmura-t-elle d'un air morne.

Il n'y avait rien à espérer de Jörgenson. Elle s'attendait à le voir disparaître, indifférent, comme un fantôme, emportant cette montre morte dans un but qui n'avait rien à voir avec la terre.

Jörgenson ne bougeait pas. C'était une présence insensible. On n'en pouvait rien arracher. Mais une vague d'angoisse, aussi confuse que ses autres sensations, fit se dresser Mrs. Travers.

— Ne pouvez-vous rien me dire? s'écria-t-elle.

D'abord Jörgenson ne répondit rien, puis :

— Depuis des années, j'ai dit ce que je pensais à tous ceux qui se souciaient de me le demander, marmotta-t-il dans sa moustache. Je l'ai dit à Tom aussi. Et Tom savait ce qu'il voulait faire. Comment peut-on savoir ce que vous voulez?

Elle n'avait jamais pensé entendre autant de paroles tomber de la bouche de cette ombre rigide. Son marmottement monotone avait une sorte de fascination, et sa loquacité soudaine quelque chose de surprenant. Dans le profond silence qui régnait au dehors, on eût dit qu'il ne restait au monde, avec elle, que le fantôme de ce vieil aventurier. Elle l'entendit ajouter :

— Ce que je pourrais vous dire serait pire que du poison.

Mrs. Travers n'était pas familiarisée avec les phrases con-

sacrées de Jörgenson. Cette voix mécanique, les mots eux-mêmes, son air d'abstraction l'épouvantaient. Et il n'avait pas terminé : elle l'entendit encore marmotter d'un ton détaché :

— Il n'y a rien que je ne sache.

Et l'absurdité de cette déclaration avait elle aussi quelque chose d'épouvantable. Mrs. Travers haleta et avec un rire égaré :

— Alors, vous savez pourquoi j'ai appelé King Tom cette nuit? dit-elle.

Il regarda au loin par-dessus son épaule, à travers la porte du rouf, la clarté croissante du jour. Elle en fit autant. Le jour venait. Il était venu. Un autre jour! Et il sembla à Mrs. Travers que c'était là une calamité pire encore que toutes les découvertes qu'elle avait pu faire dans sa vie, que tout ce qu'elle avait pu croire possible. L'étendue même de cette horreur la raffermit, sembla calmer son agitation, comme le font certaines drogues avant de tuer. Elle posa une main ferme sur la manche de Jörgenson et, d'un ton tranquille, net, pressant :

— Vous étiez sur le pont, dit-elle. Tout ce que je veux savoir, c'est si l'on m'a entendue.

— Oui, répondit Jörgenson d'un air absent, je vous ai entendue.

Puis, comme sous le coup d'une impulsion, il ajouta d'une façon moins mécanique :

— Tout le monde à bord vous a entendue.

Mrs. Travers se demanda si par hasard elle n'avait pas seulement poussé un cri. Il ne lui était pas encore venu à l'esprit jusque-là que c'était ce qu'elle avait peut-être fait. Sur le moment, elle avait cru n'avoir la force que de murmurer. Avait-elle vraiment parlé si haut? Et ce froid mortel que la nuit écoulée lui avait laissé dans le corps disparut de ses membres, l'abandonna d'un coup. Son visage était tourné du côté opposé à la lumière, et cela lui donna le courage de poursuivre. Et puis, l'homme qui était là devant elle était si détaché des hontes, des vanités et des projets de la vie, qu'il ne semblait absolument pas compter, si ce n'est que, de temps à autre, il saisissait le sens littéral des paroles qu'on lui adressait, et qu'il y répondait. Il y répondait infailliblement, impersonnellement, sans le moindre sentiment.

— Vous avez vu Tom, King Tom? Etait-il là? Je veux dire juste alors, à ce moment. Il y avait un fanal à la coupée. Etait-il sur le pont?

— Non. Dans l'embarcation.

— Déjà? A-t-on pu m'entendre dans l'embarcation? Vous dites que tout le monde à bord m'a entendue, et cela m'est égal. Mais pouvait-il m'entendre?

— C'était à Tom que vous en aviez? fit Jörgenson sur le ton d'une marque négligente.

— Ne pouvez-vous pas me répondre? s'écria-t-elle avec colère.

— Tom était occupé. Ce n'est pas un jeu d'enfant. L'embarcation débordait, dit Jörgenson, comme s'il pensait tout haut.

— Vous ne voulez pas me le dire, alors? fit Mrs. Travers en l'apostrophant résolument.

Elle n'avait pas peur de Jörgenson. A ce moment elle n'avait peur de rien ni de personne. Et Jörgenson continua à penser tout haut.

— J'imagine qu'il va avoir fort à faire et moi aussi.

Mrs. Travers crut qu'elle allait saisir par les épaules ce spectre à voix d'outre-tombe et le secouer jusqu'à ce qu'il demandât merci. Mais soudain ses bras blancs et robustes retombèrent comme les bras d'une femme exténuée.

— Je ne le saurai jamais, murmura-t-elle entre ses dents.

En proie à une intolérable humiliation, à un intolérable désir, elle baissa les yeux comme si elle se voilait le visage. Aucun son ne parvint à sa pensée solitaire. Quand elle releva les yeux, Jörgenson n'était plus devant elle.

Elle l'aperçut un instant, se détachant tout noir sur l'ouverture brillante et étroite de la porte; le moment d'après il avait disparu, comme dévoré par le chaud rayonnement de la lumière. Le soleil s'était levé sur la côte du Refuge.

Quand Mrs. Travers à son tour sortit sur le pont, ce fut pour ainsi dire avec un visage hardiment découvert, avec des yeux grands ouverts et secs, bien éveillés. Leur regard, que n'intimidait pas le soleil, cherchait à pénétrer tout ce que chaque jour offrait à sa frayeur passionnée et à son impatience. Le lagon, la grève, les couleurs et les formes, lui faisaient plus que jamais l'effet d'une brillante peinture sur une toile immense qui dissimulait les mouvements d'une vie inexplicable. De la main, elle s'abrita les yeux. Elle distingua des silhouettes sur la grève, des points noirs mobiles sur le demi-cercle blanc que limitait la palissade des fortins derrière lesquels le faîte des toits s'élevait au-dessus des palmiers. Plus en arrière, sur le toit de la mosquée, la masse de corail blanc sculptée étincelait comme une étoile en plein jour. Religion et politique, toujours la politique! A gauche, devant

l'enceinte de Tengga, la flamme s'était changée en une colonne de fumée. Mais de ce côté quelques gros arbres l'empêchaient de distinguer si le conciliabule de la nuit durait encore. Elle voyait de vagues formes aller et venir. Elle pouvait se les représenter : Daman, le chef suprême des écumeurs de mer, au cœur rempli d'un désir de vengeance et aux yeux de gazelle; Sentot, l'aigre fanatique au gros turban, cet autre saint au vêtement misérable, de la cendre dans les cheveux, et Tengga, qu'elle pouvait imaginer par ouï-dire, gras, jovial, rusé, mais prêt à verser le sang sur sa route ambitieuse, et assez audacieux déjà pour dresser un parasol jaune à deux pas du fortin de Belarab, à ce qu'on lui avait dit.

Elle voyait, elle imaginait, elle admettait même la réalité de tout cela, non plus comme une simple procession organisée pour elle avec une splendeur barbare et un accent sauvage. Elle n'en discutait plus la réalité, mais elle ne la sentait pas plus dans son âme qu'on ne sent la profondeur de la mer sous son étincellement paisible ou l'agitation grise de sa fureur. Ses regards se perdaient au loin, incrédules et craintifs, — puis, tout d'un coup, le vide de la Cage la frappa, son désordre, les lits de camp que l'on n'avait pas enlevés, un oreiller resté à même le pont, la flamme mourante comme le lambeau d'une étoffe jaune dans le fanal laissé sur la table. Tout cela lui sembla misérable, déjà en délabres, comme la pauvre fantaisie d'un esprit inoccupé. Mais Jörgenson, assis sur le pont et tournant le dos à tout cela, n'était pas oisif. Son occupation, elle aussi, lui parut si fantastique et si véritablement enfantine qu'elle sentit le cœur lui manquer devant la façon dont cet homme y semblait absorbé. Jörgenson avait placé devant lui, étendus sur le pont, plusieurs bouts d'une ficelle assez fine et sale, de différentes longueurs qui allaient de deux pouces à un pied. Il avait — un idiot eût pu s'amuser à ce jeu — mis le feu à l'une des extrémités de ces ficelles. Le feu couvait avec une étonnante énergie, lançant de temps à autre un bruit sec, et dans l'air calme, à l'abri des pavois, projetait de minces jets de fumée exactement parallèles, qui se recourbaient au moment de se dissiper : et la façon dont ce passe-temps absorbait Jörgenson eût suffi à faire douter de sa raison.

Dans l'une de ses mains à demi-ouverte, il tenait la montre. Il s'était également muni d'un bout de crayon et d'un morceau de papier. Mrs. Travers était persuadée qu'il ne l'avait ni vue ni entendue.

— Capitaine Jörgenson, vous pensez certainement...

Il essaya de l'écarter avec ce bout de crayon. Il ne voulait pas qu'on l'interrompît dans son étrange occupation. Il jouait très gravement avec ces bouts de ficelle.

— Je les ai tous allumés ensemble, murmura-t-il, en regardant d'un œil le cadran de la montre. Juste alors, le bout de ficelle le plus court disparut, entièrement consumé. Jörgenson prit une note rapide et demeura immobile, tandis que Mrs. Travers le regardait avec des yeux pétrifiés, en pensant que rien au monde ne servait plus à rien. Les autres bouts de ficelle disparurent en spirales devant le regard attentif de Jörgenson.

— Que faites-vous là? demanda Mrs. Travers d'un ton morne.

— Je règle des mèches... précaution...

Mrs. Travers ne lui avait jamais vu une apparence moins fantômale. La faiblesse de la chair apparut un instant. L'intrusion de Mrs. Travers lui avait arraché un mouvement d'impatience. Il partageait son attention entre les filets de fumée et le cadran de la montre, avec un intérêt si soutenu que des coups de canon soudains rompant, pour la première fois depuis des jours, le silence du lagon et l'illusion de cette scène peinte ne lui firent pas même lever la tête; il se contenta de lui imprimer une petite secousse de côté. Mrs. Travers regarda fixement les flocons de fumée blanche qui flottaient au-dessus du fortin de Belarab. La série de brèves détonations cessa et leurs échos combinés revinrent au-dessus du lagon comme un long soupir précipité.

— Qu'est-ce que c'est? s'écria Mrs. Travers.

— Belarab rentre! dit Jörgenson.

Le dernier filet de fumée disparut et Jörgenson se leva. Il avait perdu tout intérêt pour la montre, et il la fourra négligemment dans sa poche, avec le bout de crayon et le morceau de papier. Il avait repris son air éloigné de la vie des hommes, mais, en s'approchant du pavois, il condescendit à regarder dans la direction du fortin de Belarab.

— Oui, il rentre, dit-il à voix basse.

— Qu'est-ce qui va arriver? s'écria Mrs. Travers. Que va-t-on faire?

Jörgenson conserva son air de méditation solitaire.

— Je sais quoi faire, marmotta-t-il.

— Vous avez de la chance! répondit Mrs. Travers avec une vive amertume.

Elle eut l'impression que tout le monde l'abandonnait. Le rivage opposé du lagon avait repris son aspect de rideau

peint qui ne se lèverait jamais pour révéler la vérité cachée derrière sa splendeur aveuglante et insensible. Il lui semblait qu'elle avait dit ses dernières paroles à tous : à d'Alcacer, à son mari, à Lingard lui-même, — et qu'ils avaient à jamais disparu hors de sa vue, derrière ce rideau. De tous les Blancs, il ne restait que Jörgenson, cet homme qui en avait fini si complètement avec la vie que sa seule présence lui enlevait toute chaleur et tout mystère, et ne lui laissait que sa terrible, sa révoltante insignifiance. Et Mrs. Travers sentit tout son être se révolter. Réprimant à peine sa violence, elle s'écria :

— Savez-vous, capitaine Jörgenson, que je suis vivante?

Il tourna son regard vers elle, et elle se sentit un moment domptée par la froideur vitreuse de ces yeux. Mais avant qu'ils n'eussent réussi à l'éloigner, elle vit l'éclair d'une étincelle leur donner un instant d'animation.

— Je veux aller les retrouver. Je veux aller à terre, dit-elle d'une voix ferme. Là!

Son bras nu étendu montra l'autre côté du lagon, et, revenu à la vie, le regard de Jörgenson suivit ce bras blanc et se perdit dans l'espace.

— Pas d'embarcation, murmura-t-il.

— Il doit y avoir un canoë. Je sais qu'il y en a un. Je le veux.

Elle s'avança d'un air de commandement, essayant de concentrer dans son regard toute sa volonté, tout le sentiment de son droit à disposer d'elle-même et à réclamer d'être aidée au dernier moment de sa vie. Ce fut comme si elle n'eût rien fait. Jörgenson ne broncha pas.

— Auquel d'entre eux en avez-vous? demanda sa voix blanche.

Elle continua à le regarder : son visage avait pris l'expression figée d'un masque; elle déclara d'une voix nette :

— Je suppose que vous vous posez cette question depuis quelque temps, capitaine Jörgenson?

— Non. Je vous la pose maintenant.

Son visage ne révélait rien aux regards hardis et las de Mrs. Travers.

— Qu'iriez-vous faire là-bas? ajouta Jörgenson, aussi implacable, aussi irrépressible et sincère que s'il eût incarné cette voix intérieure qui, à certains moments, parle en chacun de nous : cette voix qui, comme Jörgenson, est agressive et à laquelle il est difficile de répondre.

— Rappelez-vous que je ne suis pas une ombre, capitaine

Jörgenson. Je puis vivre et je puis mourir. Envoyez-moi partager leur sort.

— Est-il sûr que vous le voudriez? demanda Jörgenson d'une voix qui prit un accent inattendu, une faible vibration qu'aucun homme ne lui avait connue depuis des années. Ce peut être la mort, marmotta-t-il en reprenant son indifférence.

— Qui s'en soucie? dit-elle résolument. Tout ce que je veux, c'est poser une question à Tom et entendre sa réponse. C'est ce que je voudrais. C'est ce qu'il faut que j'obtienne.

II

Un vague bruissement de feuilles courut le long du chaud et sinistre sentier de forêt dont la trace était à demi recouverte par la végétation furieuse de la jungle. Jaffir, le serviteur des princes, le messager des grands, avançait en se courbant, un large couperet à la main. Nu jusqu'à la ceinture, ses épaules et ses bras écorchés saignaient. Une multitude d'insectes acharnés formaient un nuage autour de sa tête. Il avait perdu le foulard de prix dont il l'entourait, et quand, parvenu à un endroit où la piste s'élargissait, il s'arrêta pour prêter l'oreille, on l'eût pris pour un fugitif.

Il s'étira les bras, se frappa les épaules, les côtés de la tête, ses flancs qui palpitaient. Immobile, il prêta de nouveau l'oreille un moment. Le bruit de coups de feu, que la masse des feuillages plus que la distance rendait confus, lui parvint aux oreilles, il aurait pu les compter s'il l'avait voulu. « On se bat déjà dans la forêt », pensa-t-il. Puis, baissant la tête sous ce tunnel de végétation, il s'élança d'un bond hors de cet horrible nuage de mouches, qu'il parvint un moment à laisser derrière lui.

Ce n'était pas à la cruauté des insectes qu'il s'efforçait d'échapper, car personne ne pouvait se débarrasser de cette escorte, et Jaffir, dans sa vie de fidèle messager, avait eu l'habitude d'être, si l'on peut employer une expression aussi extravagante, mangé vivant. Presque courbé en deux, il se glissait parmi les arbres et la végétation; son corps brun ruisselait de sueur, ses membres robustes luisaient comme faits d'un bronze impérissable à travers les masses de feuilles vertes qui naissent et meurent incessamment. Malgré sa hâte désespérée ce n'était plus un fugitif : c'était simplement un homme extrêmement pressé. Sa course, qui avait commencé par un bond et le déploiement d'une grande présence d'esprit,

était le simple moyen de sortir d'une situation critique. Le moyen de sortir d'une situation critique est généralement simple, si l'on est assez prompt pour y songer à temps. Il avait compris assez rapidement qu'on avait cessé de le poursuivre, mais il avait pris ce sentier à travers la forêt et maintenu son allure, parce qu'il avait laissé son Rajah et Immada à la lisière de la forêt entourés d'ennemis; captifs, pour ainsi dire, d'un parti des troupes de Tengga.

L'hésitation de Belarab avait eu raison de la patience héréditaire qu'Hassim montrait en pareille occurence. Il est assurément convenable que d'importantes négociations demandent bien des jours, que les mêmes questions et les mêmes arguments soient répétés sous la même forme, au cours d'entrevues successives, et reçoivent les mêmes réponses évasives. Des affaires d'Etat réclament la dignité d'une telle procédure, comme si le temps lui-même devait attendre le pouvoir et la sagesse des dirigeants. Telle est l'habitude des ambassades et la patience des envoyés. Mais, à ce moment de crise, l'impatience de Hassim avait pris le dessus; et quoiqu'il ne se fût pas départi de sa règle de parler avec modération et de se comporter avec réserve tout en suivant avec sa sœur le cortège du pieux Belarab, il avait eu ses moments de colère, d'anxiété, d'abattement. Ses amitiés, son avenir, le destin de son pays étaient en jeu, tandis que le camp de Belarab se traînait à travers l'arrière-pays comme s'il subissait l'influence de la pensée vacillante de son chef, image même d'une incertaine destinée.

Souvent le mot : « Bien » était tout ce qu'obtenaient comme réponse les discours quotidiens d'Hassim. Le moindre des compagnons du chef le traitait avec déférence; mais Hassim sentait, du côté des femmes, une opposition qui travaillait contre lui pour favoriser le simple caprice de la nouvelle épouse de Belarab : elle se montrait tout à fait douce et bienveillante envers ses suivantes, mais l'imagination avait pris feu et flamme et lui avait, en toute simplicité et innocence, communiqué une soif avide de voir piller le yacht. Qu'est-ce qu'Hassim, cet étranger, errant et pauvre, aurait bien pu lui offrir en échange? Rien. La richesse de son pays lointain n'était qu'un conte en l'air, les propos d'un exilé qui réclamait de l'aide.

La nuit, Hassim avait écouté Immada exprimer des doutes inquiets : c'était la seule compagne de sa vie, l'enfant de la même mère, elle était brave comme un homme, mais ses craintes en faisaient une vraie femme. Elle les lui exprimait

à voix basse, la nuit, tandis que le camp du puissant Belarab était plongé dans le sommeil et que les feux n'étaient plus qu'un amas de braises. Hassim la calmait avec gravité. Mais il était lui aussi de Wajo, où les Malais sont plus audacieux et d'un esprit plus prompt que les autres. Plus énergique aussi, et l'énergie ne va pas sans un feu intérieur. Hassim perdit patience et un soir il déclara à sa sœur Immada :

— Demain, nous quitterons ce chef sans esprit et nous retournerons vers notre ami blanc.

Le lendemain matin, laissant le camp se diriger vers le lagon, Hassim et Immada avaient fait route à part. Ils avaient suivi un sentier désert entre la jungle et les clairières. Ils avaient avec eux deux de leurs gens, des gens de Wajo : Immada, quand elle le désirait, pouvait ainsi se faire porter à la manière des grandes dames de Wajo qui n'ont pas besoin, à moins qu'elles ne le désirent, de mettre un pied par terre. Immada, habituée aux épreuves qui sont le lot des exilés, avait préféré marcher; mais, de temps en temps, elle se laissait porter pendant une courte distance, par égard pour les sentiments de leurs partisans. Ce petit groupe marcha bon pas pendant les premières heures du jour, et Hassim avait l'espoir d'atteindre avant le soir le rivage du lagon à un endroit tout proche de celui où l'*Emma* était échouée. A midi, ils se reposèrent à l'ombre près d'un étang sombre, non loin de la lisière de la forêt; et ce fut là que Jaffir les rencontra, à leur très grande surprise à tous. Ce fut l'occasion d'un long entretien. Jaffir, accroupi sur ses talons, discourait d'une voix mesurée. Ses auditeurs étaient suspendus à ses lèvres. Le bruit de l'exploit de Carter sur les hauts-fonds n'était pas parvenu au camp de Belarab. Ce fut un grand choc pour Hassim, mais le demi-sourire avec lequel il ne cessa d'écouter Jaffir ne s'en altéra pas. Ce fut la princesse Immada qui poussa un cri de détresse en se tordant les mains : puis un profond silence succéda aux paroles.

Devant l'importance fatale du fait lui-même, il semblait à ces Malais qu'il n'y avait, en vérité, rien à dire; et Jaffir, baissant la tête, respecta la consternation de son prince. Ce sentiment ne s'était pas dissipé dans ce petit groupe assis en rond, autour de quelques branches couvant sous la cendre, quand l'approche bruyante d'une troupe importante les fit tous se lever d'un bond. Avant d'avoir pu faire un autre mouvement, ils virent qu'ils étaient découverts. Les hommes étaient armés comme pour une expédition guerrière. Parmi eux, Sentot, avec son vêtement misérable, et ses mèches en

désordre, cabriolait et gesticulait comme un fou qu'il était. L'étonnement des autres les fit s'arrêter; leur attitude était hostile. En arrière, une silhouette imposante, flanquée de deux assistants portant des épées, approchait prudemment. Hassim reprit tranquillement sa place sur le tronc d'un arbre; Immada posa légèrement sa main sur l'épaule de son frère, et Jaffir, s'accroupissant de nouveau, regarda par terre, tenant en alerte toutes ses facultés et tous les muscles de son corps.

— Les gens de Tengga, murmura-t-il d'un ton méprisant.

Un des hommes cria; au loin d'autres cris lui répondirent. Il ne pouvait être question de résistance. Hassim retira furtivement de son doigt la bague à l'émeraude que Jaffir saisit d'un mouvement presque imperceptible. Le Rajah ne leva même pas le regard vers le fidèle messager.

— Ne manque pas de le remettre au Blanc, murmura-t-il.

— Ton serviteur entend. O Rajah! C'est un charme d'un grand pouvoir.

A l'ouest, l'ombre s'épaississait. Chacun restait silencieux, et le groupe mouvant des hommes en armes semblait s'être rapproché. Immada, tirant le bout d'un foulard en travers de son visage, observait leur avance en ne montrant qu'un œil. Sur le flanc des hommes en armes, Sentot exécutait une sorte de danse lente, mais lui aussi semblait devenu muet.

— Maintenant, va! chuchota Hassim, tenant immuablement le regard levé vers l'espace.

Une seconde ou deux, Jaffir ne bougea pas; puis, bondissant soudain de sa posture accroupie, il s'élança dans l'air et s'enfonça dans la jungle au milieu d'une grande agitation de feuilles, disparaissant instantanément, comme un nageur qui eût plongé de haut. Un murmure de surprise parcourut cette troupe en armes, une lance partit, un coup de feu fut tiré, deux ou trois hommes s'élancèrent dans la forêt, mais ils revinrent bientôt déconcertés, souriant pour s'excuser; tandis que Jaffir, rencontrant un ancien sentier qui semblait conduire dans la bonne direction, s'élançait dans cette solitude, un couperet à la main et la tête entourée d'un nuage de mouches. Le soleil, qui déclinait vers l'ouest, jetait de temps à autre sur ce sombre sentier des traînées de lumière. Il courait d'un pas élastique, l'œil aux aguets, sa large poitrine palpitante, et il portait la bague à l'émeraude à l'index de sa main fermée comme s'il craignait qu'elle ne lui tombât du doigt, qu'elle ne lui échappât, arrachée par une invisible force ou dissipée par quelque enchantement. Qui pouvait dire ce qui arriverait? Des forces mauvaises étaient en jeu dans le

monde, des incantations puissantes, des apparitions horribles. Le messager des princes et des grands, chargé du suprême appel de son maître, avait peur dans l'ombre croissante de la forêt. Cette ombre pouvait dissimuler des présences mauvaises. Pourtant le soleil n'était pas encore couché. Il put l'apercevoir à travers les feuilles en longeant le rivage du lagon. Mais qu'arriverait-il si Allah l'appelait soudain et qu'il mourût en courant!

Une fois parvenu sur le rivage, à environ cent mètres de l'avant de l'*Emma,* il respira longuement. La marée était basse, il s'avança jusqu'à l'extrémité d'une bille de bois à demi submergée et appela pour qu'on lui envoyât une embarcation. La voix de Jörgenson lui répondit. Le soleil était tombé derrière la ceinture de forêt qui bordait la côte. A perte de vue sur la surface sombre de l'eau tout était immobile. Une légère brise passa et Jaffir, sur le bord, attendant un canoë, eut un léger frisson.

. . . .

Au même moment Carter, exténué par trente heures de travail ininterrompu à la tête des Blancs et des Malais pour remettre le yacht à flot, se laissa tomber dans le fauteuil de Mrs. Travers, à bord de l'*Ermite,* et dit au fidèle Wassub :

— Qu'on ouvre l'œil sérieusement cette nuit, hein?

Puis il jeta un regard de contentement au soleil couchant et brusquement s'endormit.

III

Il y avait sur l'avant de l'*Emma* un caillebotis élevé au-dessus du pied de son beaupré, d'où le regard prenait le pont en enfilade et pouvait surveiller les mouvements de l'équipage. C'était un endroit exposé à la vue mais à l'abri des indiscrets. Le soleil venait tout juste de se coucher sur l'extrême satisfaction de Carter quand Jörgenson et Jaffir s'assirent côte à côte entre les apôtres du beaupré de l'*Emma* et, visibles mais inapprochables, impressionnants et secrets, se mirent à parler à voix basse.

Les fugitifs de Wajo qui formaient l'équipage du ponton avaient l'impression que le moment décisif approchait. Leurs esprits étaient résolus et leurs cœurs battaient fermement. Ils étaient tous des hommes désespérés, déterminés à combattre et à mourir, et qui ne discutaient pas la manière de vivre ou de mourir. Il n'en était pas de même de Mrs. Travers qui, enfermée dans le rouf, retournait cette question

même encore qu'elle aussi se sentît assez désespérée pour accepter à peu près n'importe quelle solution.

De tous ceux qui étaient à bord, elle seule ignorait cet entretien. Plongée dans une pensée profonde et sans but, elle s'était seulement aperçue du silence absolu qui régnait à bord de l'*Emma*. Pas le moindre bruissement, pas le moindre bruit de pas. La vue de Jörgenson et de Jaffir en conciliabule avait eu pour effet soudain de suspendre dans tout l'équipage le moindre désir de mouvement.

Le crépuscule enveloppait les deux silhouettes qui sur l'avant parlaient mystérieusement, et leur attitude immobile leur donnait l'aspect de deux figures sculptées, d'Européen et d'Asiatique, unies par un intime contraste. La pénombre les avait à peu près rendus invisibles quand enfin ils se levèrent, pour ainsi dire, sans avertissement : et ce brusque mouvement fit tressaillir le cœur de ceux qui les observaient. Ils ne se séparèrent pourtant pas immédiatement. Ils s'attardaient sur cette plate-forme, comme s'ils attendaient que la chute complète de la nuit vînt mettre un terme convenable à leur mystérieuse communion. Jaffir avait rapporté à Jörgenson l'histoire complète de la bague, symbole d'une amitié éprouvée, confirmée la nuit de la défaite, la nuit où ils avaient fui loin de ce pays lointain qui dormait indifférent sous la colère et le feu du ciel.

— Oui, Tuan, reprit Jaffir, elle a été envoyée pour la première fois au Blanc, par une nuit de danger mortel, comme un présent fait en souvenir d'un ami. C'est moi qui la portais alors, comme aujourd'hui. Alors, comme aujourd'hui, Hassim me la remit en me disant de me sauver et de la remettre pour attester la vérité de mon message. Je le fis et cet homme blanc sembla calmer la tempête elle-même pour sauver mon Rajah. Il n'était pas un homme à abandonner et à oublier celui qu'il avait une fois appelé son ami. Mon message n'était qu'un adieu, mais le charme de cet anneau était assez puissant pour mettre toute la puissance de ce Blanc au service de mon maître. Maintenant je n'ai plus rien à dire. Rajah Hassim ne demande rien. A quoi bon! Par la grâce d'Allah, toutes choses sont semblables, la compassion du Très-Haut, le pouvoir de la bague, le cœur de l'homme blanc. Rien n'est changé, l'amitié est un peu plus ancienne, et l'affection s'est accrue avec les dangers partagés et une longue entente. Aussi, Tuan, n'ai-je pas peur. Mais comment remettre la bague à Rajah Laut? Simplement la lui remettre? Mon dernier souffle y suffirait quand bien même ils devraient me percer

de leurs lances à ses pieds. Mais, hélas! la brousse est remplie des gens de Tengga, la grève est découverte et je ne pourrais même pas espérer arriver jusqu'à la porte.

Jörgenson, les mains enfoncées dans les poches de sa veste, écoutait, en regardant le caillebotis. Jaffir montrait autant de consternation que sa nature le lui permettait.

— Notre refuge est en Dieu, murmura-t-il. Mais que faut-il faire? Ta sagesse ne connaît-elle aucun stratagème, ô Tuan?

Jörgenson ne répondit pas. Il semblait ne connaître aucun stratagème. Mais Dieu est grand, et Jaffir attendait devant l'immobilité de l'autre, anxieux mais patient, perplexe mais plein d'espoir, en dépit de son air sombre, tandis que la nuit ruisselant de la sombre forêt toute proche dissimulait leurs deux silhouettes à la vue des hommes qui les observaient. Devant le silence de Jörgenson, Jaffir se mit à parler. Maintenant que Tengga avait jeté bas le masque, Jaffir ne pensait pas pouvoir atterrir sur la grève sans être attaqué, capturé, peut-être tué, puisqu'un homme comme lui, s'il pouvait se sauver en prenant la fuite sur l'ordre de son maître, ne pouvait pas assurément se rendre sans combattre. Il rappela que, dans l'exercice de ses importantes fonctions, il savait se glisser comme une ombre, ramper comme un serpent, et presque se frayer un chemin sous terre. C'était lui, Jaffir, qui n'avait jamais été dépisté. Ni marais, ni fondrière, ni grande rivière, ni jungle ne pouvait l'arrêter. Il les aurait accueillis avec plaisir. Ils étaient à beaucoup d'égards les alliés d'un habile messager : mais il n'y avait là qu'une grève découverte, et pas d'autre route, et dans l'état des choses, chaque buisson, chaque tronc d'arbre, l'ombre profonde de chaque maison ou de chaque palissade pouvait dissimuler un des hommes de Tengga ou quelque furieux partisan de Daman, qui aurait déjà réussi à atteindre le territoire de Belarab. Comment pouvait-il espérer traverser la distance qui séparait le bord de l'eau de cette porte de Belarab qui restait maintenant fermée jour et nuit? Non seulement lui, mais n'importe quel homme de l'*Emma* était assuré de se voir assailli et percé de vingt coups de lance.

Il se mit à réfléchir un moment silencieusement.

— Toi-même, Tuan, tu ne pourrais y parvenir.

— C'est vrai! grommela Jörgenson.

Quand, après un moment de méditation, il regarda autour de lui, Jaffir n'était plus à ses côtés. Il était descendu de ce belvédère et était probablement allé s'accroupir sur les talons, dans quelque recoin sombre du pont-avant. Jörgenson con-

naissait trop Jaffir pour penser qu'il était allé dormir. Il allait rester là à remuer ses pensées dans un état de fureur, puis il quitterait l'*Emma* d'une façon ou d'autre, et s'en irait sur le rivage périr en combattant. En fait, il en deviendrait *amok :* car cette situation paraissait sans issue. Et Lingard ne saurait naturellement rien de la captivité d'Hassim et d'Immada, car la bague ne lui parviendrait jamais, la bague qui parlerait d'elle-même. Non, Lingard ne saurait rien. Il ne saurait rien de ce qui se passait hors du fortin jusqu'à ce qu'arrivât la fin, quelle que pût être cette fin, de tous ces gens qui vivaient la vie des hommes. Si savoir ou ne pas savoir valait mieux pour Lingard, c'est ce que Jörgenson n'aurait pu dire. Il reconnaissait, à part lui, qu'il y avait là quelque chose qu'il ne pouvait pas dire. Le doute enveloppait toutes les éventualités incertaines, comme tout ce qui appartient à la vie des hommes. Ce n'était qu'en s'accordant une courte pensée à lui-même que Jörgenson n'avait aucun doute. Lui, bien entendu, il savait quoi faire.

Sur le visage maigre de ce vieil aventurier, aucun trait ne remua, aucun muscle ne se crispa, comme il descendait à son tour et se rendait sur l'arrière, en traversant le pont de l'*Emma.* Ses yeux éteints, qui avaient vu tant de choses en ce monde, ne cherchèrent pas à explorer la nuit; ils ne jetèrent pas même un regard sur les hommes de quart silencieux qu'il frôla en passant. Si on eût projeté une lumière sur lui, il eût donné l'impression d'un somnambule : le somnambule d'un rêve éternel. Mrs. Travers entendit ses pas longer le rouf. Elle les entendit, et sa tête retomba sur ses bras nus, étendus sur le petit bureau devant lequel elle s'était assise.

Jörgenson, debout près du couronnement, remarqua une lueur confuse sur la masse noire du rivage le plus éloigné. Jörgenson remarquait rapidement les choses, superficiellement, par manière d'acquit, comme des phénomènes sans relation avec sa propre existence d'apparition, de fantôme passager. Ce n'était là que des instants dans ce jeu des hommes qui jouaient encore à la vie. Il était trop fixé sur la valeur de ce jeu pour se préoccuper de son cours. Il avait depuis si longtemps renoncé à l'habitude de penser que reprendre cette habitude l'ennuyait extrêmement, surtout parce qu'il lui fallait découvrir une conclusion possible. Dans ce monde d'éternel oubli dont il avait goûté, avant que Lingard l'eût fait rentrer dans la vie, tout était réglé une fois pour toutes. Il s'irrita de sa propre perplexité comme d'un vestige de cette humanité faite de questions et de passions dont il s'était

cru à jamais délivré. Par une association naturelle, son méprisant ennui embrassa aussi l'existence de Mrs. Travers; comment eût-il pensé à Tom Lingard, à ce qui pouvait être utile ou fâcheux pour King Tom, sans penser aussi à cette femme qui avait réussi à allumer le fantôme d'une étincelle dans ses yeux éteints? Elle n'avait aucune importance; mais l'intégrité de Tom en avait une. C'était à Tom qu'il devait penser, à ce qui était utile ou fâcheux pour Tom, dans ce jeu absurde et mortel de sa vie. En fin de compte, il arriva à la conclusion que recevoir la bague pourrait être utile pour Tom Lingard. Simplement recevoir la bague, rien de plus. La bague et rien de plus.

— Cela l'aidera à prendre une décision, marmonna Jörgenson dans sa moustache, comme poussé par une obscure conviction. Ce fut alors qu'il fit un léger mouvement et se détourna de la lueur des feux qui brûlaient au loin sur le rivage. Mrs. Travers entendit le bruit de ses pas repasser le long du rouf; cette fois elle ne leva même pas la tête. Cet homme ignorait le sommeil, il était fou, puéril et inflexible. Il était impossible. Il hantait ce pont sans but...

C'était pourtant en vue d'un but parfaitement défini que Jörgenson était allé sur l'avant, à la recherche de Jaffir.

La première remarque qu'il avait à communiquer à Jaffir était que la seule personne au monde qui eût la plus petite chance d'atteindre cette nuit la porte de Belarab était une grande femme blanche que Rajah Laut avait amenée à bord, la femme d'un des chefs blancs capturés. Jaffir poussa une exclamation de surprise, mais il ne pouvait nier le fait. Il était possible que, pour bien des raisons, les unes fort simples et d'autres subtiles, ces fils du Malin qui suivaient Tengga et Daman hésitassent à tuer une femme blanche, marchant seule du bord de l'eau jusqu'à la porte de Belarab. Il était fort possible qu'elle pût aller jusque-là saine et sauve.

— Spécialement si elle porte une torche allumée, murmura Jörgenson dans sa moustache. Elle est en ce moment, dit-il à Jaffir, assise dans l'ombre à se lamenter silencieusement, à la manière des femmes blanches. Elle avait réclamé à grands cris le matin d'accompagner les Blancs jusqu'au rivage. Lui, Jörgenson, lui avait refusé le canoe. Depuis lors, elle s'était enfermée dans le rouf, en proie à une grande détresse.

Jaffir écouta sans manifester la moindre sympathie particulière. Et quand Jörgenson eut ajouté : « J'ai dans l'idée, ô Jaffir, d'accéder maintenant à son désir », il répondit : « Oui.

par Allah! qu'elle y aille! Qu'est-ce que cela peut faire? » avec la plus grande indifférence, jusqu'à ce que Jörgenson eût ajouté :

— Oui. Et elle peut porter la bague à Rajah Laut.

A ces mots Jaffir, le sombre et impassible Jaffir, sursauta visiblement. La tâche sembla d'abord impossible, de persuader Jaffir de se séparer de cet anneau. Cette idée était trop monstrueuse pour lui entrer dans l'esprit, pour émouvoir son cœur. A la fin, il s'y rendit en murmurant avec terreur :

— Dieu est grand! Peut-être est-ce la destinée de cette femme.

En tant qu'homme de Wajo, il ne considérait pas les femmes comme indignes ou incapables d'une tâche qui réclamait du courage et du jugement. Une fois qu'il eut surmonté son sentiment personnel, il remit la bague à Jörgenson avec cette seule réserve :

— Tu sais, Tuan, qu'elle ne doit sous aucun prétexte la mettre à son doigt.

— Elle la suspendra à son cou, suggéra immédiatement Jörgenson.

Comme Jörgenson se dirigeait vers le rouf, l'idée lui vint que maintenant cette femme, que Tom Lingard avait prise en remorque, allait peut-être mettre dans sa tête de refuser de quitter l'*Emma*. Cela ne le troubla pas énormément. Tous ces gens se remuaient dans des ténèbres. Lui-même, à ce moment particulier, s'agitait aussi dans des ténèbres. Hors le simple désir de diriger la pensée de Lingard vers Hassim et Immada, de faire qu'il restât enfin résolument fidèle à son dessein, Jörgenson n'avait aucun but. L'existence de ces Blancs n'avait aucun sens au monde. Ils étaient de ces gens qui passent sans laisser de traces. Cette femme devait agir sans rien savoir. Et si elle refusait d'aller là-bas, sans rien savoir, elle n'aurait qu'à rester à bord. Il ne lui dirait rien.

En fait, il découvrit que Mrs. Travers ne voulait absolument pas avoir affaire à lui. Elle ne voulait pas écouter ce qu'il avait à lui dire. Elle désirait le voir partir et ne pas l'excéder. Mais on n'exorcisait pas aisément le fantôme de Jörgenson. Lui aussi, n'était qu'une simple voix au milieu de ces ténèbres extérieures, une voix inexorable qui insistait pour qu'elle sortît de la chambre, qu'elle vînt sur le pont pour l'écouter. A la fin, il trouva les mots qu'il fallait dire.

— J'ai à vous dire quelque chose au sujet de Tom. Vous lui voulez du bien, n'est-ce pas?

Après cela, elle ne put refuser de sortir et, une fois dehors,

elle écouta patiemment ce que ce blanc fantôme marmottait et chuchotait au-dessus de sa tête baissée.

— Il me semble, capitaine Jörgenson, dit-elle après qu'il eut cessé de parler, que vous vous jouez tout simplement de moi. Après votre attitude envers moi ce matin, je n'ai rien à vous dire.

— J'ai maintenant un canoe pour vous, marmonna Jörgenson.

— Vous avez maintenant une nouvelle idée, répliqua Mrs. Travers avec ardeur. Mais vous ne voulez pas me l'expliquer. Quelle idée avez-vous?

— L'intérêt de Tom.

— Etes-vous vraiment son ami?

— C'est lui qui m'a amené ici. Vous le savez. Il vous a tout raconté.

— Oui, en effet. Mais je me demande si vous êtes capable d'être l'ami de qui que ce soit.

— Vous vous le demandez! répéta Jörgenson, très tranquillement et d'un ton maussade. Si je ne suis pas son ami, je me demande qui l'est.

Mrs. Travers demanda brusquement : Qu'est-ce que toute cette histoire de bague? Quelle bague?

— Elle appartient à Tom. Il l'a depuis des années.

— Et il vous l'a donnée? Il n'y tient donc pas?

— Je ne sais pas. Ce n'est qu'un objet.

— Mais cet objet a une signification de vous à lui. C'est bien cela?

— Oui. Il en a une. Il comprendra ce que cela veut dire.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Je suis trop son ami pour ne pas me taire.

— Quoi! Avec moi!

— Et qui êtes-vous? fut la remarque inattendue de Jörgenson. Il vous en a déjà trop dit.

— Peut-être, murmura Mrs. Travers, comme si elle se parlait à elle-même. Et vous voulez qu'on lui remette cette bague? demanda-t-elle, en élevant la voix.

— Oui. Immédiatement. Dans son intérêt.

— Etes-vous certain que ce soit pour son bien? Pourquoi ne pouvez-vous pas...

Elle s'interrompit. Cet homme était désespérant. Il ne dirait jamais rien et il n'y avait pas moyen de l'y contraindre. Il était invulnérable, inaccessible... C'était un mort.

— Simplement la lui remettre, marmotta Jörgenson comme

s'il poursuivait une simple idée fixe. Simplement la lui glisser tranquillement dans la main. Il comprendra.

— Qu'est-ce? Un avis, un avertissement, le signal d'agir?

— Cela peut être tout cela, répondit Jörgenson d'un air morose, mais d'un ton pour ainsi dire adouci. C'est dans son intérêt.

— Oh! si seulement je pouvais avoir confiance dans cet homme! se dit Mrs. Travers à mi-voix.

Le petit raclement qu'elle entendit dans la gorge de Jörgenson pouvait passer pour une expression de sympathie. Mais il demeura silencieux.

— En vérité, c'est tout à fait extraordinaire, s'écria Mrs. Travers, soudain réveillée. Pourquoi êtes-vous venu me chercher? Pourquoi cette tâche m'incombe-t-elle? Pourquoi désirez-vous spécialement que ce soit moi qui la lui porte?

— Je vous dirai pourquoi, reprit la voix blanche de Jörgenson. C'est parce qu'il n'y a personne à bord de ce ponton qui puisse espérer parvenir vivant à l'intérieur de ce fortin. Ce matin vous m'avez dit que vous êtiez prête à mourir, — pour Tom, — ou avec Tom. Eh bien, risquez la chose. Vous êtes la seule personne qui ait une demi-chance d'y parvenir, — et peut-être que Tom attend.

— La seule, répéta Mrs. Travers en faisant un brusque mouvement en avant et en avançant une main devant laquelle Jörgenson recula d'un pas. La risquer! Certainement. Où est cette bague mystérieuse?

— Je l'ai dans ma poche, dit Jörgenson aussitôt. Pourtant près d'une demi-minute s'écoula avant que Mrs. Travers sentît la forme caractéristique de l'objet dans sa paume à demi-ouverte.

— Que personne ne la voie! recommanda Jörgenson dans un murmure. Cachez-là quelque part sur vous. Pourquoi ne pas la pendre à votre cou?

Mrs. Travers gardait la main fermement serrée sur la bague.

— Oui, ce sera le mieux, murmura-t-elle en hâte. Je reviens dans un instant. Préparez tout.

Sur ces mots, elle disparut dans le rouf et l'on aperçut aussitôt des filets de lumière par les insterstices des planches. Mrs. Travers avait allumé une chandelle. Elle était en train de suspendre la bague à son cou. Elle allait partir. Oui, elle courrait ce risque pour Tom.

— Personne ne peut résister à cet homme, marmotta entre ses dents Jörgenson d'un ton plus maussade encore. « Moi-même je ne le pourrais pas. »

IV

Jörgenson, après avoir vu le canoe déborder, cessa d'exister intellectuellement. A quoi bon réfléchir davantage, déployer plus d'ingéniosité mentale? Il en avait fini avec tout cela. Toutes ses idées étaient parfaitement arrêtées, il pouvait les parcourir de cette façon fantomatique dont il arpentait le pont de l'*Emma*. A la vue de la bague, Lingard reviendrait à Hassim et Immada, maintenant captifs, eux aussi, encore que Jörgenson ne les crût certainement pas véritablement en danger. Tengga maintenant détenait des otages et Jörgenson les considérait comme les parents même de Lingard. Ils lui appartenaient. Il était entré fort avant dans leurs intérêts. Ils avaient des droits sur King Tom, exactement comme bien des années auparavant des gens de cette même race avaient eu des droits sur lui, Jörgenson. Seulement Tom était plus fort. C'était un homme très fort. Néanmoins Jörgenson ne voyait pas pourquoi il échapperait au même sort que lui, ne serait pas absorbé, capturé, possédé par eux, aussi bien dans l'insuccès que dans la réussite. C'était là une inévitable fatalité : Jörgenson était certain que la bague forcerait Lingard à l'envisager sans sourciller. Ce qu'il souhaitait, c'était de voir Lingard cesser de porter le moindre intérêt à ces Blancs, qui étaient de cette sorte de gens qui ne laissent pas de traces.

A première vue, envoyer cette femme vers Lingard n'était peut-être pas le meilleur moyen de parvenir à ce but. Jörgenson, pourtant, avait l'impression très nette, — et son propre entretien du matin avec Mrs. Travers n'avait fait que la confirmer, — que Lingard et elle s'étaient querellés pour de bon. Ce qui, à la vérité, était invitable. En quoi une femme pouvait-elle intéresser Lingard? La seule femme dans la vie de Jörgenson y était venue sous la forme d'un échange moyennant quelques pièces de cotonnade et quelques fusils de cuivre. Ce fait ne pouvait affecter le jugement de Jörgenson, puisque, visiblement, en cette circonstance, une transaction de ce genre était impossible. Le cas n'était donc pas sérieux. Cela n'existait pas. Ce qui existait, c'étaient les relations de Lingard avec les exilés de Wajo, une grande aventure guerrière tel qu'aucun écumeur de mers n'en avait tenté dans ces parages.

Que Tengga fût plus disposé à négocier qu'à se battre, le vieil aventurier n'en avait pas le moindre doute. Comment Lingard s'y prendrait avec lui, Jörgenson n'en avait aucun

souci. Rien ne pouvait empêcher Lingard de se rendre chez Tengga et de lui parler avec autorité. Tout ce que cet ambitieux personnage souhaitait vraiment, c'était d'avoir une part de la richesse de Lingard, de la puissance de Lingard et de l'amitié de Lingard. Une année auparavant, Tengga avait insinué un jour à Jörgenson : « A cet égard je suis moins digne d'amitié que Belarab. »

C'était là une ouverture évidente, la révélation de l'arrière-pensée de cet homme. Jörgenson, bien entendu, n'y avait répondu que par un profond silence. Son affaire, ce n'était pas la diplomatie mais la surveillance de son entrepôt.

Après l'effort d'idées suivies qu'il avait fait pour amener le départ de Mrs. Travers, il n'avait plus qu'un désir, celui de ne plus penser à tout cela. La dernière pensée qu'il y donna fut d'ordre simplement pratique. Il lui sembla qu'il serait bon, d'une façon ou d'une autre, d'appeler l'attention de Lingard vers le lagon. En langage marin, une simple fusée est un signal de détresse; mais, dans la circonstance, une série de trois fusées lancées ensemble signifierait un avertissement. Il donna des ordres et regarda partir les fusées avec une traînée d'étincelles rouges, l'éclat d'étoiles blanches haut dans le ciel : et trois détonations retentirent en une succession rapide. Il se remit alors à arpenter le pont de l'*Emma* d'un bout à l'autre, assuré qu'après cela Tom devinerait qu'il se passait quelque chose et surveillerait attentivement le lagon. Sans aucun doute, ces mystérieuses fusées ne seraient pas sans troubler quelque peu Tengga et ses amis, et sans causer de l'agitation dans les possessions de Belarab; mais Jörgenson n'en avait cure. Il y régnait déjà une telle agitation qu'un peu plus n'importait guère. Ce à quoi Jörgenson ne s'attendait pas, toutefois, ce fut à entendre un coup de fusil tiré de la jungle dans la direction de l'avant de l'*Emma*. Il s'en arrêta court. Il avait nettement entendu la balle venir frapper la courbe de l'avant. « C'est quelque imbécile échauffé qui a tiré », se dit-il, avec mépris. Cela lui révéla simplement qu'il était déjà assiégé du côté de la terre et calma ses doutes sur la question de savoir jusqu'où Tengga entendait aller. Jusqu'au bout! Naturellement Tom avait encore le temps de remettre tout en ordre en six mots, à moins que... Jörgenson se mit à sourire, lugubrement, dans l'obscurité, puis il se remit à arpenter le pont infatigablement.

Ce qui l'amusa fut de remarquer que le feu qui avait brûlé jour et nuit devant la résidence de Tengga venait tout à coup de s'éteindre. Il se représenta tous ces gens courant précipi-

tamment jusqu'au rivage avec des seaux de bambou, la confusion, la hâte et la bousculade au milieu d'un grand sifflement d'eau parmi des nuages de vapeur. Pendant environ cinq secondes l'image de la consternation de Tengga satisfit l'ironie de Jörgenson. Puis il prit les jumelles placées sur le toit du rouf. L'éclatement des trois étoiles blanches au-dessus du lagon lui avait fait entrevoir un moment la tache noire du canoe qui emmenait Mrs. Travers. Il ne put le distinguer de nouveau avec les jumelles, il faisait trop noir; mais la partie du rivage où elle devait aborder se trouvait près de l'angle du fortin de Belarab le plus rapproché du rivage. Jörgenson pouvait le distinguer à la confuse lueur rose des feux qui brûlaient à l'intérieur. Jörgenson était convaincu que Lingard regardait dans la direction de l'*Emma,* par la meurtrière la mieux placée qu'il eût pu trouver.

Comme Mrs. Travers n'aurait pu traverser le lagon en pagayant seule, deux hommes l'avaient emmenée : elle avait Jaffir comme barreur. Quoiqu'il eût consentit au plan de Jörgenson, Jaffir désirait accompagner la bague le plus près possible de sa destination. Seule la cruelle nécessité l'avait induit à se séparer du talisman. Blotti à l'arrière et passant la pagaie tour à tour de chaque bord, il gardait le regard fixé sur le fauteuil de toile qu'on avait placé au milieu pour Mrs. Travers. Enveloppée par la nuit, elle s'y était étendue, les yeux clos, avec la sensation vague de la bague qui lui tombait bas sur la poitrine. Comme le canoe était assez large, il avançait très lentement. Les deux hommes plongeaient leurs pagaies sans faire le moindre bruit : et, dans un relâchement momentané de tous ses membres, s'abandonnant à cette aventure, Mrs. Travers n'avait pas même la sensation du mouvement. Elle aussi, comme Jörgenson, était lasse de penser. Elle s'abandonnait au silence de cette nuit pleine de passions soulevées et de desseins meurtriers. Elle s'abandonnait à un sentiment illusoire : à l'impression qu'elle se reposait réellement. Pour la première fois depuis bien des jours, elle pouvait goûter le soulagement d'être seule. Les hommes qui l'accompagnaient étaient moins que rien. Elle ne pouvait leur parler; elle ne pouvait les comprendre. Le canoe aurait tout aussi bien pu se mouvoir par enchantement, — en admettant qu'il avançât. Comme un dormeur à demi conscient, elle était sur le point de se dire : « Quel étrange rêve je fais! »

La voix sourde de Jaffir s'y insinua tranquillement pour dire aux hommes de cesser de pagayer, et le canoe s'arrêta

lentement, à moins de dix mètres du bord. On les avait munis d'une torche qui devait être allumée avant que le canoe eût atteint le rivage, de façon à donner un caractère ouvert à cette expédition désespérée.

— Et si on nous tire dessus, avait dit Jaffir à Jörgenson, eh bien, alors, on verra qui est destiné à mourir cette nuit.

— Oui, avait marmotté Jörgenson, on verra!

Jörgenson aperçut enfin la petite lumière de la torche qui se détachait sur le fond noir du fortin. Il tendit attentivement l'oreille pour entendre une décharge possible, mais aucun bruit ne lui parvint à travers le lagon. Là-bas, l'homme à la torche, l'autre pagayeur et Jaffir lui-même, poussant d'un mouvement doux de sa pagaie le canoe vers le rivage, avaient les pupilles dilatées et les visages tendus par une surexcitation silencieuse. La lueur vermeille frappa les paupières de Mrs. Travers, mais elle n'ouvrit les yeux que quand elle eut senti le canoe toucher la grève. Les deux hommes sortirent immédiatement de l'embarcation. Mrs. Travers se leva, brusquement. Aucun d'eux ne parla. Elle trébucha en descendant du canoe sur la grève et elle avait à peine retrouvé son équilibre, qu'on lui mit la torche dans la main. La chaleur, la proximité de la lumière, l'aveuglèrent jusqu'à ce qu'instinctivement elle élevât la torche très haut au-dessus de sa tête. Elle demeura un moment immobile, tenant haut la flamme d'où tombaient lentement quelques étincelles.

Un bras nu et bronzé, éclairé par en-dessus, lui indiqua la direction, et Mrs. Travers s'avança vers la masse noire et confuse du fortin. Quand, au bout de quelques pas, elle regarda par-dessus son épaule, le lagon, la grève, le canoe, les hommes qu'elle venait de quitter, étaient déjà devenus invisibles. Elle était seule, portant une torche allumée, sur une terre qui n'était qu'une ombre muette et qui lui glissait sous les pieds. Elle atteignit enfin un terrain plus solide, et la longueur sombre de la palissade, que la lumière de la torche n'avait pas encore éclairée, lui sembla immense, intimidante. Elle crut s'effondrer d'émotion.

— Un peu plus à gauche! cria une voix forte.

Cette voix résonna dans toutes ses fibres, la fit se redresser comme l'eût fait le son d'une trompette, la dépassa, remplit l'espace. Mrs. Travers demeura un moment immobile; puis, jetant loin d'elle la torche enflammée, elle courut droit devant elle, en aveugle, les mains tendues dans la direction du son puissant de la voix de Lingard, laissant derrière elle la lumière étinceler et grésiller par terre. Elle trébucha, et seul

le contact contre ses mains des pieux mal équarris la préserva d'une chute. Le fortin s'élevait bien au-dessus de sa tête : elle se colla à lui, les bras ouverts, pressant tout son corps contre la surface rugueuse de cette énorme palissade, impossible à escalader. Elle entendait de l'autre côté un murmure de voix, des coups sourds : et, à chaque coup, une légère vibration du sol sous ses pieds. Elle regarda craintivement par-dessus son épaule et ne distingua rien dans l'obscurité que la lueur expirante de la torche qu'elle avait jetée et le sombre reflet du lagon bordant l'obscurité opaque du rivage. Ses pupilles tendues crurent distinguer des mouvements mystérieux dans les ténèbres, et elle fut prise d'une irrésistible terreur, d'une appréhension épouvantable. Allait-elle être transpercée d'une large lame contre ce haut et immuable mur de bois contre lequel elle s'applatissait désespérément, comme si elle espérait le pénétrer par la seule force de sa terreur? Elle n'avait aucune idée d'où elle était, mais en fait elle était un peu à gauche de la porte principale et exactement sous l'une des meurtrières du fortin. Son extrême angoisse fit place à une complète insensibilité. Elle cessa d'entendre, de voir, et même de sentir le contact de la surface contre laquelle elle collait. La voix de Lingard, quelque part du haut du ciel, au-dessus de sa tête, lui indiquait la direction; une voix distincte, toute proche, inquiète.

— Il faut vous baisser, très bas. Encore plus bas.

Le sang stagnant de son corps recommença à circuler languissamment. Elle se baissa très bas, plus bas encore, si bas qu'elle dut se mettre à genoux, et elle sentit alors la confuse odeur d'un feu de bois, mêlé à un murmure confus de voix. Cela lui parvenait par une ouverture qui n'était pas plus haute que sa tête, une fois qu'elle fut à genoux, et pas plus grande que la largeur de deux planches. Lingard disait d'un ton de détresse :

— Ils n'ont pas voulu débarrer la porte.

Elle était incapable d'articuler une parole.

— Etes-vous là? demanda Lingard anxieux, si près d'elle maintenant qu'elle crut sentir sur son visage le souffle même de ses paroles. Elle en fut complètement ranimée; elle comprit ce qu'elle avait à faire. Elle passa la tête et les épaules à travers l'ouverture et se sentit aussitôt prise sous les bras par une vigoureuse étreinte et tirée avec une irrésistible force et une telle hâte que son foulard en fut arraché de sa tête, les franges s'étant prises dans le bois rugueux. La même étreinte la mit sur pied sans qu'elle eût le moindre effort à

faire. Elle comprit que Lingard essayait de dire quelque chose, mais elle n'entendit qu'un confus bégaiement de surprise et de joie au milieu duquel elle saisit les mots : « Vous... vous... », répétés avec une expression de délire. Il ne relâchait pas son étreinte; cette irrésistible et secourable étreinte s'était changée en un embrassement, violente prise de possession par une force déchaînée et qui ne se contrôlait plus. Comme sa forte voix l'avait fait un moment auparavant, sa force semblait, elle aussi, capable de remplir tout l'espace, de son enveloppante et indéniable autorité. Chaque fois qu'elle essayait instinctivement de se raidir contre sa force, cette force réagissait, affirmant une volonté farouche, une puissance irrésistible. A plusieurs reprises, elle perdit la sensation du sol sous ses pieds, et éprouva une impression d'impuissance sans crainte, de triomphe sans exultation. L'inévitable était arrivé. Elle l'avait prévu, et tout le temps, dans cet endroit obscur se détachant sur la lueur rouge des feux de camp à l'intérieur du fortin, l'homme dans les bras duquel elle luttait restait vague à ses yeux, — à ses yeux à demi fermés. Soudain elle pensa : « Il va m'écraser à en mourir, sans s'en douter. »

Il était comme une force aveugle. Elle ferma les yeux complètement. Sa tête retomba légèrement en arrière. Non pas instinctivement, mais avec une opiniâtre résignation et, pour ainsi dire, un sentiment de justice, elle s'abandonna dans ses bras. Ce fut comme si elle l'avait soudain frappé au cœur. Il la relâcha si brusquement, si complètement qu'elle serait tombée à la renverse, si elle ne s'était rattrapée à son bras. Il semblait s'y attendre et elle sentit un moment tout son poids suspendu sur lui sans qu'il bougeât d'un pouce. Derrière elle, elle entendait des coups frappés sur du bois, des murmures confus, un mouvement de gens.

— « C'est fait », déclara soudain une voix avec tant d'emphase que quoiqu'il lui fût, bien entendu, impossible de comprendre le sens des mots, cela la fit reprendre possession d'elle-même; et quand Lingard lui demanda dans un murmure : « Pourquoi ne dites-vous rien? » elle répondit immédiatement : « Laissez-moi d'abord respirer! »

Autour d'eux, tous les bruits avaient cessé. Les hommes avaient refermé l'ouverture à travers laquelle ces bras l'avaient saisie dans un instant d'oubli qui l'avait laissée sans souffle, mais non pas écrasée. Elle eut un moment de sérénité intérieure, un moment de paix sans pensée, tandis qu'en se retenant à ce bras qui ne tremblait pas plus qu'un bras de fer,

elle eut la sensation furtive du sol pour avoir perdu une de ses sandales. Oui! il n'y avait aucun doute, elle avait été soulevée de terre, sans honte, sans regret. Mais elle n'aurait voulu pour rien au monde qu'il sût qu'elle avait perdu cette sandale. Cette sandale perdue était aussi symbolique que la chute d'un voile. Mais il n'en savait rien. Il ne fallait pas qu'il le sût jamais. Où était-elle? Elle était certaine de n'avoir pas bougé d'un pouce de l'endroit où elle était. Aussitôt, elle sentit la sandale près de son pied et, se retenant toujours au bras de Lingard, elle se baissa pour la rattacher. Quand elle se fut relevée, toujours accrochée à son bras, ils se regardèrent, lui, raidi par l'effort qu'il faisait pour se maîtriser, mais avec l'impression que les plus grosses vagues qu'il eût vues de sa vie lui balayaient le cœur : elle, comme privée de tout sentiment, sans pensée encore, mais commençant à reprendre conscience de la situation et à se souvenir de ce passé immédiat.

— Je n'ai pas cessé depuis une heure de regarder par cette meurtrière, depuis qu'ils sont accourus me prévenir de ces fusées, dit Lingard. J'étais à ce moment enfermé avec Belarab. Je regardais vers le lagon quand la torche s'est allumée et que vous avez débarqué. J'ai cru rêver. Mais que pouvais-je faire? Je sentais que je devais courir vers vous, mais je n'osais pas. Ce bouquet de palmiers est garni d'hommes. Et aussi les habitations que vous avez vues quand vous êtes venue à terre avec moi. D'hommes armés. Il ne faut pas longtemps pour lâcher un coup de feu et une fois qu'on commence à tirer... Et vous marchiez en terrain découvert avec cette lumière au-dessus de la tête. Je n'osais pas. Vous étiez moins exposée en étant seule. J'ai eu la force de me retenir et de vous regarder monter de la grève. Personne au monde n'a jamais eu un pareil spectacle. Pourquoi êtes-vous venue?

— N'attendiez-vous personne? Je ne veux pas dire moi, mais je veux dire un messager.

— Non, répondit Lingard, surpris de sa propre tranquillité. Pourquoi vous a-t-il laissée venir?

— Vous voulez dire le capitaine Jörgenson? Oh! il m'a d'abord refusé. Il a dit qu'il avait des ordres de vous à ce sujet.

— Comment diable avez-vous réussi à venir à bout de lui? dit Lingard avec la plus grande douceur.

— Je n'ai pas essayé, reprit Mrs. Travers, puis elle s'interrompit. La question de Lingard, encore qu'il ne semblât pas absolument désireux d'obtenir une réponse, avait de

nouveau éveillé ses soupçons sur le changement de front de Jörgenson.

— Il ne m'a pas fallu beaucoup de paroles en fin de compte, reprit-elle, en haletant encore un peu et en sentant sa propre personnalité, réduite à rien dans l'étreinte de ces bras, reprendre toute sa signification en présence de l'attentive immobilité de cet homme. Ce capitaine Jörgenson m'a toujours considérée comme une calamité. Peut-être qu'il avait résolu de se débarrasser de moi en dépit de vos ordres. A-t-il toute sa raison?

Elle relâcha son étreinte du bras de fer, qui retomba lentement. Elle avait repris complètement possession d'elle-même. Il ne lui restait plus que la vague impression, un peu essoufflée, d'avoir fait un vol bref au-dessus de cette terre sur laquelle maintenant ses pieds étaient fermement plantés. « Et est-ce bien tout? » se demanda-t-elle, non pas amèrement, mais avec une sorte de tendre mépris.

— Il a tellement sa raison, déclara la voix de Lingard, d'un air sombre, que si je l'avais écouté, vous ne m'auriez pas trouvé ici.

— Que voulez-vous dire par ici? Dans ce fortin?

— N'importe où, dit-il.

— Et que serait-il arrivé alors?

— Dieu seul le sait, répondit-il. Que serait-il arrivé si le monde n'avait pas été fait en sept jours? Il y a à peu près ce temps-là que je vous connais. Cela a commencé lorsque je suis venu vers vous, la nuit, comme un voleur. Où diable ai-je entendu cela? Et l'homme auquel vous êtes mariée me considère tout au plus comme un voleur.

— Cela doit vous suffire de savoir que je ne me suis jamais méprise sur votre compte, et que je suis venue vers vous moins de vingt-quatre heures après que vous m'aviez abandonnée à mon désespoir. N'essayez pas de prétendre que vous ne m'avez pas entendue vous appeler. Oh! oui, vous m'avez entendue. Tout l'équipage m'a entendue, car je n'avais pas honte.

— Oui, vous êtes venue, fit Lingard violemment. Mais êtes-vous vraiment venue? Je n'en puis croire mes yeux! Etes-vous réellement ici?

— Il fait noir, heureusement, dit Mrs. Travers. Mais pouvez-vous réellement en douter? ajouta-t-elle de façon significative.

Il fit vers elle un mouvement brusque, qui trahissait une telle passion que Mrs. Travers pensa : « Je n'en sortirai pas

vivante cette fois. » Et pourtant elle le vit, immobile devant elle, comme s'il n'avait pas bougé. On eût dit plutôt que la terre avait fait un mouvement soudain sous ses pieds sans pouvoir rompre son équilibre. Mais la terre n'avait pas bougé sous les pieds de Mrs. Travers et, pendant une seconde, elle se sentit accablée d'étonnement, non pas devant cette preuve de sa propre maîtrise, mais devant l'immense pouvoir de cet homme sur lui-même. N'eût été l'étrange sensation d'épuisement intime qu'elle éprouvait, elle se serait peut-être abandonnée à ce pouvoir. Mais il lui semblait qu'elle ne possédait rien qui méritât vraiment de lui être abandonné, et ce fut d'une voix parfaitement calme qu'elle dit :

— Donnez-moi votre bras, capitaine Lingard. Nous ne pouvons pas rester ici toute la nuit.

Et comme ils s'éloignaient, elle pensa : « Il y a une véritable grandeur dans cet homme. » Il était grand jusque dans son attitude. Ni excuses, ni explications, ni abaissement, ni violence, ni même le plus petit tremblement de cet être physique où vivait cette âme audacieuse et troublée. Elle le savait de toute certitude parce qu'elle avait les doigts légèrement posés sur le bras de Lingard tandis qu'elle marchait près de lui, comme s'il l'accompagnait pour aller dîner. Et pourtant elle ne pouvait supposer un seul moment qu'il fût, comme elle, dépourvu de toute émotion. Elle n'avait jamais eu jusqu'alors l'impression qu'il fût une force dangereuse. « Il est vraiment impitoyable », pensa-t-elle. Ils avaient tout juste quitté l'ombre des palissades intérieures près de la porte, quand ils entendirent derrière eux une voix insistante et légèrement enrouée qui répétait ce que Mrs. Travers elle-même jugea être une sorte de formule. Ce que disait cette voix, c'était :

— Il y a ceci, — il y a ceci, — il y a ceci.

Ils se retournèrent.

— Oh! mon foulard! dit Mrs. Travers.

Un jeune garçon de petite taille, au large visage, et qui n'avait pour tout costume qu'un pantalon blanc, tendait le foulard jeté en travers de ses bras, comme s'ils eussent été des bâtons, et le tenait respectueusement aussi loin qu'il le pouvait de sa personne. Lingard le prit et Mrs. Travers le réclama aussitôt.

— N'oubliez pas les convenances, dit-elle; c'est aussi mon voile.

Elle le drapait déjà autour de sa tête quand Lingard lui dit :

— Ce n'est pas nécessaire. Je vous mène à ces messieurs.

— Je le mettrai tout de même, répondit Mrs. Travers. Cet objet a deux usages, il sert pour les convenances et par précaution. Jusqu'à ce que j'aie la possibilité de me regarder dans une glace, rien ne me persuadera qu'il n'y a pas quelque chose de changé dans mon visage.

Lingard se détourna pour la regarder. Voilée maintenant, elle le regarda hardiment.

— Dites-moi, capitaine Lingard, combien d'yeux nous regardaient, il y a un moment?

— Cela vous importe? demanda-t-il.

— Pas le moins du monde, répondit-elle. Un million d'étoiles nous regardaient aussi, et qu'est-ce que cela peut faire? Elles ne font pas partie du monde que je connais. Et il en est de même pour les yeux. Ils n'appartiennent pas au monde où je vis.

— Personne n'y appartient, pensa Lingard.

Jamais auparavant elle ne lui avait paru plus inaccessible, plus différente, plus lointaine. La lueur de quelques petits feux n'éclairaient que le sol où l'on distinguait la masse noire des hommes étendus sous un mince voile de fumée. Un seul de ces feux, assez à part et qui brûlait devant l'habitation où étaient détenus les prisonniers, ressemblait à un feu véritable, encore qu'il ne fût pas bien grand. Sa lumière ne pénétrait pas l'espace sombre entre les piliers et la profondeur de la véranda, au-dessus de laquelle on ne pouvait distinguer confusément dans les jeux de lumière que la tête de deux hommes et l'étincellement d'un fer de lance. Mais plus bas, sur l'espace découvert devant l'habitation, la forme sombre d'un homme assis sur un banc prenait un relief intense. L'homme se leva. C'était d'Alcacer. Il laissa Lingard et Mrs. Travers arriver tout près de lui. Il semblait muet de surprise.

— Vous ne vous attendiez pas... se mit à dire Mrs. Travers avec quelque embarras devant cette attitude muette.

— Je n'en croyais pas mes yeux, déclara d'Alcacer qui semblait, lui aussi, embarrassé.

Il ne lui fallut qu'un moment pour reprendre son intonation habituelle et il avoua simplement :

— A ce moment, je ne pensais pas à vous, Mrs. Travers.

Il se passa la main sur le front.

— Je ne sais guère à quoi je pensais.

A la lueur de la flamme, Mrs. Travers put distinguer le visage de d'Alcacer. Elle n'y vit aucun sourire. Elle ne pouvait

même pas se rappeler lui avoir jamais vu une expression si grave et, en quelque sorte, aussi distante. Elle abandonna le bras de Lingard et se rapprocha du feu.

— J'imagine que vous étiez très loin, M. d'Alcacer, dit-elle.

— C'est la sorte de liberté dont rien ne peut nous priver, remarqua-t-il, en regardant fixement la façon dont le foulard était tiré sur le visage de Mrs. Travers. Il est possible que j'aie été loin d'ici, reprit-il, mais je puis vous assurer que je ne sais pas où j'étais. Il y a moins d'une heure, il a régné ici une grande agitation à propos de fusées, mais je ne m'y suis pas mêlé. Il n'y avait personne à qui je pusse poser une question. Le capitaine était, à ce que j'ai compris, engagé dans une très importante conversation avec le roi ou le gouverneur de cette place.

Il se tourna vers Lingard :

— Puis-je vous demander si vous êtes arrivé à une conclusion? Ce Maure est une personne fort hésitante, je crois.

— Il résisterait cela va sans dire à une attaque directe, répondit Lingard. Et, à ce point de vue, vous êtes protégés. Mais je dois reconnaître qu'il est assez mécontent de moi. Il est las de toute cette affaire. Il aime la paix plus que tout au monde. Mais je n'en ai pas encore fini avec lui.

— Si j'ai bien compris ce que vous m'avez dit précédemment, reprit d'Alcacer en jetant un regard vers les yeux visibles et attentifs de Mrs. Travers, et d'après ce que je vois, il peut obtenir toute la paix qu'il souhaite en nous livrant tous deux, je veux dire M. Travers et moi, hors des portes, aux lances de ces autres enragés sauvages. Et quelques-uns de ses conseillers lui recommandent de le faire, pas plus tard qu'au lever du jour, si je comprends bien.

Lingard demeura un moment parfaitement immobile.

— C'est à peu près cela, dit-il d'un ton calme. Et il s'éloigna d'un pas lourd, sans regarder davantage d'Alcacer et Mrs. Travers qui, au bout d'un moment, se trouvèrent face à face.

— Vous avez entendu? dit d'Alcacer. Cela n'affecte assurément votre sort en aucune façon; quant à lui, il a un tel prestige qu'on ne le tuerait pas à la légère. Une fois la chose faite, vous sortirez de ce fortin triomphalement à son bras; car il n'y a rien dans tout ceci qui puisse porter atteinte à sa grandeur, à sa valeur absolue aux yeux de ces gens, — ni même à d'autres yeux.

D'Alcacer ne regardait pas Mrs. Travers, et, aussitôt qu'il eût fini de parler, il se mit à éloigner un peu le banc du feu.

Une fois qu'ils s'y furent assis, il se tint à la même distance de Mrs. Travers. Elle ne manifesta aucune intention de se dévoiler, et ces yeux sans visage lui semblèrent étrangement inconnus et inquiétants.

— La situation en trois mots, dit-elle. Vous l'avez admirablement résumée, y compris ma sortie triomphale. Bon, et alors? Non, ne répondez pas, cela n'a aucun intérêt. Je vous assure que je suis venue ici sans la moindre idée d'en sortir en triomphe, comme vous dites. Je suis venue, si je puis parler d'une façon vulgaire, — pour sauver votre peau, — et la mienne.

Sa voix parvint étouffée aux oreilles de d'Alcacer, toute changée, jusque dans son intonation. Au-dessus du foulard blanc brodé, les yeux, à la lueur du feu, le regardaient fixement, noirs et si fermes que même les étincelles rouges qu'y mettaient les reflets du feu n'y remuaient pas. Il dissimula la forte impression qu'elle lui faisait. Il inclina légèrement la tête.

— Je crois que vous savez parfaitement ce que vous faites.

— Non. Je n'en sais rien, dit-elle, plus rapidement qu'il ne l'avait jamais entendue parler jusqu'alors. D'abord, je ne pense pas qu'il soit aussi en sûreté que vous l'imaginez. Oh! oui, certainement son prestige est grand. Je n'en disconviens pas. Mais vous répartissez la vie et la mort avec trop d'assurance...

— Je sais quelle est ma part, murmura doucement d'Alcacer.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel les yeux de Mrs. Travers finirent par intimider d'Alcacer, qui regarda ailleurs. La flamme du feu avait baissé. Dans ce sombre groupe d'habitations qu'on pouvait appeler le palais de Belarab, régnait une certaine animation, une allée et venue de gens, des voix qui appelaient et qui répondaient, des mouvements de lumières qui illuminaient soudain un lourd pilier, le coin d'une maison, le rebord d'un toit, tandis que dans les espaces découverts du fortin, les hommes continuaient à dormir près des feux.

— Ce Jörgenson ne nous aime pas, dit soudain Mrs. Travers.

— C'est possible.

Se penchant, les mains jointes, au-dessus de ses genoux, d'Alcacer avait acquiescé à voix basse. Mrs. Travers, à son insu, pressa ses mains contre sa poitrine et sentit la forme de la bague, lourde, épaisse, où une grosse pierre était en-

châssée. Elle était là, secrète, suspendue contre son cœur, énigmatique. Quelle était sa signification? Quelle pouvait-elle bien être? Quel sentiment pouvait-elle susciter? Quelle action pouvait-elle provoquer? et elle eut un remords à la pensée qu'elle aurait dû la remettre à Lingard immédiatement, sans réflexion, sans hésitation : « Voici. Voici pourquoi je suis venue. Pour vous remettre ceci. » Oui, mais il s'était passé un moment pendant lequel elle avait été absolument incapable de penser, et, depuis lors, elle avait eu malheureusement le temps de réfléchir, de se rappeler le regard hostile et méprisant dont Jörgenson l'avait enveloppée de la tête aux pieds, à la pointe du jour, après une nuit d'angoisse et de solitude. Et maintenant, tandis qu'elle était là, voilée à sa vue, il y avait cet autre homme, ce d'Alcacer, occupé à prophétiser. Oh! oui, triomphale! Elle savait déjà à quoi s'en tenir. Elle se sentait effrayée par cet anneau. Elle se sentait prête à l'arracher de son cou et à le jeter au loin.

— Je me défie de lui, dit-elle.

— Vraiment! s'écria d'Alcacer, à voix plus basse encore.

— Je parle de Jörgenson. il me fait l'effet d'un être impitoyable.

— Tout lui est indifférent, reprit d'Alcacer. Peut-être n'est-ce là qu'un masque.

» En avez-vous une preuve, Mrs. Travers?

— Non, répondit-elle sans hésitation, c'est mon instinct qui me le dit.

D'Alcacer demeura un moment silencieux, comme s'il suivait un tout autre train de pensées; puis d'une voix douce et presque enjouée :

— Si j'étais femme, dit-il, en se tournant vers Mrs. Travers, je me fierais toujours à mon intuition.

— Si vous étiez femme, M. d'Alcacer, je ne vous parlerais pas de cette façon, car je vous serais suspecte.

La pensée que, d'ici peu, il ne serait ni un homme ni une femme, mais un peu de froide argile, traversa l'esprit de d'Alcacer, qui se sentait en pleine vie, alerte, et nullement accablé par le danger. Il avait vu arriver Mrs. Travers avec plaisir, simplement parce qu'il se sentait seul dans ce fortin, M. Travers étant tombé dans une phase de bouderies, compliquée d'accès de frissons. Quant à Lingard, il ne l'avait à peu près pas vu depuis qu'ils avaient débarqué, car l'Homme du Destin avait été fort occupé par ses négociations, dans le recoin de l'habitation de Belarab; et la pensée que sa propre existence était le sujet d'une discussion ardue n'était pas

agréable à d'Alcacer. L'entourage du chef des hommes en armes qui constituaient la garnison du fortin ne prêtait apparemment que peu d'attention à lui, et cela lui donnait la sensation d'une captivité absolue et sans espoir. Durant l'après-midi, tout en arpentant l'ombre que projetait l'espèce de case à l'intérieur de laquelle M. Travers frissonnait et s'abandonnait à une bouderie misanthropique, il avait remarqué, sur des vérandas plus éloignées, la présence, de temps à autre, de formes enveloppées, les femmes de la suite de Belarab, qui venaient jeter sur le Blanc un regard distant et curieux. Tout cela était irritant. Il trouvait extrêmement difficile de supporter l'idée de sa vie menacée. Aussi avait-il accueilli avec satisfaction la venue de Mrs. Travers, qui apportait une note tragique dans ce sinistre vide.

— Soupçonner n'est pas dans ma nature, Mrs. Travers, je vous assure, et j'espère que vous, de votre côté, vous ne mettrez jamais en doute ni ma réserve ni ma franchise. Je respecte la mystérieuse nature de votre conviction, mais est-ce que Jörgenson ne vous a pas donné quelque occasion de...

— Il me hait, dit Mrs. Travers, et un froncement de sourcil répondit au sourire qu'esquissait d'Alcacer. Ce n'est pas une simple imagination de ma part. Le pire est qu'il ne me hait pas pour moi-même. Je crois que mon existence lui est complètement indifférente. Jörgenson me hait parce que je vous représente en quelque sorte tous les deux, qui êtes en danger, parce que c'est vous qui êtes la cause des difficultés et moi... Bien!

— Oui, oui, c'est certain! s'empressa de dire d'Alcacer. Mais Jörgenson a tort de faire de vous le bouc émissaire. Car si vous n'étiez pas ici, la froide raison interviendrait et convaincrait Lingard de mettre un terme à sa passion de faire un roi d'un exilé. Si nous étions assassinés, cela ferait certainement quelque bruit dans le monde à un moment donné, et il tomberait sous le soupçon de complicité avec ces sauvages et inhumaines populations. Qui prendrait en considération la grandeur de ses rêves, son honneur engagé, ses sentiments chevaleresques? Rien ne pourrait lui éviter d'être soupçonné. Et étant ce qu'il est, vous me comprenez, Mrs. Travers (mais vous le connaissez beaucoup mieux que moi), cela le tuerait moralement.

— Ciel! murmura Mrs. Travers. Je n'y avais pas pensé.

Ces mots semblèrent se perdre dans les plis du foulard sans arriver jusqu'à d'Alcacer qui poursuivit du même ton tranquille :

— Toutefois, il sera en sûreté quoi qu'il arrive. Il aura votre témoignage pour se justifier de tout soupçon.

Mrs. Travers se leva soudain, mais sans renoncer encore à la précaution de se couvrir le visage elle jeta l'extrémité du foulard par-dessus son épaule.

— J'ai peur de ce Jörgenson, s'écria-t-elle avec une passion contenue. On ne peut pas comprendre les intentions de cet homme. Je le crois si dangereux que si j'étais, par exemple, chargée d'un message ayant trait à la situation, je le... supprimerais.

D'Alcacer leva la tête, en proie à la plus vive surprise. A travers les plis du foulard, Mrs. Travers, d'une voix calme, demanda :

— Dites-moi, M. d'Alcacer, vous qui pouvez juger la chose avec calme, n'aurais-je pas raison?

— Pourquoi? Jörgenson vous a-t-il dit quelque chose?

— Directement, rien, si ce n'est une ou deux phrases que je n'ai réellement pu comprendre. Elles semblaient avoir un sens caché et il paraissait y attacher une importance mystérieuse qu'il n'osait pas m'expliquer.

— C'était s'exposer à un risque, s'écria d'Alcacer. Et il avait confiance en vous! Pourquoi en vous, je me le demande!

— Qui peut dire ce qu'il a en tête? M. d'Alcacer, je crois que son seul objet est d'éloigner de nous le capitaine Lingard. Je l'ai compris il n'y a qu'un moment. J'en ai eu la révélation. Tout ce qu'il désire, c'est l'éloigner.

— L'éloigner? répéta d'Alcacer, un peu ahuri par le feu de sa conviction. Je suis sûr que je ne souhaite pas plus que vous le voir s'éloigner; et franchement, je ne crois pas que Jörgenson dispose d'un semblable pouvoir. Mais en tout cas, si vous pensez que Jörgenson a ce pouvoir, oui, si j'étais à votre place, je crois que je supprimerais tout ce que je ne pourrais pas comprendre.

Mrs. Travers l'écouta jusqu'au bout. Ses yeux, — ils parurent à d'Alcacer incroyablement sombres, — semblaient observer la chute de chacun des mots et, après qu'il se fut tû, ils restèrent immobiles pendant un bon moment. Puis, elle se détourna avec un geste qui semblait dire :

— Le sort en est jeté.

Soudain, d'Alcacer éleva la voix derrière elle :

— Ecoutez. N'oubliez pas que non seulement la tête de votre mari, mais la mienne aussi est en jeu. Mon jugement n'est pas...

Elle s'arrêta un moment et entr'ouvrit les lèvres. Dans le

profond silence de la cour, au bruit de sa voix claire, les ombres étendues près des feux les plus proches s'agitèrent avec des murmures de surprise.

— Oh! oui, je sais de qui j'ai à sauver les têtes, s'écria-t-elle. Mais qui donc au monde peut sauver cet homme de lui-même?

V

D'Alcacer se rassit sur le banc.

— Je me demande ce qu'elle peut bien savoir, pensa-t-il, et je me demande ce que j'ai fait.

Il se demandait aussi jusqu'à quel point il avait été sincère et jusqu'à quel point il avait subi l'aversion naturelle d'être obscurément assassiné par des indigènes féroces, avec toutes les circonstances de la barbarie. C'était là une mort brutale et soudaine, dépouillée de toute secourable illusion, telle que la libre volonté d'un suicide, l'héroïsme du combat, ou l'exaltation du martyre. « N'aurais-je pas mieux fait d'en faire un combat? » se disait-il. Il se vit se précipitant sur des lances sans aucun enthousiasme. Ou bien ne vaudrait-il pas mieux aller au-devant de son sort (quelque part en dehors de cette palissade sur cette horrible grève) avec une calme dignité? « Bah! je serai probablement percé de coups de lance dans le dos de la plus ignoble façon », pensa-t-il en frissonnant. Ce n'était certainement pas un frisson de peur, car M. d'Alcacer n'attachait aucun prix à la vie. C'était un frisson de dégoût, parce que M. d'Alcacer était un homme civilisé : et quoiqu'il n'eût aucune illusion sur la civilisation, il ne pouvait qu'admettre la supériorité de ses méthodes. Elle offrait du moins un certain raffinement de forme, une certaine grâce dans les procédés et des sauvegardes précises contre les surprises mortelles. « Comme tout cela est inutile! » pensa-t-il en fin de compte.

Ensuite il se mit à penser aux nombreuses ressources dont font preuve les femmes. « En fait, continua-t-il, gagné par un cynisme inaccoutumé, elles n'ont à vrai dire qu'une seule ressource, mais généralement, elle est efficace, — elle est efficace. »

Il fut surpris d'une amertume suprêmement impudente en cette conjoncture. Elle était si déplacée : cette situation était trop compliquée pour dépendre d'un espoir cynique ou impudent. On ne pouvait se fier à rien. A ce moment de sa méditation, il vit s'avancer Lingard. Il leva vivement la tête.

D'Alcacer n'était indifférent ni à son propre sort, ni même à celui de M. Travers. Il apprendrait volontiers... Mais un seul coup d'œil sur le visage de Lingard fut suffisant. « Il est inutile de lui demander quoi que ce soit, se dit-il, car pour le moment, il ne se soucie de rien. »

Lingard se laissa tomber lourdement à l'autre extrémité du banc, et d'Alcacer, en le regardant de profil, s'avoua que c'était bien le plus beau visage d'homme qu'il eût vu dans sa vie. C'était, en outre, un visage expressif, mais son expression, à ce moment, dépassait aussi l'expérience de d'Alcacer. Sa tranquillité opposait une barrière tout à la fois aux curiosités communes comme aux craintes communes. Non, il était vraiment inutile de lui poser des questions. Il fallait pourtant dire quelque chose pour rompre cet enchantement, pour rappeler cet homme sur la terre. Mais ce fut Lingard qui parla le premier.

— Où est allée Mrs. Travers?

— Elle est allée... où elle avait naturellement hâte d'aller avant tout depuis qu'elle est venue nous retrouver, répondit d'Alcacer, en formulant sa réponse d'accord avec la délicatesse de la situation.

L'immobilité de Lingard sembla être devenue encore complète.

— Je me demande ce qu'ils peuvent avoir à se dire tous les deux, reprit-il.

Il aurait pu en demander autant de toute la partie obscure du globe, mais ce fut d'Alcacer qui du ton le plus courtois répondit :

— Seriez-vous très surpris, capitaine Lingard, si je vous disais qu'ils sont faits pour se comprendre parfaitement? Oui. Cela vous surprend. Eh bien! je vous assure qu'à cent mille milles d'ici, cela ne surprendrait personne.

— Je crois comprendre, dit Lingard, mais, vous savez, cet homme bat la campagne. Un homme dans cet état ne vaut guère mieux que s'il était fou.

— Oui, il a quelque peu déliré depuis sept heures, dit d'Alcacer. Mais croyez-moi, capitaine Lingard, reprit-il d'un ton grave et obéissant à une impulsion parfaitement désintéressée, même dans son délire, il est pour elle plus compréhensible et plus capable de la comprendre que... n'importe qui à cent milles d'ici.

— Ah! fit Lingard sans trahir aucune émotion. Ainsi cela ne vous surprend pas? Vous ne voyez aucune raison de vous en étonner?

— Non, car, voyez-vous, je sais à quoi m'en tenir.

— Sur quoi?

— Sur des hommes et des femmes, capitaine Lingard, que vous...

— Je ne connais aucune femme.

— Vous venez de dire l'exacte vérité, reprit d'Alcacer. Et, pour la première fois, Lingard tourna la tête vers l'homme assis près de lui sur le banc.

— Pensez-vous qu'elle est folle, elle aussi? demanda Lingard, d'une voix effrayée.

D'Alcacer laissa échapper une sourde exclamation. Non, certainement, ce n'était pas ce qu'il pensait. C'était assurément une idée originale que supposer que les fous avaient une sorte de logique commune qui les faisait se comprendre entre eux. D'Alcacer fit en sorte d'adoucir sa voix pour reprendre :

— Non, capitaine Lingard, je crois que la femme dont nous parlons est et demeurera toujours en pleine possession d'elle-même.

Lingard, se renversant en arrière se croisa les mains autour des genoux. Il ne semblait pas écouter, et d'Alcacer, tirant un étui à cigarettes de sa poche, considéra assez longtemps les trois cigarettes qu'il contenait. C'était tout ce qu'il lui restait de ce qu'il en avait sur lui au moment de leur capture. Il ne fallait allumer une de ces cigarettes que pour des occasions spéciales; il ne lui en restait plus que trois, et il fallait les faire durer jusqu'à la fin de la vie. Elles pouvaient calmer, apaiser, donner une attitude. Et il n'en restait que trois! Il fallait en garder une pour le matin, pour l'allumer avant de franchir la porte de la destinée, — la porte du fortin de Belarab. Une cigarette apaisait, donnait une attitude. Etait-ce maintenant une occasion convenable pour l'une des deux qui restaient? D'Alcacer, en vrai Latin, ne craignait pas de se livrer à quelque introspection. Pendant ce moment de silence, il descendit dans les profondeurs de son être, puis releva les yeux pour regarder le ciel nocturne. Comme sportsman, comme voyageur, il avait souvent levé le regard de cette façon pour voir comment le temps passait. Il passait très lentement. Il prit une cigarette, la secoua contre l'étui, se pencha sur les braises. Puis il se rassit et tira une mince bouffée de fumée. Cet homme près de lui, la tête baissée, les genoux dans les mains, semblait une mâle personnification de la plus sombre méditation. De telles attitudes se rencontrent dans les sculptures d'anciens tombeaux.

— Elle est typiquement femme, reprit d'Alcacer, et pourtant c'est une de ces femmes comme il y en a peu dans le monde. Non pas qu'elles soient vraiment rares, mais c'est qu'il y a peu de place, sur le dessus. Ce sont des reflets irisés sur une dure et sombre surface. Car le monde est dur, capitaine Lingard, il est dur, autant dans ce qu'il se rappelle qu'en ce qu'il oublie. C'est pour de semblables femmes qu'on travaille sur terre et sous terre, et que des artistes de toutes sortes invoquent l'inspiration.

Lingard semblait n'avoir rien entendu. Sa tête reposait sur sa poitrine. D'Alcacer considéra ce qui lui restait de sa cigarette et reprit d'une voix égale où perçait une certaine tristesse :

— Non, elles ne sont pas nombreuses. Et pourtant, elles sont tout. Elles sont l'ornement de nos vies. Ellles sont les gracieuses figures sur le mur gris qui s'étend de ce côté-ci de notre commun tombeau. Elles forment une sorte de danse rituelle que nous sommes, pour la plupart, d'accord pour prendre au sérieux. C'est une entente où la sincérité, la bonne foi et l'honneur n'ont rien à voir. Une entente très exigeante. Malheur à celui ou à celle qui s'y dérobe! Aussitôt qu'ils quittent cette procession, ils sont perdus.

Lingard, tournant la tête, s'aperçut que d'Alcacer le regardait avec une profonde attention.

— Ils sont perdus dans un dédale, reprit d'Alcacer, tranquillement. Ils y errent en se lamentant sur eux-mêmes. Je frissonne rien qu'à cette idée. Savez-vous, capitaine Lingard, comment finissent ceux qui se perdent dans ce labyrinthe? continua-t-il en regardant fixement Lingard. Non? Eh bien! je vais vous le dire. Ils finissent par se haïr eux-mêmes et ils meurent dans la désillusion et le désespoir.

Comme effrayé par la force de ses propres paroles, d'Alcacer posa doucement une main apaisante sur l'épaule de Lingard. Mais Lingard continuait à regarder les braises à ses pieds, et resta insensible à ce contact amical. D'Alcacer ne pouvait pourtant pas croire que Lingard ne l'eût pas entendu.

— Je ne sais pourquoi je vous ai dit tout ceci, dit-il d'un ton d'excuse en se croisant les bras. J'espère que je ne vous ai pas troublé dans vos pensées.

— Je ne peux penser à rien, déclara Lingard à la grande surprise de d'Alcacer. Je sais seulement que votre ton était amical, et pour le reste...

— Il faut bien passer d'une façon ou d'une autre une

nuit comme celle-ci, dit d'Alcacer. Les étoiles elles-mêmes semblent s'attarder dans leur course. On croit généralement qu'un homme qui se noie est irrésistiblement obligé de repasser sa propre vie. En ce moment, je sens que je n'ai plus pied, et tout ce que j'ai dit provient de mon expérience. Je veux croire que vous m'excuserez. Tout revient à ceci : c'est qu'il est naturel que nous hurlions à la lune, mais qu'il serait funeste que nos cris fussent entendus. Car que ferait de la lune n'importe lequel d'entre nous s'il pouvait l'obtenir? Je parle de nous, — simples mortels.

D'Alcacer se tut, ce fut seulement un moment après que Lingard se décroisa les mains, se leva et s'éloigna. D'Alcacer suivit des yeux avec intérêt et avec calme la haute forme confuse jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans la direction d'un arbre énorme, laissé au milieu du fortin. La nuit la plus profonde s'étendait sur le sol de la cour fortifiée de Belarab. Les braises du feu étaient devenues noires, ne laissant voir çà et là qu'une simple étincelle : et l'on distinguait à peine les formes ramassées des dormeurs sur la terre battue où elles reposaient, les bras allongés, sur des nattes. Mrs. Travers apparut tout près de d'Alcacer, qui se leva instantanément.

— Martin dort, dit-elle d'un ton qui semblait empreint du mystère et du calme de la nuit.

— Le monde entier dort, remarqua d'Alcacer, si bas que Mrs. Travers put à peine saisir ces mots. Excepté vous et moi, et un autre qui vient de me quitter pour errer dans la nuit.

— Il était avec vous? Où est-il parti?

— Où il fait le plus sombre, je suppose, répondit d'Alcacer, d'un air secret. Il est inutile d'aller à sa recherche : mais si vous restez absolument immobile et retenez votre souffle, vous pourrez entendre le bruit de ses pas.

— Que vous a-t-il dit? chuchota Mrs. Travers.

— Je ne lui ai rien demandé. Je sais seulement qu'il s'est passé quelque chose qui le prive de la faculté de penser... Ne ferais-je pas mieux d'aller jusqu'à la case? Don Martin a besoin de quelqu'un près de lui quand il se réveillera.

Mrs. Travers demeurait parfaitement immobile; de temps en temps, elle retenait son souffle, avec la vague appréhension d'entendre des bruits de pas errant dans la nuit. D'Alcacer avait disparu. Elle retint, de nouveau, son souffle. Non. Rien. Pas le moindre bruit. La nuit pourtant lui sembla s'être faite plus obscure. Etait-ce un bruit de pas? « Où

pourrais-je me cacher? » pensait-elle. Mais elle ne bougeait pas.

. . . .

Après avoir quitté d'Alcacer, Lingard passant entre les feux, se trouva sous le grand arbre, le même arbre contre lequel s'appuyait Daman le jour de la grande palabre où les prisonniers blancs avaient été remis à sa garde à certaines conditions. Lingard traversa l'obscurité profonde que formaient les branches étendues du seul témoin resté à cet endroit d'un passé qui pendant des âges interminables n'avait vu aucun être humain sur ce rivage défendu par les hauts-fonds, ni autour de ce lagon ombragé par la jungle. Dans la calme nuit, ce vieux géant, entre les énormes membres duquel ne passait aucun frisson ni aucun murmure, vit l'homme inquiet passer de l'ombre épaisse dans la clarté des étoiles.

Dans cette partie éloignée de la cour, seules, d'invisibles sentinelles virent la silhouette blanche de Lingard aller et venir sans fin. Ils le reconnaissaient bien. C'était le grand homme blanc. Un très grand homme. Un homme très riche, qui possédait des armes à feu, qui pouvait distribuer des cadeaux de prix ou des coups mortels, l'ami de leur chef, l'ennemi de ses ennemis, celui qu'ils connaissaient depuis des années et qui restait toujours mystérieux. A leurs postes, aplatis contre les pieux, près de leurs meurtrières, ils jetaient des regards en arrière et échangeaient de temps en temps de vagues chuchotements.

Lingard aurait pu se croire seul. Il avait perdu contact avec le monde. Ce qu'il avait dit à d'Alcacer était parfaitement vrai. Il ne pensait pas. Il était dans l'état d'un homme qui a jeté un regard par la porte ouverte du Paradis, et que cette vision d'un moment a rendu insensible aux formes et aux questions de ce monde; dans l'excès de son émotion, il ne se considère plus que comme le sujet d'une expérience sublime qui vous exalte ou vous ruine, vous sanctifie ou vous damne. Chaque pensée confuse, chaque sensation passagère semblait une intrusion, indigne de ce suprême souvenir. Elles lui étaient insupportables.

Quand, après l'arrivée de Mrs. Travers, il avait essayé de reprendre son entretien avec Belarab, il s'était aperçu qu'il ne pouvait le poursuivre. Il avait eu juste assez de maîtrise de soi pour rompre l'entretien en termes mesurés. Il avait invoqué l'heure tardive : étonnante excuse pour des gens qui n'ont aucun souci du temps et dont la vie et l'activité

ne sont pas régies par une horloge. En vérité, Lingard savait à peine ce qu'il disait ou faisait, quand il était ressorti, les laissant tous muets d'étonnement devant son changement d'aspect et d'attitude. Un silence soupçonneux avait régné longtemps dans la grande salle d'audience de Belarab, jusqu'à ce que le chef leur eût donné congé à tous avec deux mots calmes et un petit geste.

. . . .

Le menton dans la main, dans la pose d'une sibylle qui eût essayé de deviner l'avenir dans la lueur des braises mourantes, Mrs. Travers, sans retenir son souffle, distingua tout près d'elle le bruit des pas qu'elle s'était efforcée d'entendre avec un sentiment mêlé d'inquiétude, de remords et d'espoir.

Elle ne changea pas d'attitude. La lueur d'un rouge sombre éclairait son visage, sa main blanche pendante à son côté, ses pieds dans les sandales. Le bruit troublant de ces pas cessa tout près d'elle.

— Où avez-vous été tout ce temps? demanda-t-elle sans lever les yeux.

— Je ne sais, répondit Lingard.

Il disait l'exacte vérité. Il n'en savait rien. Depuis qu'il avait relâché l'étreinte de ses bras, il n'avait plus eu la moindre notion de quoi que ce soit. Les événements, les nécessités, les choses, — il en avait perdu jusqu'au contact. Et il ne s'en souciait pas. C'était là des sujets futiles et sans intérêt, il n'avait aucune patience à leur égard. L'étonnement offensé de Belarab, d'Alcacer avec son amabilité et sa voix amicale, les hommes endormis, les hommes éveillés, ce territoire animé d'une vie inquiète et les hauts-fonds de la côte, tout avait disparu dans l'immensité d'une pitié méprisante. Tout cela existait peut-être. Peut-être tout cela l'attendait-il. Eh bien, il fallait que tout cela attende : que tout attende jusqu'à demain, jusqu'à la fin des temps, qui pouvait bien venir à n'importe quel moment, tant il s'en souciait peu, — mais certainement jusqu'à demain.

— Je sais seulement, dit-il avec une insistance qui fit que Mrs. Travers leva la tête, que partout où j'irai, je vous emporterai avec moi, contre moi.

L'oreille fine de Mrs. Travers saisit dans cette intonation un mélange d'exaltation contenue et de crainte, une ardeur qui le fit légèrement bégayer. La vérité physique au fond de ces paroles la frappa pourtant si fortement qu'elle ne put s'empêcher de murmurer rêveusement :

— Aviez-vous l'intention de me serrer à m'étouffer? »

— Je n'aurais pas pu, répondit-il sur le même ton. Vous êtes trop forte. Ai-je été brutal? Ce n'était pas mon intention. On m'a souvent dit que je ne connais pas ma force. J'avais l'impression que vous ne pouviez pas passer par cette ouverture, c'est pourquoi je me suis emparé de vous. Vous y êtes parvenue dans mes mains, tout à fait facilement. J'ai pensé soudain : maintenant, je vais m'assurer...

Il s'arrêta comme si le souffle lui manquait. Mrs. Travers n'osa pas faire le moindre mouvement. Toujours dans la pose de quelqu'un qui cherche une vérité cachée, elle murmura : Vous assurer?

— Oui. Et maintenant je suis sûr. Vous êtes ici! Auparavant je ne pouvais pas dire.

— Ah! vous ne pouviez pas dire? reprit-elle.

— Non.

— Ainsi c'était la réalité que vous cherchiez.

Il répéta comme s'il se parlait à lui-même : Et maintenant je suis sûr.

Son pied dans la sandale, tout rose à la lueur du feu, sentit la chaleur des braises. La nuit tiède enveloppait son corps; et encore sous l'impression de la force de cet homme, elle s'abandonna à un sentiment momentané de quiétude qui passa dans son cœur, aussi doucement que l'air de la nuit pénétré de la faible clarté des étoiles.

— C'est une âme limpide, pensa-t-elle.

— Vous savez que j'ai toujours eu confiance en vous, reprit-il. Vous le savez. Eh bien! Je n'ai jamais eu en vous la confiance que j'ai maintenant, vous êtes là et il y a à peine assez de lumière pour distinguer votre présence.

Elle eut la sensation de n'avoir jamais entendu une voix qui lui plût autant, — excepté une. Mais c'était la voix d'un grand acteur tandis que cet homme n'était rien d'autre que lui-même. Il persuadait, il émouvait, il troublait, il apaisait par son inhérente vérité. Il avait voulu avoir une assurance et l'avait apparemment obtenue : et trop lasse pour résister à l'insistance de ses pensées, Mrs. Travers pensa avec une sorte d'amusement qu'apparemment il n'avait pas été déçu. Il a confiance en moi, se dit-elle. Quels mots surprenants! De tous les gens qui auraient pu avoir confiance en moi, il m'a fallu trouver celui-ci. Il a plus confiance en moi qu'en lui-même.

Un flot de remords soudain l'arracha à sa tranquillité, la fit s'écrier :

— Capitaine Lingard, nous oublions comment nous nous sommes rencontrés, nous oublions ce qui se passe. Ce n'est pas possible. Je ne dirai pas que vous avez mal placé votre confiance mais j'ai à vous avouer quelque chose. Je dois vous dire comment je suis venue ici ce soir. Jörgenson...

Il l'interrompit avec force, sans pourtant élever la voix :

— Jörgenson. Qui est Jörgenson? Vous êtes venue me retrouver parce que vous ne pouviez faire autrement.

Elle en eut le souffle coupé. — Mais je dois vous le dire. Il y a dans ma venue quelque chose qui n'est pas clair pour moi.

— Vous ne pouvez rien me dire que je ne sache déjà, dit-il d'un ton suppliant. Ne dites rien. Restez tranquille. Nous aurons le temps demain. Demain. La nuit tire à sa fin et je ne me soucie de rien d'autre que de vous. Laissez-moi vivre. Donnez-moi le repos qui est en vous.

Elle n'avait jamais entendu de tels accents sur ses lèvres et il lui vint une grande et tendre pitié. Pourquoi ne pas céder à cet état d'esprit grâce auquel il préservait ces moments qu'il ne connaîtrait plus jamais en ce monde. Elle hésitait, silencieuse. Elle le vit s'agiter dans l'ombre, comme s'il ne pouvait se décider à s'asseoir sur le banc. Soudain il dispersa du pied les braises et s'accroupit par terre près d'elle : et elle ne fut pas le moins du monde surprise de sentir le poids de sa tête sur ses genoux. Elle n'en fut pas surprise, mais elle en fut profondément remuée. Pourquoi le torturer avec toutes ces notions de liberté et de captivité, de violence et d'intrigue, de vie et de mort. Il était dans un état à ne rien écouter, elle n'avait pas envie de parler, l'étendue de sa compassion la rendait incapable de parler. Tout ce qu'elle pouvait faire pour lui, c'était de poser doucement sa main sur sa tête et de répondre silencieusement au léger mouvement qu'elle sentit, soupir ou sanglot, un mouvement qui soudain l'immobilisa dans une anxieuse émotion.

. . . .

Vers le même moment, de l'autre côté du lagon, Jörgenson, levant les yeux, observa les étoiles et se dit que la nuit ne durerait plus longtemps. Il aspirait à la lumière du jour. Il espérait que Lingard avait déjà agi. On avait rallumé le feu dans l'enceinte de Tengga. La puissance de Tom était illimitée, pratiquement illimitée. Et il était invulnérable.

Jörgenson laissa errer ses regards las sur les reflets et les ombres de cette grande étendue d'eau qui le séparait de ce

rivage hostile et il crut apercevoir une ombre flottante qui avait la forme caractéristique d'un homme dans un petit canoe.

— Oh! Ya, l'homme! cria-t-il. Que veux-tu? D'autres yeux aussi avaient aperçu cette ombre. Un murmure se répandit sur le pont de l'*Emma.* Si tu ne parles pas immédiatement, je tire, cria Jörgenson, avec fureur.

— Non, ô homme blanc, répondit l'ombre flottante d'une voix solennelle et traînante. Je suis porteur de paroles amicales. Les paroles d'un chef. Je viens de la part de Tengga.

— Une balle aussi est arrivée à bord, il n'y a pas longtemps, et aussi de Tengga, répondit Jörgenson.

— C'était un accident, protesta la voix sur le lagon. Que pouvait-ce être d'autre? Etes-vous en guerre, Tengga et toi? Non, non, ô homme blanc! Tout ce que Tengga désire est un long entretien. Il m'a envoyé pour te demander de venir à terre.

A ces mots, Jörgenson sentit le cœur lui manquer. Cette invitation prouvait que Lingard n'avait pas agi. Tom dormait-il, ou bien était-il devenu tout à fait fou?

— On s'entretiendrait de la paix, déclara l'ombre qui s'était rapprochée du ponton.

— Ce n'est pas à moi à parler avec les grands chefs, répliqua Jörgenson, prudemment.

— Mais Tengga est un ami, déclara le messager nocturne, Et près de ce feu, il y a aussi d'autres amis. Tes amis, le Rajah Hassim et Immada qui t'envoient leurs saluts et espèrent te voir avant le lever du soleil.

— C'est un mensonge! reprit Jörgenson sans conviction; et il se mit à réfléchir, tandis que le porteur indistinct de ces paroles gardait un silence scandalisé, quoique assurément il ne se fût pas attendu un seul moment à ce qu'on le crût. Il avait voulu donner l'impression que Hassim et Immada étaient les hôtes honorés de Tengga. Soudain l'idée lui vint que Jörgenson n'était peut-être pas au courant de leur capture.

— Je n'ai dit que la vérité, *Tuan,* insista-t-il. Le Rajah de Wajo et sa sœur sont avec mon maître. Je les ai laissés assis près du feu à la droite de Tengga. Veux-tu venir à terre où des amis t'accueilleront?

Jörgenson avait réfléchi profondément. Son but était de gagner autant de temps que possible, pour permettre à Lingard d'intervenir, intervention qui ne pourrait manquer d'être efficace. Mais il n'avait pas la moindre intention de

se fier à l'amitié de Tengga. Non pas qu'il s'inquiétât du risque; mais qu'il ne voyait pas l'utilité de s'y exposer.

— Non, répondit-il, je ne peux aller à terre. Nous autres Blancs, nous avons nos habitudes et je suis le chef de ce ponton. Et mon chef est Rajah Laut, un Blanc comme moi. Tous les mots qui importent sont en lui et si Tengga est un si grand chef, qu'il demande un entretien au Rajah Laut. C'est ce que Tengga a de mieux à faire, s'il est un aussi grand chef qu'il le dit.

— Rajah Laut a fait son choix. Il habite avec Belarab et avec les Blancs qui sont comme un cerf pris au piège dans le fortin de Belarab. Pourquoi, dans l'entretemps, n'irais-tu pas là où tout est éclairé et ouvert, pour parler amicalement avec les amis de Tengga dont les cœurs sont en proie au doute; Rajah Hassim et Immada, et Daman, le chef des hommes de la mer, qui ne savent plus maintenant à qui se fier, sinon à toi, Tuan, le gardien de grandes richesses...

Le diplomate dans son canoe s'arrêta un moment, pour donner un poids spécial à cet argument final :

— ... que tu n'as aucun moyen de défendre. Nous savons combien d'hommes armés sont avec toi.

— Ce sont de vaillants guerriers, remarqua Jörgenson, tranquillement, en s'accoudant à la lisse et en regardant dans la direction de la tache sombre et flottante à forme caractéristique, d'où provenait la voix du rusé messager de Tengga. Chacun d'eux vaut dix de ceux que vous pourriez trouver là-bas.

— Oui, par Allah! Et même vingt de ces pauvres gens. Tu disposes de forces suffisantes pour un grand combat, mais insuffisantes pour la victoire.

— Dieu seul donne la victoire, dit soudain la voix de Jaffir, qui, immobile près de Jörgenson, écoutait la conversation.

— Cela est vrai, répondit l'homme d'un ton conventionnel. Veux-tu venir à terre, ô homme blanc, et être le chef des chefs?

— Je l'ai été, répondit Jörgenson, et maintenant tout ce que je désire, c'est la paix. Je n'irai pas à terre parmi des gens dont l'esprit est aussi troublé, avant que le Rajah Hassim et sa sœur Immada viennent à bord de ce navire me faire le récit de leur nouvelle amitié avec Tengga.

Le cœur lui manquait à chaque minute; l'air même lui semblait devenir plus lourd avec le sentiment de l'approche du désastre, par cette nuit qui n'était ni la paix ni la guerre,

et dont la seule voix était celle de l'envoyé de Tengga, une voix à l'intonation insinuante, et menaçante dans ses termes.

— Non, c'est impossible, dit la voix. Mais, Tuan, Tengga lui-même est prêt à venir à bord pour parler avec toi. Il est prêt à venir à bord, et à la vérité, Tuan, il a l'intention de venir à bord avant peu.

— Oui, avec cinquante canoes de guerre montés par la féroce racaille de la Côte du Refuge, commenta Jaffir sarcastiquement par dessus la lisse; et un sinistre : « Peut-être », monta de l'eau sombre.

Jörgenson resta silencieux, comme s'il attendait une suprême inspiration, et soudain de sa voix d'outre-tombe il parla : — Dis à Tengga, de ma part, que pourvu qu'il amène avec lui le Rajah Hassim et la sœur du Rajah, lui et ses chefs seront bien accueillis sur ce pont, quel que soit le nombre de canoes qui viennent avec eux. Car de cela, je ne me soucie pas. Tu peux t'en aller maintenant.

A ces mots succéda un profond silence. Le messager s'était évidemment éloigné, dans l'ombre du rivage. Jörgenson se tourna vers Jaffir.

— La mort au milieu des amis est une fête, dit-il, marmottant ce dicton dans sa moustache.

— Cela est vrai, par Allah! répondit Jaffir avec une sombre ferveur.

JOSEPH CONRAD.

Traduit de l'anglais par
G. JEAN-AUBRY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Pierre Champion : *Paris au temps de la Renaissance. L'Envers de la Tapisserie. Le Règne de François Ier*. Avec une gravure hors texte et un plan, Calmann-Lévy. — Geoffroy Atkinson : *Les nouveaux horizons de la Renaissance française*, E. Droz. — Mémento.

Au cours de ses travaux, qui touchent à toutes les périodes de notre histoire, M. Pierre Champion s'était initié, avec un soin minutieux, à la topographie, aux aspects et à la vie du vieux Paris. Il avait, à la longue, acquis une connaissance si parfaite de cette ville que c'était quasiment en contemporain qu'il accompagnait son mauvais garçon François Villon parmi les ruelles et les bâtiments de la montagne Sainte-Geneviève. Qu'il se soit, ces dernières années, institué historiographe de l'antique cité, voilà qui ne nous étonne nullement. La tâche d'en reconstituer une image, enfin réaliste et fondée sur des documents évocateurs, devait le tenter beaucoup. Nous avons dit, dans cette revue, quel intérêt puissant offrait *L'Avènement de Paris*, premier tome de cette reconstitution. Nous n'avons pu, faute de place, et à notre grand regret, rendre compte du second qui peignait les *Splendeurs et Misères de Paris* aux XIVe et XVe siècles. Nous éprouvons grand plaisir à signaler le troisième, **L'Envers de la Tapisserie** qui offre un tableau pittoresque, coloré et grouillant de la vaste agglomération sous le règne de François Ier.

La plupart des historiens de Paris, sauf peut-être, ne nos jours, M. Marcel Poète, se sont bornés à décrire des monuments, des œuvres d'art, des curiosités sans tenter de les situer dans l'existence publique ou privée. M. Pierre Champion s'efforce, au contraire, de vivifier le décor inerte de la ville du mouvement de ses foules, de peindre une vaste

fresque où se déroulent les scènes successives des divertissements ou des labeurs quotidiens. Par là, il innove; mais quelle tâche malaisée! car elle exige, de celui qui l'exécute, une merveilleuse connaissance des mœurs; or, de toutes les connaissances du passé, celle des mœurs reste la plus inaccessible. Pour l'acquérir, M. Pierre Champion a dû se livrer à l'étude d'archives spéciales, celles, par exemple, du bureau de la ville où l'on trouve des renseignements sur la vie publique, celles des notaires qui révèlent les mille physionomies de la vie privée. Ainsi, son histoire de Paris sous François Ier se différencie-t-elle de toutes les autres histoires de Paris. Présentée d'une allure vive, dans une langue chargée de savoureux archaïsmes, elle n'est ni spécialement monumentale, ni spécialement artistique, ni spécialement économique; elle est tout cela à la fois et elle nous fournit, en définitive, un panorama animé de toutes les activités d'une grosse population.

De cette période du XVIe siècle demeurent différents plans de Paris. L'un d'eux figurait, en original, sur une tapisserie tissée vers 1540; nous n'en possédons plus que des reproductions. Il représentait la ville enfermée dans ses remparts, « fort ferrée de maisons », coupée de nombreuses ruelles, mais singulièrement démunie de voies stratégiques ou de parade. Vue d'après ce plan, la ville donne une impression de puissance, de richesse, de concorde plutôt que de vastitude et elle semble à l'abri de toute entreprise ennemie.

Or, nous ne tardons pas à apprendre, d'après le texte de M. Pierre Champion, que le dit plan donne, en réalité, une impression trompeuse. Examinant, en effet, l'*Envers de la tapisserie*, cet écrivain nous montre très vite que cet envers ne correspond nullement en splendeur à l'endroit pompeux qui nous a été conservé. Paris, tout d'abord, à cette époque lointaine, ne peut s'étendre au delà de ses remparts que si son échevinage consent à démanteler et à reconstruire ceux-ci; or cet échevinage n'ose, sous la menace d'ennemis puissants et actifs, et, par suite aussi du défaut d'argent, toucher à cette pierraille défensive. Nulle possibilité, d'autre part, de dégager la cité de son excès de population en bâtissant des faubourgs qui gêneraient le tir de l'artillerie. Les alentours des remparts

sont donc composés de terrains d'épandages fort malodorants et, plus loin, de terrains de culture où besognent maraîchers et vignerons logés en des fermes ou dans des hameaux.

Dans la ville même, les espaces libres sont rares, les logements étroits et insalubres, les rues sordides malgré les édits prescrivant leur pavage et leur nettoyage. Il semble bien que, durant tout le règne, on bâtisse peu, du moins des édifices d'importance. Les monuments fastueux pullulent cependant, mais ils viennent pour la plupart du passé : Palais de Justice, églises, etc... et ce Louvre, forteresse humide et morne que François Ier ne veut habiter, même quand il l'a humanisé par quelques transformations. Si, par aventure, on bâtit — et le roi élève à son usage des maisons de plaisance dans la périphérie boisée, — quel épanouissement de la pierre! L'architecture de la Renaissance surgit de terre avec ses fenêtres à meneaux, les dentelles de ses façades, sa gaieté. Le règne n'aurait-il créé que cette architecture qu'elle suffirait à sa gloire. Or, il a innové en bien d'autres domaines.

François Ier aime le luxe. Il anime la rue de magnifiques cortèges. Il protège les artistes et, parmi eux, Benvenuto Cellini, auquel M. Pierre Champion consacre un agréable chapitre. Sous son impulsion, les maisons de bourgeois s'enrichissent d'œuvres de tous genres, tapisseries, tableaux, sculptures, livres historiés de miniatures, et le costume prend riante figure.

Le roi entretient des relations parfois difficiles avec l'échevinage. Il réclame aux magistrats urbains trop d'argent, pour la guerre d'abord, ensuite pour la réfection des remparts menaçant ruine, pour la fonte de canons. Il excède de charges les Parisiens. Il reste populaire néanmoins parmi ces derniers. C'est qu'il veille sur leur bien-être. En un temps où pullulent les épidémies, il s'efforce d'améliorer l'hygiène publique, fait canaliser les eaux de source et multiplier les fontaines, purifier aussi de leurs immondices les trous punais des rues et des fossés extérieurs. Il organise d'autre part la sécurité, renforce le guet, crée une gendarmerie, lutte contre les « mauvais garçons », mendiants, voleurs, pillards, ruffians venus des armées licenciées, racaille immense rôdant partout, prête à tous les coups de mains et que n'effraient ni la

potence, ni la roue, supplice nouvellement importé d'Allemagne.

M. Pierre Champion signale comme « le plus beau monument du règne » l'ordonnance sur la justice de 1539; cette ordonnance crée les registres de l'état civil dans les paroisses, institue les études de notaires qui assurent désormais la validité des contrats, impose le secret des procédures, donne un règlement aux écoles et aux métiers. En ce temps aussi, parallèlement à la Renaissance littéraire et artistique, se produit un réveil économique. Quelques industries et métiers nouveaux surgissent et prospèrent, surtout, croyons-nous, les industries de luxe.

Or, dans ce grand Paris, M. Champion le constate lui-même, la faim côtoie trop souvent le luxe. La monarchie fait-elle quelque chose pour les affamés parmi lesquels se recrutent les « mauvais garçons »? Sans nul doute. Elle ouvre des hôpitaux, des ateliers de travail, des chantiers où les mendiants sont contraints de s'enfermer. Ces mesures ne parviennent malheureusement pas à supprimer le paupérisme.

M. Pierre Champion, guide intelligent et docte, nous conduit parmi les confréries de métiers, nous révèle de curieux contrats d'apprentissage qui diffèrent beaucoup de ceux du siècle suivant. Il nous ouvre les maisons d'un assez grand nombre de petites gens. Il signale la présence, dans ces maisons, d'œuvres d'art et de livres, mais ne nous donne pas, faute de documents sans doute, de détails de mobilier. Il nous fait accomplir une incursion fort curieuse dans les quartiers de la rive gauche de la Seine où vivent imprimeurs et libraires et d'où sortent à la fois les pâtures de l'esprit et ces brûlots incendiaires aussi qui provoquent les agitations de la rue. Son livre, très coloré, très vivant, d'une lecture sans cesse attachante, se termine sur quelques tableaux de querelles religieuses et sur le supplice d'Etienne Dolet.

M. Pierre Champion, plus préoccupé, comme nous le disons ci-dessus, d'histoire des mœurs que d'histoire littéraire, n'a abordé qu'incidemment la société des humanistes, tant étudiée déjà. Avec M. Geoffroy Atkinson nous voici ramené vers cette société. Le livre de cet excellent écrivain, doublé d'un savant de qualité : **Les nouveaux horizons de la Renais-**

sance française mérite qu'on s'y attarde, car il traite de questions qui n'avaient pas encore sollicité l'attention des chercheurs.

M. Geoffroy Atkinson a eu l'idée de rechercher quels avaient pu être les ouvrages de caractère géographique publiés en français de 1480 à 1609, c'est-à-dire pendant tout le cours du xvie siècle. Après avoir établi un répertoire de ces publications, répertoire composé de plus de 500 articles (ouvrages en français ou bien traductions en français d'ouvrages en différentes langues), étonné de constater que ces livres avaient souvent reçu des réimpressions nombreuses et, par conséquent, enregistré de sérieux succès, il s'est demandé s'ils avaient trouvé, parmi leurs lecteurs, des humanistes et s'ils avaient exercé quelque influence sur l'esprit, les idées, les doctrines de ces doctes.

Le seul moyen de résoudre ce problème était de rechercher ces livres, souvent fort rares, dispersés à travers les bibliothèques du monde, de les lire, de classifier leur matière et de se rendre compte si les faits géographiques rapportés par des cosmographes, des voyageurs, des missionnaires se reflétaient dans les œuvres d'écrivains contemporains. On imagine aisément qu'un tel labeur n'est pas aisé à accomplir. On doit louer grandement l'érudit qui l'a entrepris et mené à bonne fin. Grâce à M. Atkinson l'histoire intellectuelle s'enrichit de documents nouveaux de grande importance, comme nous allons le voir. Cet auteur nous prouve, en effet, que les humanistes s'inspirèrent sans conteste des relations de voyage, que le goût de l'exotisme ne naquit point, comme on l'a trop souvent prétendu, à l'époque romantique et que le concept du « bon sauvage », doué de toutes les vertus, ne découle ni des soi-disant divagations de Jean-Jacques Rousseau, ni des rêveries de Chateaubriand.

Dans les **Nouveaux Horizons de la Renaissance française,** M. Geoffroy Alkinson nous précise tout d'abord que les ouvrages géographiques parurent, pour une bonne moitié à Paris, pour un quart à Lyon, pour un autre quart dans plusieurs villes françaises, flamandes, suisses et allemandes. Nombreux surtout à la fin du xvie siècle, ils concernèrent la Turquie, la Chine, les Indes occidentales plutôt que les Amé-

riques. Il n'y faut point chercher de style, de pittoresque, d'élément héroïque, d'éloquence. Ils sont, en général, d'une piteuse qualité littéraire, car ils émanent d'aventuriers et non d'écrivains professionnels. Rarement contiennent-ils des descriptions de sites et des traits d'observation. Seul, parmi eux, le *Voyage au Brésil* de Léry offre-t-il quelque intérêt de narration.

M. Geoffroy Atkinson les étudie, dans son volume, non point un à un, mais globalement, nous donnant d'eux des extraits caractéristiques rangés sous différentes rubriques. Ces curieux opuscules durent apporter aux lecteurs du XVI[e] siècle de grands sujets d'étonnement. A cette époque-là, en effet, la conception du monde, dans les milieux intellectuels, se réduisait à peu de chose. On n'imaginait pas que des civilisations raffinées pussent exister au delà de l'Europe, que l'imprimerie et l'artillerie fussent connues depuis des siècles en Chine, que des républiques pussent vivre sans armées, sans guerres, dans un Etat policé, sous des lois douces. On avait pourtant l'idée qu'un royaume existait quelque part, on ne savait ou, dans un pays féerique, où l'on goûtait les délices de « l'âge d'or ».

Les voyageurs quittaient leurs pays d'origine pour retrouver cet âge d'or, ou bien pour s'enrichir, ou bien encore parce qu'ils vivaient mal dans des villes surpeuplées. Ils rapportèrent de merveilleuses images de leurs pérégrinations au delà des océans, l'image du « bon sauvage », l'image d'édens aux climats toujours tempérés, la vision de peuples ignorants de toutes les pudeurs et de toutes les conventions du vieux monde, le tableau d'organisations sociales fondées sur la liberté, le concept de religions et de morales différentes du catholicisme et du protestantisme, mais produisant les mêmes effets civilisateurs.

On peut bien penser que de telles relations durent émouvoir les humanistes et les engager à étudier de près les éléments sociaux d'exotisme que leur fournissaient les voyageurs. Dans une deuxième partie de son livre, M. Geoffroy Atkinson montre, pour la première fois, qu'ils ne négligèrent point cette étude.

Ronsard semble être le seul poète dans l'œuvre duquel on

puisse relever quelques allusions aux faits géographiques et ethnographiques. Ni Calvin, ni saint François de Sales ne s'intéressèrent à ceux-ci. Parmi les chroniqueurs, les traces d'exotismes sont assez rares. Brantôme s'inquiète des Turcs, mais ne parle nullement des peuples d'Asie et d'Amérique. Quelques botanistes et apothicaires donnent leur attention aux produits des « pays étranges », bois précieux, plantes médicinales ou autres. Olivier de Serres, l'agronome, traite de la soie et du pétun (tabac). Rabelais, géographe fantaisiste, ne témoigne d'aucune curiosité réelle pour les eldorados lointains.

Ce sont, en définitive, au dire de M. Atkinson, les philosophes, les historiens, les économistes, les politiques qui accordent aux propos des voyageurs l'attention la plus passionnée. Dans les œuvres de Montaigne, de Charron, de Bodin, de Michel de L'Hospital, de Du Vair, de Loys Le Roy, d'Etienne Pasquier, de Montchrestien, M. Atkinson a pu relever une foule de passages indiquant que ces écrivains n'ont point dédaigné les connaissances nouvelles qui leur étaient apportées des extrémités de la terre, qu'ils en ont fait large profit et qu'ils ont, dans les différents domaines spirituels où ils exerçaient leur talent, étayé leurs spéculations sur ces connaissances. Plusieurs d'entre eux, en particulier, ont retenu l'idée du « bon sauvage ». Montaigne et Bodin paraissent avoir surtout emprunté à la littérature géographique. Montaigne avait lui-même le goût des voyages et lorsqu'il entreprit celui dont il nous a laissé la relation sommaire, il avait pour dessein, en dehors de sa guérison, de se livrer à une étude comparée des civilisations de différents peuples.

Nous ne pouvons tenir compte dans ce bref compte rendu, de tous les détails circonstanciés que nous fournit M. Atkinson dans son gros livre. Nous donnons de celui-ci un rapide aperçu. Nous gardons, de son agréable lecture, le sentiment d'avoir acquis une notion tout à fait nouvelle sur la culture des humanistes.

MÉMENTO. — *Revue de Littérature comparée,* juillet-septembre 1935. De M. E. Delachaux : *Fanny Burney, intermédiaire manquée entre l'Angleterre et la France;* De M. B. Munteans : *Episodes Komtiens en Suisse et en France sous le Directoire;* De M. S. E.

Scalia : *Carducci et la critique anglo-saxonne;* De M. W. Kraft : *Von Bassompierre zu Hoffmannsthal : zur Geschichte eines Novellenmotivs;* De M. R. E. Pike : *La Pinelière and Mount Parnassus in French satirical literature;* De M. J. Dechamps : *Le Prince d'Orange admirateur de Napoléon;* De M. G. Morgulis : *« Caliste » de Mme de Charrière et « l'Idiot » de Dostoiewski.* — *Revue de l'histoire de Versailles,* avril-juin 1935; De M. L. Bigard : *Le comte Réal;* De M. H. Lemoine : *Un village disparu : Choisy-aux-Bœufs.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Anne Samarine : *Rédemption!,* Albert Messein. — Thérèse Aubray : *Je viens en fraude,* Corrêa. — Luce Laurand : *Le Jardin Vert,* « éditions Corymbe ». — Luce Laurand : *la Clairière de Daphné,* « les Cahiers d'Art et d'Amitié ». — Doëtte Angliviel : *Instinct,* « librairie du Phare ». — Gisèle Lombard-Mauroy : *Berceuses d'un Temps Passé,* J. Oliven. — Jeanne Lenglin : *Les Reflets d'un Miroir,* « Revue des Poètes ».

Quelle tâche douloureuse et, en partie, sans doute réconfortante quand même, accepte une mère en publiant, après la mort, à l'âge de vingt-deux ans, d'une fille, selon les vœux qu'elle exprima, les poèmes adressés aux jeunes, à ses compagnons de jeunesse, pour les détourner, après une dure et flétrissante expérience personnelle, de se complaire en une existence sans idéal, sans vie intérieure, de ne rechercher que le plaisir exaspéré, intense, pour n'aboutir qu'au dégoût de soi-même et à la mort.

Ce fut le destin affreux de cette pauvre et belle enfant, Anne Samarine, qui désira la mort, dégoûtée des erreurs de son existence ravagée et qui succomba à ses tortures physiques et morales, le 24 décembre 1934; c'est la tâche lourde et difficile qu'a accomplie sa mère, Mme Louise Georges Dupau en publiant les poèmes d'Anne Samarine, sa fille, sous le titre de **Rédemption!**

Tout un roman, hélas! l'aventure de cette vie. A douze ans, cette petite fille émerveillait, au lycée Jules-Ferry, ses professeurs par la précocité de son intelligence et de son savoir. On lui demandait déjà d'écrire, à l'occasion de Noël, pour ses camarades, une comédie sur un sujet quelconque. Et, éprise de l'antiquité hellénique étonnamment pour un enfant qui ne connaissait que par les fragments donnés dans des livres de classe, quelques passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée,* elle improvisa, ou, mieux encore, *composa* au courant de la plume,

composa au sens complet du mot, une courte scène d'intimité, se passant à Corinthe, au moment de la bataille de Salamine, d'une réalisation si parfaite, si sensible et, à la fois, si bien située dans le temps et dans son atmosphère, que, nous apprend-on, et nous n'en sommes point surpris, au sentiment d'un critique, le manuscrit n'en pouvait provenir que « d'un aspirant à la licence ou à l'agrégation ».

Lorsque, à seize ans, on écrit des vers comme ceux, sans affectation et sans gêne, qui commencent *la Chanson des Damnés :*

> Nous nous sommes aimés d'une si forte haine,
> Nous nous sommes haïs d'un si cruel amour

c'est qu'on est, à tout le moins, bien près d'être damné. Elle fit de la vie une expérience déconcertante, ne songeant qu'à s'affirmer libre dans son corps, dans son cerveau, effrénée aux plaisirs qui l'épuisaient et asséchaient ses sentiments, voluptueuse et volontaire. A dix-huit ans, elle se déclarait vaincue, n'ayant pu se tuer de luxure et de plaisir; elle ne songeait qu'à abuser impérieusement des puissances de son charme naturel, à asservir le désir que sa présence éveillait, à mesurer l'autorité enivrante de son regard. A vingt ans, désabusée, malade, elle épousait un jeune Russe ruiné, parce qu'il était pauvre, parce qu'il était sans position; elle eut un enfant; elle mourut dans d'atroces et de longues souffrances, ayant pris en dégoût tout son passé, regrettant les possibilités qui lui avaient été prodiguées, selon la parole de Goethe, « d'une ascension vers la lumière ». Elle écrivait, trois mois avant sa mort, cette angoissante Prière :

> Mon Dieu! Je suis usée à force de souffrir!
> Vous m'avez déchirée aux épines du Doute
> Vous m'avez fait saigner aux pierres de la route
> Pour gravir le calvaire où j'espérais mourir!
>
> Mon Dieu! Je n'ose plus lever les yeux vers Vous
> De peur de voir surgir encore une torture,
> Et que vous me frappiez lorsque je vous adjure
> De me donner la paix en renonçant à tout!
>
> Vous m'avez crucifiée au nom de votre Amour
> Et vous m'avez montré le bonheur de la Vie

Pour condamner mon âme à sangloter d'envie
Devant les Estropiés, les Méchants et les Sourds!

Laissons les ténèbres et le mystère de ce qu'on appelle, dans la préface de ce livre, « l'inéluctable prédéterminé ». Contentons-nous de déplorer la perte prématurée d'un être de beauté et d'intelligence détourné de sa voie exaltante et bienfaisante par un concours de désirs et de circonstances qui ont trop aisément eu raison de sa splendeur d'âme naturelle et de sa raison. Songeons, avec la mère, « à tous ceux qui l'ont connue et aimée ».

Des intentions de Mme Thérèse Aubray les titres des livres successifs, en son nouveau recueil **Je Viens en Fraude (Battements II)** sont des garants qui satisfont. *Je Viens en Fraude,* dit la première partie; puis *Colère* quand l'intrus s'est introduit ou, du moins, quand le poète s'en aperçoit; Si *Rien n'est vain* (« absence, absence ») prépare aux *Naissances* innocentes du bonheur, *la Grâce* prépare une foi nouvelle; « un étranger est là », *la Violente Vie,* la lutte aboutit « au cœur d'une autre paix » qu'impose *le maître;* on se ressaisit de part et d'autre, on se parle *de l'une à l'autre rive.* Mme Aubray réussit à merveille les courts poèmes où s'expriment allégoriquement ses émotions et ses sentiments; dans les poèmes plus longs, parfois elle laisse une sorte d'élan l'emporter, qu'elle réprime ou contient malaisément; elle veut trop dire en une fois; elle ignore la vertu d'une suggestion, elle ne se décide pas au sacrifice.

Nouez les mains des destinées
Au fil des songes balancées
Nouez les fragiles pensées
Au seuil de l'acte poignardées.

Sur ciel de cendre, sang versé
Reniant tout de ta fierté
A la terre, dépossédée
Tu rends tes armes, résignée.

Sans souci du temps, libérée,
Filant sa toile, balancée
Sur le néant de sa durée
Ton âme, secrète et glacée.

Combien plus de sentiment est contenu dans un petit morceau ouvragé de cette sorte que dans des pièces plus longues. Plus de délicatesse dans la mise en œuvre, et beaucoup plus de signification.

J'aime comme un arome d'automne dur et sain le souffle animé de ce chant que Mme Luce Laurand dénomme *le Verger :*

Il y avait de grosses pommes,
Des pommes vertes, jaunes, roses,
Des pommes rouges, lisses, bonnes
Comme le cœur de la vieille paysanne
Qui a donné ce qu'elle a pu
Aux siens, au bon Dieu, aux mendiants,
Aux travaux de l'âtre et des champs,
Et qui bientôt ne viendra plus
Cueillir la pomme rouge et ronde,
La pomme verte et un peu rose,
Et la pomme brune. . . . .
. . . .

Il y a dans ces petits poèmes dont l'ensemble est ingénument et dûment intitulé **Le Jardin Vert**, un régal de rusticité simple et vraie, un amour de la vie, des fleurs, des herbes, des oiseaux, de la lumière, de la pitié, de la tendresse et de la bonté sincère et fragile. C'est un petit livre de charme, de pureté, des poèmes légers, gracieux, tout charmants.

La Clairière de Daphné par le même auteur, avec ses complaintes, ses berceuses, les rêves de passion qui s'expriment au cœur des bois, près des ruisseaux, et ses dialogues où se font écho les souhaits ou regrets de douces créatures de légende, ajoute son agrément plus varié et plus subtil encore à l'agrément du premier recueil. C'est une rencontre délicieuse, celle de cette jeune chanteuse dont la voix n'est pas déformée et qui module selon son cœur.

Dans **Instinct** le poète ardent qui s'appelle Doëtte Angliviel se décèle sans détour. L'amour le plus sensuel l'a âprement saisie; elle ne songe pas à s'en cacher, et ses vers à la fois éperdus et resserrés chantent ses joies et son tourment. Quand, au jour où elle sera appelée à rendre compte de sa vie, elle apparaîtra avec sa gerbe, elle n'aura, pense-t-elle, à

avouer aucune faute, à hurler aucun remords. Une rose, qui frissonnera parmi les feuillages de sa gerbe,

> Cette rose, si belle et si rouge, dira
> Les chemins de parfum qui tentèrent mes pas
> Et le sang des baisers dont a saigné ma bouche.
> Cette rose dira que je fus peu farouche
> Et que, pour le plaisir, je n'ai rien négligé...
> Mais, Seigneur, pourquoi donc tant de fruits aux vergers
> Si nous ne devons pas en remplir nos corbeilles?...

Décevances et découragements ont envahi le cœur, semble-t-il, de Mme Gisèle Lombard-Mauroy, dont le rire est joyeux et dont le cœur, à l'en croire, serait vide; elle se sent exilée dans le pays qu'elle habite et la nostalgie la hante des pays d'où ses aïeux belges sont venus. Pourtant il semble qu'un amour ait enflammé sa vie avant que la maladie y ait mis un terme; il est sûr qu'en tous lieux l'air, l'enchantement de la nature, la douceur du foyer familial exercent sur son esprit leur puissance d'apaisement auquel elle se montre, en exact et fin poète, extrêmement sensible : toutes ces **Berceuses d'un Temps Passé** en exaltent doucement le charme, en des vers et des strophes fort bien venus et soignés. C'est un livre de choix et de beauté tranquille et pure.

De Mme Jeanne Lenglin **les Reflets d'un Miroir** disent avec une tranquille et souple aisance ses songes et ses tendresses d'amante et de mère, les espoirs de son âme fervente, la lassitude d'être souvent déçue. Les vers sont bien faits et, même s'ils ne sont pas originaux toujours, ils témoignent d'un grand cœur et d'une sincérité absolue.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jacques Chardonne : *Porcelaine de Limoges*, Grasset. — Roger Vercel : *Remorques*, Albin-Michel. — Edouard Peisson : *Le chalutier 304*, Grasset. — Daniel-Rops : *Le cœur complice*, Plon. — Louis Artus : *Mon mal et moi*, Baudinière. — Michel Davet : *Les cinq femmes de la Maison*, Plon. — Claude Fayet : *Rhapsodie hongroise*, Plon.

Avec **Porcelaine de Limoges,** par M. Jacques Chardonne, nous avons la fin des « Destinées sentimentales », c'est-à-dire de l'histoire de Jean Barnery. Séparé de sa première femme Nathalie, qui donne dans une sorte de manie de la persé-

cution, l'ancien pasteur s'était remarié, on s'en souvient, et avait vécu en Suisse, à Reus, dans l'isolement, avec sa nouvelle épouse, Pauline, des heures de bonheur complet. Eclate la guerre; puis, vient la séparation, Après l'armistice, Jean a repris la fabrique « Barnery et Cie », de Limoges, qui périclitait. Pendant un voyage qu'il a fait, en Amérique, Pauline, abandonnée à elle-même, du côté de la Tremblade, s'est laissé effleurer par la tentation d'un nouvel amour avec un jeune homme dont elle a été l'infirmière au temps de la guerre...

Revenu, Jean commettra des imprudences à la fabrique, et ce sera « la crise »... Mais l'étude de ces difficultés matérielles n'est pas le sujet du roman de M. Chardonne. Ce sujet — qui a toujours préoccupé l'auteur de *L'épithalame* — c'est l'étude des rapports du couple, de l'action du temps sur l'amour... Thème pascalien : « Parce que je ne suis plus moi, parce que vous n'êtes plus vous. » Jean et Pauline ont été soumis, comme les autres, à la loi de mutabilité. N'importe; ils ont aimé. Thème mussettiste : « Il n'y a pas de vie perdue quand on a aimé. » Jean pourra mourir; il n'aura pas vécu en vain. On devine le moraliste, sous le peu que j'ai dit des *Destinées sentimentales. Porcelaine de Limoges* est un de ces récits « où il ne se passe rien »; qui n'a point d'intrigue. Je ne lui en fais pas reproche. J'admire fort, au contraire, l'art extrêmement subtil, dont il témoigne. M. Chardonne, qui écrit dans une langue très pure, ou plutôt très épurée, décantée, excelle à suggérer plutôt qu'à dire. Il élude maints détails, en outre; et cela ne laisse pas, par parenthèse, de rendre difficile, parfois, à cause de l'attention qu'elle nécessite, la lecture de son récit, si peu pesant, cependant. M. Chardonne laisse volontairement maintes circonstances essentielles dans l'ombre; et il met, en revanche, en lumière, de menus faits, de petits incidents, un bout de paysage, dans l'intention, sans doute, de réduire l'existence à une espèce de drame en sourdine; d'en fondre les aspérités les plus cruelles dans quelque chose d'uni, où *le trait* seul mérite d'être mis en valeur, et retenu, à cause de *la pensée* qu'il engendre ou à laquelle il est comme naturellement lié... Faut-il voir là une formule nouvelle de roman ou la négation même du roman? Le ton pudique et tendu de M. Chardonne, sous les dehors de la sim-

plicité, sa discrétion volontaire, ne sont-elles pas, en vérité, incompatibles avec le métier d'écrivain romanesque? Le romancier, et le romancier réaliste, pour préciser, doit toucher à tout, ne se rebuter de rien; ou, si l'on préfère (comme son art est proprement orchestral) user aussi bien de la caisse que de la flûte. Il me semble que, par son esthétique, M. Chardonne se rapproche plus, à la fois, du nouvellier et de l'auteur dramatique que du romancier. (J'ai failli citer la *Bérénice* de Racine, à son propos, tout à l'heure...) Qu'on le note, d'ailleurs : il y a des chapitres presque tout entiers dans *Porcelaine de Limoges* qui sont en dialogues; ce qui n'est pas conversations, dans ces chapitres, est descriptions, ou équivaut à l'indication d'un jeu de scène. Point de répétitions, de préparations, de présentations; peu d'explications ni de narration, encore moins d'analyses et de commentaires. Je ne dis pas que M. Chardonne évite la difficulté. Il est plus aisé d'ajouter que de retrancher, dans un livre. Je crois qu'il obéit à des lois précises, et qu'il se pourrait qu'il fût, actuellement, le chef de cette école qu'on est en droit d'appeler protestante, et qu'ont illustrée Benjamin Constant et M. André Gide. Mérimée s'y rattache, et M. Marcel Arland l'a enrichie d'une note poétique, très particulière. Elle est dominée par un système rigoureux. L'art obéit toujours à des conventions, sans doute. Celles de Proust, pour aller à l'encontre de celles de M. Chardonne n'en sont pas moins aussi discutables. Quand l'auteur d'*A la recherche du temps perdu* prête à son diplomate, au cours d'un dîner, tant de paroles que celui-ci ne pourrait les proférer en moins de deux heures d'horloge, il donne tout autant dans l'arbitraire que M. Chardonne, quand il escamote l'essentiel des actes et des sentiments de ses personnages. L'humble vérité, ou son apparence, ne se trouverait-elle pas dans moins d'abondance et plus d'abandon?... « La pensée écrite est un modérateur », a dit M. Alfred Mortier dans le recueil d'observations critiques, d'une grande finesse, qu'il intitule *Marginales*. Mais il ne songeait pas au théâtre, encore moins au roman, quand il s'exprimait ainsi, je me plais à le croire. Que M. Chardonne soit « un modérateur » prouve qu'il est — avec le tempérament d'un poète — plus un moraliste qu'un écrivain d'imagination et

d'observation. C'est un maître, en tout cas, et des plus délicieux.

Il y a, presque, le sujet de deux romans dans **Remorques** par M. Roger Vercel : l'un a trait à la vie de ces sauveteurs qui partent, par mer démontée, pour accrocher et traîner jusqu'au port les navires en perdition; l'autre concerne le sort d'une de ces épouses de marin dont la vie fut une suite de sacrifices à l'absent — car même quand ils ne naviguent pas régulièrement, les hommes de mer ne pensent qu'à leur métier, et ne sont jamais tout entiers où ils sont... Ces deux sujets ont leur intérêt, en soi; mais le second fait tort au premier, surtout qu'il vient s'y greffer une histoire de femme qui veut se venger de sa fripouille de mari... Sans doute, le gaillard est-il, précisément le capitaine du bateau que le héros de M. Vercel a tiré d'affaire, et qui l'a laidement planté là pour n'avoir pas à payer le prix de son sauvetage. Mais, si bien que M. Vercel ait réussi à faire le raccord ou l'emboîtage de ses deux récits, ces deux récits n'en existent pas moins. Cela dit, il faut reconnaître que toute la partie proprement maritime de *Remorques* est de la qualité la meilleure. Nous avions vu, dans un des derniers romans de M. Georges Simenon, un certain « Tonnerre de Dieu » opérer, dans des circonstances analogues à celles du récit de M. Vercel, le sauvetage d'un bateau en péril. Ce n'était là qu'un des actes de la vie héroïque de la mer. Ici, il s'agit d'une industrie, à proprement parler. Le capitaine Raynaud travaille pour une compagnie, quand il part au secours des bateaux désemparés. Son *Cyclope* est toujours sous pression. Quels frais! Aussi en coûte-t-il gros d'être tiré par lui d'un mauvais pas. Mais c'est justice; et les détails techniques de *Remorques* n'intéressent pas moins que ne passionnent ses péripéties dramatiques. Il y a bien quelque didactisme ou une sorte de sagesse universitaire qui se fait violence dans le récit de M. Vercel. Ce romancier use d'une langue ferme, colorée, dans la grande tradition réaliste qui procède de Flaubert.

M. Edouard Peisson est, comme M. Vercel, un écrivain maritime; mais plus franchement maritime, il me semble. M. Vercel a de fortes attaches à la terre, en effet, et peut-être se documente-t-il plus auriculairement que matériellement

des choses de la mer, dans sa Bretagne natale. M. Peisson a bourlingué, lui, cela ne fait aucun doute; et c'est de ses expériences personnelles qu'il nourrit, en particulier, les beaux récits dont se compose son recueil **Le chalutier 304.** Ces récits sont d'assez longues nouvelles, pour la plupart, où le drame — je dirai quotidien — de la mer nous est révélé sous toutes ses faces. M. Peisson a réalisé beaucoup de progrès, depuis ses premiers livres. Il est plus concentré, plus dru, plus direct, et s'encombre moins de ces termes techniques qui déconcertaient un peu ses lecteurs — plus libre, donc, et plus à son aise. Il atteint, par exemple, à l'émotion dans *Un faux,* à la poésie dans *La rose des vents,* à l'aide des moyens simples qui sont ceux du grand art; et la violence même de son pathétique dans *Deux mauvais garçons* est d'une sobriété classique.

Ce sont des nouvelles que Paul Bourget eût aimées qui composent le nouveau volume de M. Daniel Rops : **Le cœur complice.** La première, *Sévéra,* oppose un père et son fils. Le fils, un butor, trompe la femme qu'il a épousée. Elle le fuirait si elle n'était retenue par le père, à qui, une nuit, elle se donnera, après avoir empoisonné son mari... Le grison aura des remords et ira chercher la paix dans une abbaye... C'est la morale du récit; mais le récit, lui-même, me retient davantage, qui montre comment une femme, dominée par une imagination perverse peut parvenir à s'auto-suggestionner. *L'Euménide endormie,* du même recueil, montre la haine d'une belle-mère lyonnaise pour sa bru juive. Ce n'est pas rien. Enfin, dans *L'eau Malade* et *Colin-Maillard* M. Daniel Rops étudie des problèmes moraux, en fonction de l'idée de péché. Ses analyses des ravages de la tentation démoniaque dans les âmes sont d'un psychologue fort délié.

Avec M. Daniel Rops, M. Louis Artus est assurément un des romanciers actuels qui continuent avec le plus de ferveur et d'autorité la tradition de Paul Bourget. Catholique, comme l'auteur du *Démon de midi,* M. Artus apporte à la défense et illustration des idées qui lui sont chères un zèle qui force le respect et, de surcroît, émeut. **Mon mal et moi,** son dernier récit, est l'histoire d'un jeune homme sur qui pèse l'hérédité la plus lourde, et qui désespérerait de s'en affran-

chir si une jeune fille admirable ne lui faisait violence pour le sauver. « Je veux servir Dieu, lui dit-elle, dans la créature que je préfère. » Avec cette alliée, il remontera des ténèbres où il était plongé vers la lumière. Point de fatalité pour qui a la foi : « L'homme est libre... » Conviction très noble. M. Artus a placé son héros dans le monde faisandé de l'après-guerre. Ses tableaux ont de la hardiesse; et il a dessiné une manière d'esthète dont plus d'un trait nous est familier.

Les cinq femmes de la Maison par Mlle Michel Davet, sont la mère, trois filles et la gouvernante de celles-ci. La mère n'a pas su élever Bérangère, Dora et Isabelle; mais la gouvernante à qui elle les a confiées n'a guère plus d'autorité qu'elle, et tout va à vau-l'eau dans la maison. Deux hommes, le peintre Pascal, Francis, l'oncle, ajoutent à l'aspect bohême et féerique de ce milieu, et y introduisent l'amour... Tout s'arrangera, grâce à la Providence : Bérangère trouvera un mari dans le château où elle se sera réfugiée, à la suite d'une scène violente; Isabelle gagnera sa vie, et Dora mourra, les yeux levés vers le ciel. C'est toujours chez Mlle Davet le même génie poétiquement tendre et rêveur. Mais l'art s'est affermi ou l'artiste a mieux pris conscience de ses dons. Elle se contrôle et laisse moins place au fortuit dans sa création.

Rhapsodie hongroise par Mme Claude Fayet est un gentil récit romanesque, élégamment, verveusement écrit, où l'on voit un jeune homme loyal accusé de vol. Celle qui l'aime (une princesse, s'il vous plaît) ne doute pas un instant de lui; elle sera récompensée de sa fidèle confiance, puisqu'elle apprendra, à la fin, non seulement qu'il est innocent, mais de noble origine...

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Dame Nature, trois actes de M. Birabeau au Théâtre de l'Œuvre.

A un certain nombre de pièces médiocres, M. Birabeau vient d'en ajouter une qui est inadmissible. On ne saurait concevoir rien de plus choquant que l'ouvrage qu'il a présenté sous le titre de **Dame Nature.** Il y rapporte l'histoire de deux gamins qui se trouvent dans une

situation où notre instinct, comme nos préjugés, ne supporte pas de les voir. La fille n'a pas quinze ans, le garçon est plus jeune encore, et ils sont sur le point d'avoir un enfant. Dans quelque état de décomposition que soit notre société, de tels cas y sont encore infiniment rares et, lorsqu'ils se produisent, ils provoquent à la fois le malaise et la stupeur. Je ne sais comment on les envisagera dans l'avenir; pour l'instant, ils nous révoltent et je ne vois pas la manière dont il faudrait les traiter pour nous y apprivoiser. J'imagine qu'on y réussirait en y mettant beaucoup de sérieux et de gravité, ou bien à l'opposite par le moyen d'une affreuse perversité. Cela deviendrait dans un cas la peinture d'une extrême innocence, dans l'autre celle d'âmes corrompues dans leur fleur. Mais prendre un autre parti, renoncer à ce qu'il y a d'émouvant dans cette situation pour en tirer un vaudeville à quiproquo où l'on traîne à plaisir l'esprit sur des équivoques, c'est rendre impossible cette fragile substance des amours puériles.

Car en effet l'amour puéril est une réalité qu'il est loisible de considérer. Il évoque, dès qu'on y songe, un des plus magiques vers de Baudelaire : *mais le vert paradis des amours enfantines...* Ce chant nous prouve que l'amour et l'enfance sont compatibles mieux que ne le pourraient faire Daphnis et Chloé eux-mêmes, sinon Paul et Virginie ou bien Eddy et Paddy. Qu'aurait pensé de l'héroïne de M. Birabeau cette Virginie qui mourut plutôt que de dénouer sa robe? Quant à Daphnis et Chloé, ces parangons de précocité amoureuse, ne sembleraient-ils pas bien en retard, opposés à nos jeunes contemporains puisque, plus âgés qu'eux, au début de leur aventure, il leur fallut un si long temps pour parvenir au point qu'avaient déjà franchi ceux-là dès avant le lever du rideau.

Cette matière, que les amours enfantines proposent à notre attention, doit en tout état de cause être traitée avec une délicatesse extrême; mais elle a besoin de l'être infiniment plus encore s'il s'agit de la présenter au théâtre où la présence des enfants, à elle seule, constitue un premier problème, non sans gravité, qu'ils soient acteurs ou bien qu'ils soient personnages. Pendant très longtemps, le public ne l'a tolérée qu'à l'intérieur de limites strictement fixées. Edmond de

Goncourt, dans son journal, nous conserve le souvenir de la façon dont en 1888, lors de la première de *Germinie Lacerteux,* fut accueilli le tableau du Dîner des petites filles. On criait : *Au dodo, les enfants!* Et pourquoi? Parce que la bonne qui servait ce dîner était enceinte. Quels progrès avons-nous donc faits en cinquante ans! Aujourd'hui, ce n'est plus la bonne, c'est la petite fille elle-même qui est enceinte. Qu'en dirait Edmond de Goncourt? Pour moi, j'estime que c'est du public que cet état de choses fait le procès.

Pendant longtemps, on n'admit point que les enfants acteurs, comme les enfants personnages, pussent dire sur la scène, ou bien y voir, autre chose que ce que des enfants de leur âge auraient pu voir dans la vie, ou bien y entendre. Et l'on sait qu'alors on respectait encore l'enfance, que les enfants ne vivaient pas en camarades avec leurs parents. Ils ne leur disaient pas « mon vieux » et ne les appelaient point par leur nom de baptême. La scène de la petite Louison, dans *le Malade Imaginaire,* est le type de ce que pouvait être une scène d'enfant : un épisode fugitif où ce petit personnage suscite une émotion, bien plutôt par sa présence que par ce qu'il dit. L'impression que produit le drame cède un instant, et, pendant la durée de cet intermède, on se préoccupe de la façon dont le comédien enfant se comporte et non pas de son rôle, qui est épisodique.

S'il en est autrement, si un rôle de personnage très jeune se trouve plus étendu, on ne le confie plus à un enfant, mais à une jeune comédienne fluette et de petite taille. On n'envisage pas de faire représenter Chérubin, Poil de Carotte, ni l'Augustin du *Passé* par un garçon qui ait effectivement leur âge. Et Eliacin, qui est plus jeune encore qu'aucun des trois, compte parmi les rôles que tiennent toujours des actrices expérimentées. Reichenberg, puis Berthe Bovy, le jouèrent l'une après l'autre — mais à un long intervalle — à l'ombre de Mounet-Sully.

Le petit Yniold parut en sa nouveauté représenter la situation la plus hardie où pût se voir mis un jeune enfant. Pensez que son père l'obligeait à regarder ce qui se passait dans la chambre où Pelléas et Mélisande se trouvaient enfermés. Et il lui posait des questions dont la précision gênait le public

de 1892. *Sont-ils près l'un de l'autre?* demandait Golaud. *Et... le lit?* poursuivait-il, *sont-ils près du lit?* Quelle admirable scène! Ne perdons pas l'occasion de le dire, puisque nous venons d'avoir celle de la relire, et n'oublions pas qu'elle offensa le public qui la vit en sa nouveauté. Lui aussi aurait volontiers envoyé au dodo l'enfant comédien qui jouait cette scène scabreuse.

D'ailleurs, on se préoccupe parfois en effet d'envoyer les enfants au dodo. Je me souviens qu'en 1933, les représentations de l'*Intermezzo* de Giraudoux faillirent se voir interrompues parce que je ne sais quelle décision gouvernementale fut prise, qui interdisait le travail des enfants dans les théâtres, passé une certaine heure. Naturellement cette décision ne tarda pas à tomber dans une charmante désuétude, en sorte que l'autre nuit, dans la pièce qui nous suggère toutes ces réflexions, nous avons pu voir Mlle Paulette Laurens, qui est assurément une moins de dix ans, faire son entrée entre vingt-deux et vingt-trois heures. C'est que nous sommes à quarante-cinq ans bientôt de Pelléas et du petit Yniold, et dans ce grand espace de temps, l'on sait tout ce que le cinéma fit. Entre autres choses il a montré que les enfants, et même que les petits enfants, pouvaient cesser de tenir des rôles épisodiques et qu'on pouvait faire d'eux des protagonistes. Il n'est que de les traiter comme des animaux dressés; ils rendent autant qu'un cheval ou qu'un chien savant. On le comprit bien et il s'ensuivit une surproduction inouïe de comédiens de l'âge le plus tendre.

Quand leur troupe fut constituée, elle reflua vers le théâtre, et quand les auteurs virent qu'ils pouvaient disposer de ces bambins, ils leur réservèrent des rôles dans leurs comédies. Ils allèrent même jusqu'à écrire, comme l'a précisément fait M. Birabeau, des pièces entières à leur intention. Mais on pense bien qu'entré dans cette voie, on ne se borna pas à composer des ouvrages où les enfants eussent des rôles exactement convenables à leur âge; on se hasarde bientôt à leur faire voir, comme Golaud au petit Yniold, des choses que leurs yeux n'auraient pas dû regarder. On les mit, comme M. Birabeau, dans des situations révoltantes, et comme le public semble prendre un certain goût à la discordance qui

apparaît entre la puérilité du héros et la nature de l'intrigue où on l'engage, je ne doute pas que l'on n'aille bientôt beaucoup plus loin dans cette voie. Je m'attends que l'an prochain quelque écrivain de théâtre nous montre *Toto chez les Courtisanes*. Et le petit Paqui y sera délicieux. Quel dommage!

Je ne sais ce que deviendra ce ravissant comédien. Les prodiges troublent toujours un peu. Mais il ne faut pas préjuger de l'avenir, et se contenter de goûter le présent dans ce qu'il montre à la fois de délicieux et d'inquiétant. Goûtons donc en Jean Paqui un surprenant mélange de puérilité et d'expérience, soyons étonnés de voir l'art du théâtre joint à l'enfance, et souhaitons qu'on profite de cette heureuse singularité pour nous montrer certains rôles joués comme ils ne l'ont jamais été. Je pense à Eliacin, et à Poil de Carotte, en attendant Chérubin, quand Paqui en atteindra l'âge.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

S. Glasstone : *Electrochimie des solutions*, Alcan. — Albert Tian : *Notions fondamentales de chimie générale et de physicochimie*, Masson. — A. Tian et J. Roche, *Précis de chimie*, Masson. — Mémento.

Le premier des livres, qui font l'objet de cette rubrique, apporte une importante documentation sur un sujet que la France a toujours quelque peu négligé; il complète utilement un gros ouvrage (350 p.) paru récemment dans la même collection (1).

S. Glasstone, de l'Université de Sheffield, possède une haute compétence en la matière, et la traduction française du gros volume (500 p.) **Electrochimie des solutions** est à peu près suffisante : si les erreurs n'y sont pas rares, du moins n'ontelles pas le malheur de rendre le texte incompréhensible, ce qui est si souvent le cas.

Le plan de l'ouvrage est très clair et rationnel : la première partie comporte des généralités (description de l'électrolyse, migration des ions, solvatation, conductivité); la seconde partie approfondit la nature des électrolytes, indépendamment de tout passage de courant (théorie de la dissociation, acides et bases, hydrolyse, neutralisation, effet tampon, in-

(1) Hans Falkenhagen, *Electrolytes*, Préface de P. Debye, Alcan, 1934.

dicateurs, corps amphotères); enfin le livre se termine par une étude plus approfondie de l'électrolyse (piles, polarisation et dépolarisation, surtension, dépôts métalliques, etc.).

§

Les derniers ouvrages de chimie, qui ont vu le jour (2), ont été trouvés d'une médiocrité à peine imaginable, et ce jugement n'a rien à faire avec notre rédaction — à la même époque — d'une mise au point « populaire » de la chimie (3). Ce serait faire injure à Tian et à Roche que de les comparer à Cattelain ou à Martinet. Le premier de leurs livres (4), **Notions fondamentales de chimie générale et de physicochimie,** est signé Albert Tian, professeur à la Faculté des Sciences de Marseille. Le second, **Précis de chimie** (5), reproduit de nombreux passages du précédent, et la chimie organique (cinq cents pages sur neuf cents) est due à J. Roche, qui professe à la Faculté de Médecine de la même ville.

Ce que l'on peut reprocher à l'exposé de Tian, c'est une impropriété générale du vocabulaire. En particulier, il ne tient pas compte, lui non plus (6), de la distinction *indispensable* entre corps simple et élément, sans laquelle l'étudiant ne comprendra jamais ce qu'est une molécule ou ce qu'est un atome (C. p. 6; P. C. p. 10, etc.). Que dire alors quand l'auteur emploie le mot « élément » (C. p. 3; P. C., p. 1, etc.) au petit bonheur? Ce mot, en chimie, doit être considéré comme définitivement spécialisé et ne saurait être pris comme synonyme de *constituant.* Ailleurs, on remarque des inexactitudes sur les radicaux acides (C. p. 24; P. C., p. 36), des confusions entre atomes et ions (P. C. p. 93), entre hydrates et hydroxydes, une absence complète de définition du *potentiel chimique,* dont on parle si souvent. A côté d'excellents développements sur l'acidoalcalinité et l'effet tampon, il faut regretter que l'oxydoréduction (P. C., pp. 128-

(2) Eugène Cattelain, *Pour comprendre la chimie* (*Mercure de France*, 15 avril 1934, pp. 362-365); Joseph Martinet, *Précis de chimie* (*Ibid.*, 15 janv. 1935, pp. 376-377).

(3) *La chimie au laboratoire et à l'usine, dans la nature et dans la vie* (*Mercure de France,* 15 nov. 1935, pp. 145-146).

(4) Que nous désignerons ci-dessous par P. C.

(5) Noté C. par abréviation.

(6) *Ibid.*, 15 févr. 1936, p. 155.

130) soit bien insuffisante et que les métaux aient été véritablement sacrifiés.

Enfin certains passages auraient dû être supprimés, notamment celui-ci, figurant deux fois (C. p. 12; P. C. p. 17) :

En France, certains ont cru bien faire en remplaçant *poids* par *masse*... Le poids moléculaire utilisé en chimie sera le nombre exprimant en grammes la masse (*sic*) de substance du corps présent dans 22 litres 4 de solution... On désigne par *poids-moléculaire-gramme* (?) un nombre concret, qui représente une *masse* (re-*sic*) *absolue* de substance...

Comprenne qui pourra ce galimatias, où l'on décrète qu'un poids ne doit pas être appelé une masse, tout en en étant une!

Les chapitres sur l'énergétique chimique sont bien meilleurs, et l'ensemble du *Précis de chimie* témoigne du louable souci de combler le fossé entre la chimie et la biochimie. On peut même dire qu'à part diverses imperfections, faciles à corriger, la chimie organique (pp. 455-934), écrite par J. Roche, est le meilleur guide que nous possédions à l'heure actuelle pour les médecins et pharmaciens (étudiants et exerçants).

Mémento. — Nous avons signalé il y a deux ans (7) un ouvrage de chimie ménagère de Paulette Bernège, qui lutte avec ardeur pour la rationalisation des besognes domestiques. Elle vient de publier un petit livre gentiment illustré, *Le ménage simplifié ou la vie en rose* (Stock) dont l'inspiration est excellente :

La sagesse antique de Diogène, vivant dans un tonneau, rejetant sa seule écuelle devenue inutile, semble une exception dans l'histoire, en opposition absolue avec la tendance fondamentale, qui oriente dans le même sens, depuis l'apparition de l'espèce, les milliards d'êtres humains des générations successives (p. 93). Il fut dépensé, pour la dernière guerre, six mille cinq cents milliards de francs actuels. Avec cet argent, on eût pu faire cadeau, à chaque famille des Etats-Unis, du Canada, de l'Australie, de la Grande-Bretagne, de la France, de la Belgique, de l'Allemagne et de la Russie, d'une maison valant 62.500 francs, entourée d'un terrain de deux hectares et contenant 30.000 francs de mobilier. Il serait resté assez d'argent pour doter chaque agglomération de vingt mille familles, d'un hôpital, d'une université, de plusieurs écoles (p. 310).

Certains passages suscitent une approbation sans réserves. Citons au hasard : l'horreur des logements actuels (p. 148), notre propre responsabilité (p. 110), le bain et la douche (p. 134), la vertu des

(7) *Ibid.*, 15 févr. 1934, p. 137.

nombres impairs et les petites malhonnêtetés des commerçants (pp. 168-169)...

Mais il faut dénoncer une tendance bien moins heureuse, qui est concrétisée par la phrase : « La ménagère pratique, la ménagère habile n'est pas celle qui frotte sans penser, mais celle qui pense pour ne plus frotter » (p. 240). D'accord, mais on oublie trop souvent que le « bon sens » est à peu près à mi-chemin entre la mentalité primitive et l'esprit scientifique. Il en résulte une foi injustifiable en la petite jugeote de tous les jours, en le gros bon sens du Français moyen.

Ainsi que nous le rappelions récemment (8), Henry Le Chatelier écrit à juste titre :

> Tout le monde peut faire de l'organisation empirique, mais l'organisation rationnelle n'est accessible aujourd'hui qu'aux ingénieurs, aux savants, qui ont reçu une éducation préalable suffisante..., en entendant par *savants* ceux qui ont consacré vingt ans de leur jeunesse à s'entrainer aux disciplines scientifiques.

Pour ne prendre que deux exemples, ce petit livre nous renseigne fort mal sur les applications de l'éclairage et sur les principes de l'hygiène alimentaire. Je veux bien que l'auteur ironise, en prescrivant d' « analyser l'autorité, comme s'il s'agissait de laver une paire de draps » (pp. 64-66), mais

> Que la plaisanterie est de mauvaise grâce!

A quoi bon taire aux quidams l'existence d'une psychologie scientifique et leur laisser croire qu'ils sont aptes

> A juger sans étude et raisonner de tout.

Nous commençons à former des ingénieurs éclairagistes, et les abat-jour, « ouvrages de dames », disparaissent peu à peu... Il est hors de doute que la société de demain fera une place importante aux ingénieurs ménagers.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Jacques Valdour : *Organisation corporative de la Société et de la Profession*, Arthur Rousseau. — Paul Chanson : *Les Droits du travailleur et le Corporatisme*, Desclée De Brouwer. — F. I. Pereira dos Santos : *Un Etat corporatif. La Constitution sociale et politique portugaise.* Recueil Sirey. — Mémento.

Le petit mais substantiel livre de M. Jacques Valdour, **Organisation corporative de la Société et de la Profession** permet de voir ce qu'a donné le Corporatisme dans le monde.

En Allemagne, Hitler a subordonné à l'Etat hitlérien les

(8) *Ibid.*, 15 janv. 1936, p. 366.

corporations et les entreprises; toutes relèvent du ministre de l'Economie par l'intermédiaire des Commissaires du travail qui, dans chaque région économique, surveillent et dirigent les Conseils de confiance de chaque entreprise, les membres de ces Conseils étant tous des hitlériens vérifiés que désignent le patron et la cellule nazi de l'entreprise, et que le Commissaire peut d'ailleurs révoquer; tous les différends entre patrons et conseils sont tranchés par ces Commissaires et toutes les sanctions sont prononcées par un tribunal d'honneur qui est également dans la main d'Hitler. Ce régime, plus étatiste encore que celui de l'Italie, ne se distingue du régime soviétique que par le maintien du principe de la propriété privée. C'est le socialisme d'Etat, dans toute sa rigueur, c'est même du pur caporalisme prussien.

En Autriche, le chancelier Dolfuss a remplacé les assemblées politiques élues à la majorité numérique par des assemblées corporatives. C'est ainsi que le Conseil municipal de Vienne se compose de représentants des diverses professions, des sciences et des arts, des écoles et des églises. L'Assemblée fédérale qui exerce le pouvoir souverain (nomination du président de la république, droit de guerres et de paix, etc.) se compose de quatre corps dont l'un est le Conseil économique issu des corporations professionnelles. Et le gouvernement lui-même ou Conseil fédéral comprend, sur 59 membres, 20 qui sont nommés par ce Conseil économique. Les corporations autrichiennes ne sont donc pas seulement des corps économiques et sociaux mais des corps politiques au premier chef.

En Italie, le fascisme, après divers essais, a organisé 22 corporations réparties en 3 groupes : agricole, industriel et administratif; chaque conseil de corporation se compose d'un nombre égal d'employeurs et d'employés mais les uns et les autres fascistes vérifiés, et départagés en cas de besoin par quelques techniciens non moins fascistes. Tout ceci est rattaché au régime de Mussolini, le ministre des corporations étant le président général de tous ces organismes.

Au Portugal, la conception corporative domine également la société et l'Etat. C'est le même système qu'en Italie mais atténué, les membres de la profession sont groupés en syn-

dicats soit de patrons soit d'ouvriers et ce sont ces syndicats qui contribuent à former non seulement les Chambres corporatives mais encore les Chambres régionales et les Conseils de district; de plus par l'intermédiaire de fédérations régionales et d'unions nationales, ils forment une Chambre corporative et consultative qui siégera à côté de l'Assemblée nationale (siégera, parce que l'organisation ne doit jouer qu'au cours de 1936).

En Espagne, chaque comité professionnel se compose de délégués paritaires des syndicats patronaux et des syndicats ouvriers sous la présidence d'un représentant du gouvernement, et ces Comités élisent des représentants aux Conseils nationaux des corporations, l'activité de ces derniers s'exerçant dans le domaine économique mais non politique.

Enfin en Hollande, une loi de 1933 (presque toutes les lois corporatives sont de 1933 et 1934) a organisé des conseils professionnels paritaires, patrons et ouvriers, réglant les questions économiques de la profession et ayant voix consultative auprès du Gouvernement.

En France, rien n'a été fait encore dans cet ordre d'idées, mais le mouvement favorable au corporatisme marque, paraît-il, des progrès, car tout le monde se rend compte que notre syndicalisme, tel qu'il est organisé, n'est qu'une machine de guerre politicienne, fomentant la discorde entre employeurs et employés, constituant au Parlement un parti d'agitation révolutionnaire et procurant à ses porte-paroles des situations bien rémunérées dans les divers conseils du travail, nationaux et internationaux.

Il est seulement à craindre que si le Gouvernement se préoccupe de la chose et cherche à donner un statut aux organisations corporatives qui s'ébauchent, il le fasse dans un esprit politicien, car hélas tout ce qui est politique chez nous est politicianisé; de plus, si l'élection donne de mauvais résultats dans le domaine politique où ce sont trop souvent des charlatans, des parasites ou des toqués qui passent, elle en donne de pires dans le domaine professionnel; il serait curieux de savoir d'abord combien sont dans telle profession les syndiqués par rapport aux non syndiqués, et par combien de ces syndiqués sont élus les présidents et secrétaires des

syndicats, quand il y a des élections; assurément des représentants tirés au sort dans les diverses catégories et qui seraient des échantillons plus que des mandataires, pourraient jouer un rôle d'organisation professionnelle beaucoup plus sage.

Le projet Flandin sur les ententes industrielles semble légitimer toutes les craintes. Il donne place notamment dans le Comité d'arbitrage général au secrétaire de la C. G. T. et il est alors tout à fait réjouissant de voir reçu avec honneur le représentant d'un groupement qui a été dissous par autorité judiciaire et qui théoriquement n'existe pas au nom de la loi. Ce détail indique le grand danger qui serait à redouter : que la future organisation corporative ne soit faite que pour réaliser la dictature du prolétariat à la mode bolchéviste, alors que tous les systèmes dont nous venons de parler sont plutôt organisés contre ce fléau.

Donc, si l'on veut organiser le Corporatisme, qu'on commence par ne donner compétence à ses conseils et assemblées que dans le domaine économique et social, qu'on réserve le droit de surveillance de l'Etat, car, livrées à elles-mêmes, les associations professionnelles deviendraient vite aussi étroites, égoïstes et gênantes que sous l'ancien régime où il fallut les détruire (loi du 17 mars 1791) et qu'on se garde bien de leur donner accès aux assemblées politiques! Ce sont deux ordres d'idées absolument différents. Dernière observation : puisque M. Jacques Valdour connaît si bien la question et la traite dans un esprit si judicieux (sauf sa marotte politicienne à lui) pourquoi ne rédigerait-il pas lui-même un avant-projet de loi portant organisation du Corporatisme? Son petit livre n'en aurait pas été très augmenté et eût été plus substantiel encore.

Ce que je viens de dire sur le livre de M. Valdour m'oblige à passer rapidement sur celui de M. Paul Chanson, **Les Droits du travailleur et le Corporatisme,** qui est également très judicieux. L'auteur est président du syndicat patronal maritime du port de Calais et lui aussi serait à même de rédiger un précieux projet de Charte du travail. Que les divers disciples de La Tour du Pin et autres en fassent autant (et aussi M. Jouhaux et ses amis) et en comparant tous ces projets, comme en

les comparant à ce qui existe déjà dans les pays étrangers, on pourrait arriver à mettre sur pied quelque chose de très intéressant.

Enfin voici un livre de M. Pereira dos Santos, **Un Etat corporatif : la Constitution sociale et politique portugaise** qui donnera sur le régime organisé par M. Salazar tous les détails voulus. Une préface très docte d'un professeur honoraire à la faculté de droit de Nancy, M. Georges Renard, aujourd'hui frère prêcheur (donc rien de ce défunt professeur au Collège de France qui portait exactement le même nom et qui a écrit des livres bien tendancieux sur l'histoire du travail) serait à lire et à méditer. Et, à ce propos, on peut noter que l'auteur précédent, Paul Chanson, se prévalut également des enseignements de l'Eglise; son livre étant même pourvu du *Nihil obstat* et de l'*Imprimatur,* ce qui me semble un peu excès de zèle. On voit donc que le corporatisme n'est pas mal vu dans les milieux religieux; mais cela ne va-t-il pas le discréditer auprès de certains autres? Par contre, d'ailleurs, que les milieux religieux fassent un peu confiance à la liberté! Il y a chez beaucoup de sociologues dits bien pensants une horreur pour le libéralisme qui est vraiment bien sotte.

Mémento. — Encore des livres sur les corporations. Pierre Jolly : *La mystique du corporatisme,* Hachette, et Gaëtan Pirou : *Nouveaux aspects du corporatisme,* Recueil Sirey, si importants et si judicieux que je reviendrai sur eux dans quelque prochaine chronique, la question devant rester longtemps d'actualité. — Barthélemy de Ligt : *Pour vaincre sans violences, réflexions sur la guerre et la révolution,* traduit du hollandais par Irène Laroche. Migolet et Storz. L'auteur est un très fervent pacifiste, et il faudrait répéter ici ce que j'ai déjà dit d'un de ses livres précédents, *La Paix créatrice.* Rien de plus louable que l'amour de la paix et la haine de la guerre, mais ceux qui poussent tout cela jusqu'à se laisser envahir et asservir sont des fous ou des lâches ou des traîtres, quelquefois les trois à la fois. Pour juger de la doctrine de l'auteur il suffit d'en signaler les quatre points principaux : 1° libération immédiate de tous les réfractaires emprisonnés; 2° liberté de refuser le service militaire; 3° abolition du service militaire obligatoire; 4° mettre la guerre hors la loi. Que l'auteur et sa traductrice au prénom si juste en l'espèce aillent prêcher ce programme: 1° à l'Allemagne, 2° aux

Soviets, 3° à l'Italie, 4° à l'Angleterre sans parler des autres puissances. Si tout le monde chante ce quatuor à l'unisson, nous y tiendrons notre partie, mais pas avant! — Docteur Paul Sollier et José Drags : *La Psychotechnique, introduction à une technique du facteur humain dans le travail,* Comité Solvay, Bruxelles, Alcan, Paris. De pareils livres, fruits d'un travail énorme, et traitant des questions très spéciales, ne peuvent être que signalés. La science du travail, donnons-lui son nom grec, l'Ergologie, devient un domaine immense : facteur humain, facteur technique, facteur social, et tout cela se subdivise. Le livre contient, comme documents psychotechniques, des modèles de fiches individuelles d'apprentis et d'ouvriers que les spécialistes étudieront avec intérêt. — Edouard Chaux : *Le Plan français,* préface de Marcel Déat, député, Fasquelle. Il s'agit d'inscrire d'avance et obligatoirement dans les prix de vente la certitude de l'échange entre tous les hommes, et de prendre en mains la restauration, l'accroissement, la protection et la discipline du pouvoir d'achat. Pour cela on instituera un Organisme économique doté des pouvoirs nécessaires pour ordonnancer, contrôler et arbitrer les activités nationales, etc., etc. Dire qu'il y a des gens qui admirent, bouche bée, toutes ces calembredaines! — *La Rénovation française,* 22, avenue de l'Opéra, poursuivant son Plan questionnaire, arrive dans son n° 4 aux Mesures de redressement moral, douze articles seulement, très louables, que le manque de place ne me permet malheureusement pas de reproduire in extenso. Qu'on l'achète ou qu'on s'affilie à la société. — *L'Evolution nord-africaine,* organe de la prépondérance française et de l'essor économique en Algérie, Tunisie, Maroc, 56, rue d'Isly, à Alger, poursuit sa campagne contre l'Office national des combustibles liquides qui refuserait d'utiliser les pétroles de là-bas, ce qui est une question non pas d'Afrique du nord, mais d'empire français. — *La Revue de la plus grande famille* pose la trilogie : Natalité sans machinisme, misère. Machinisme sans natalité, ruine. Natalité et machinisme, prospérité. La même revue donne la population actuelle de l'Italie, un peu plus de 43 millions, avec augmentation de plus de 400.000 par an. Avant de crier stupidement contre le fascisme, nos cartellistes feraient mieux de l'étudier, et de l'imiter en ce qu'il a de bon, à commencer par la suppression de l'impôt successoral en ligne directe. — *Le Mouvement* (Dinan) poursuit ses intéressantes études sur la société contemporaine intitulées Courriers d'histoire. — La *Bonne Entente* (La Rochelle) propose la création d'un nouveau parti, Fédération radicaliste, ayant pour but l'étude des réformes pratiques susceptibles d'assurer à notre pays avec le minimum de contrainte le maximum possible de bien-être. Hélas! je crains que

tous les efforts soient vains tant que nous serons syphilisés par la politicaillerie. — *L'Espoir français* (Paris, 38, rue de Liége) poursuit sa lutte en ce sens. Les méfaits de l'esprit politicien sont désastreux. A trois reprises, les socialistes et socialisants nous ont conduits au bord de l'abîme, et il est à craindre qu'avec les prochaines élections ils nous y précipitent tout à fait. Les défenseurs de l'ordre civilisationnel, Poincaré, Doumergue, Tardieu, Laval, ont été incapables de le sauver, et la situation s'avère plus grave que jamais. De 1931 à 1934, la dette publique a augmenté de 69 milliards, et notre Trésorerie accuse un passif net de 24 milliards. De par la balance du commerce, nous avons depuis 12 ans versé 6 milliards à la Russie et il est question de lui en donner officiellement pas mal d'autres. C'est de la pure folie.

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE

Nguyen van Huyen : *Les Chants alternés des garçons et des filles en Annam*, Austro-Asiatica, t. III, Geuthner, 8°. — Pierre Lustéguy : *La Femme annamite du Tonkin dans l'Institution des Biens cultuels (Huong-Hoa); étude sur une enquête récente*, Nizet et Bastard, 8°. — Raymond Plion : *Le Siam pittoresque et religieux; Fêtes et Cérémonies siamoises*, Firmin-Didot, in-16, ill.

Peu à peu se constitue dans notre Indochine une génération de chercheurs appartenant aux diverses races indigènes et qui se sont mis à étudier les mœurs de leurs compatriotes selon les méthodes scientifiques occidentales. Pour le moment ce sont surtout les Annamites, ou des membres de « nations » soumises depuis des siècles à l'influence annamite, qui se distinguent dans cette recherche ethnographique et folklorique. Les savants européens avaient trop tendance soit à ne voir dans les mœurs et coutumes indochinoises que leur singularité ou leur caractère exceptionnel; soit à interpréter les gestes selon les normes psychiques et logiques qui sont à la base de notre civilisation classique ancienne et européenne moderne. Il est banal de dire que les Extrême-Orientaux ne pensent et ne s'expriment pas comme nous; mais il est plus rare de rencontrer des auteurs qui nous disent exactement en quoi consiste la différence de mentalité sous-jacente.

M. Nguyen van Huyen nous fournit précisément une possibilité de la saisir directement. Les **Chants alternés des garçons et des filles en Annam** sont une sorte de prépa-

ration au mariage, une courtisation rythmée et chantée, dont le point de départ est visiblement biologique car il correspond exactement à la cour chantée des oiseaux. D'ordinaire, les fêtes avec chants alternés des deux sexes sont rares au printemps, mais se font surtout en automne. Dans certains cas les chants ne sont inventés ou répétés que par les garçons et filles à marier. Mais le plus souvent tout le monde peut y prendre part dans un village. Le fait intéressant est que ce sont les gens du commun, paysans, gens de métier, moissonneurs, etc., mais non pas des chanteurs professionnels, qui se distinguent le plus dans ces sortes de joutes.

Comme dans toutes les autres coutumes annamites, l'élément religieux, ou tout au moins le ritualisme, joue un rôle important dans ces réunions, dont l'auteur donne des descriptions précises. Le principe consiste à poser une question et le chanteur de l'autre sexe doit répondre. Mais le vocabulaire employé, les combinaisons des mots, enfin celles des timbres et des accompagnements, sont soumis à des règles très strictes et compliquées, pour l'étude desquelles je renvoie au volume de M. Nguyen van Huyen. La connaissance des groupes de mots est extrêmement répandue dans tout l'Annam, mais plus rares sont les chanteurs et chanteuses qui savent les combiner sous forme de vers, de strophes, de poèmes. Or, cette aptitude littéraire a toujours joué un grand rôle dans la vie sociale annamite; des garçons pauvres ont pu ainsi monter aux honneurs; et d'autre part, les femmes sont ici sur le même plan que les hommes. D'ailleurs, l'inspiration poétique est regardée comme divine ou tout au moins surnaturelle, l'improvisation pouvant aussi être le fait d'un génie, âme d'un mort le plus souvent.

Bref, cette monographie nous montre un peuple tout entier, de très vieille civilisation, qui à tous les degrés de classe ou de caste situe au sommet de sa vie sociale non pas la force physique, ni la richesse, ni même la noblesse, ni enfin, et j'y insiste, ce qu'on nomme le mandarinisme littéraire, acquis par des études et des examens, mais la poésie au sens absolu, à savoir l'improvisation rythmée, donc soumise au nombre et à la mesure. Cette conception-ci place manifestement les Annamites bien au-dessus de tous les Européens, et

même au-dessus des Grecs, ou de Platon. Sans doute, la technique elle-même a depuis tant de siècles entraîné une sorte de fossilisation par la fixation des groupes de mots, qui sont parallèles à nos dictons et proverbles; mais ceux-ci sont fixes et leur emploi évite tout effort de pensée individuelle; au lieu que les chants alternés annamites doivent essentiellement être originaux. Des élèves passaient tous les jours, en allant chez leur maître, devant la maison d'une belle fille et disaient le vers : « Vous êtes à aimer, vous êtes vraiment un amour. » Agacée, la fille leur dit : « Je vais vous donner une sentence; celui qui pourra me répondre par une sentence parallèle, je l'aimerai. » Aucun des garçons ne sut improviser une sentence correcte; et depuis ce moment, il cessèrent de passer devant la maison, mais firent un détour (cf. p. 131). Dans le Midi de la France aussi, la poésie ouvrait les portes et les cœurs, mais dans les châteaux seulement et les cours, bref dans les milieux aristocratiques. En Annam, la poésie improvisée est un fait social populaire et général.

Ce n'est pas dans ce domaine seulement que la femme annamite occupe une position d'équivalence. M. Pierre Lustéguy a étudié de près la **Femme annamite du Tonkin dans l'institution des Biens cultuels** et montré que dans ce système juridique, les filles, les femmes, les veuves ne sont pas du tout subordonnées aux pères, maris et tuteurs comme chez nous. Le pouvoir cultuel et familial (la famille annamite a pour base essentielle le culte des ancêtres) se transmet par les mâles; mais le choix de l'héritier cultuel est dicté par la situation que la mère occupe dans la famille et c'est normalement le fils aîné de la femme principale; or, celle-ci possède vis-à-vis des enfants et des biens un pouvoir à peu près égal à celui de l'époux.

De sorte que l'application aux Annamites de notre code, ou plutôt l'introduction dans le système à la fois religieux, familial et économique des Annamites de nos conceptions européennes n'avait produit que des confusions, et aussi des oppositions. On créa donc une sorte de commission d'enquête au Tonkin; et c'est l'analyse des réponses reçues qui a fourni à M. Lustéguy la matière de son étude critique.

Un chapitre spécial est consacré à ce que l'auteur nomme

les maris-gendres, terme qui prête à confusion, d'autant plus que le cas est extrêmement répandu chez de nombreux peuples. Ils ont été étudiés en détail par Westermarck dans son *Histoire du Mariage;* Frazer aussi, dans son *Folklore de l'Ancien Testament,* avait pris comme point de départ le cas bien connu de Jacob travaillant sept ans pour Rachel et Lia. Dans l'Annam aussi, le gendre gagne la fille en travaillant pour son beau-père; c'est ce qu'on nomme de préférence le mariage par service.

Cette étude approfondie de la situation de la femme annamite au foyer familial prouve bien, comme l'auteur le dit dans son intéressante Introduction, qu'on doit éviter d'appliquer aux phénomènes sociaux extrême-orientaux nos étiquettes occidentales; dans le cas donné, identifier la « cité annamite » à la « cité antique ». M. Lustéguy dit aussi qu'on ne doit utiliser les descriptions anciennes des mœurs et coutumes indochinoises qu'avec une grande prudence, non seulement parce que les méthodes d'investigation ont souvent été insuffisantes, mais aussi parce que les Européens arrivaient dans le pays avec des prénotions occidentales et une tendance à trouver partout des parallélismes avec des faits de chez eux, directs ou appris. Toute cette Introduction est parfaite comme critique, et aussi comme indication des obstacles auxquels on se heurte quand on veut vraiment comprendre le mécanisme social de ces peuples. Mais je rappelle que les Annamites ne sont pas des primitifs, ni des demi-civilisés; ce sont des civilisés anciens, qui ont élaboré un plan social différent de celui des Chinois et de celui des Japonais. Même là, les parallélismes seraient inexacts aussi. Et je rappelle aussi qu'il est très difficile pour un Européen de se situer de manière à subordonner tous les actes de la vie courante, ainsi que toute la politique, tout le droit, et toute l'éthique sociale, à un système de conceptions magico-religieuses, système qu'il faut se garder de regarder comme anciennement fixé une fois pour toutes, mais qui a tout autant évolué que notre jeune christianisme.

En somme, depuis le Japon jusque vers la Perse et l'Inde occidentale, on a affaire à des complexes qui ont beaucoup d'éléments communs, mais qui se différencient aussi sur un

grand nombre de points. Le complexe siamois est déjà bien connu par un certain nombre de monographies sérieuses; mais le petit livre de M. Raymond Plion sur les **Fêtes et cérémonies siamoises** nous le montre en voie de décomposition tout au moins à Bangkok. Les chapitres sont chacun un petit tableau, animé et séduisant, des principales cérémonies périodiques ou épisodiques, comme celle du Premier Labour, ou des Esprits des Eaux. L'auteur a toujours pris soin d'expliquer le sens de ces coutumes ou d'indiquer l'interprétation qu'on en donne localement; il regrette la tendance des Siamois modernes à supprimer ces fêtes si pittoresques; il n'a qu'à leur dire que nous, bien au contraire, qu'ils veulent copier, nous ressuscitons les nôtres, de la Saint-Jean et autres, reconstituons des Mystères, des chevauchées historiques. La civilisation ne consiste pas à supprimer les fêtes et cérémonies populaires; et celles-ci ne sont pas un signe de barbarie.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Le Divan : Paul Bourget : opinion de M. Henri Martineau; souvenirs et jugement de M. Francis Jammes. — *Revue des Deux Mondes :* René Bazin et les cravates de ses collègues à l'Académie française; pauvreté de Lakanal. — *L'Acropole :* restauration ou fin de l'humanisme. — *Marsyas :* « Les derniers jours » par M. Amy Sylval. — Mémento.

On pouvait s'attendre à voir **Le Divan** (février), si dévoué à Stendhal, saluer la mort de Paul Bourget qui fut des premiers stendhaliens. L'article de M. Henri Martineau sur le vieil écrivain est juste et signale avec raison « l'ingratitude de beaucoup » à l'égard du « patriote » et de « l'écrivain de droite » qui, lui, reconnaissait le mérite d'un Zola ou d'un France. On ne saurait que souscrire à cet hommage de M. Martineau :

Ce qu'on ne saurait cesser de révérer en Paul Bourget, alors qu'on ne saurait se plaire à son œuvre, c'est sa probité intellectuelle, sa dignité de vie, le sérieux de sa pensée. Sa vie fut tout entière vouée aux lettres et à la manifestation de ce qu'il estimait, du plus profond de son être, la vérité. Il avait une doctrine que non seulement il ne renia jamais, mais qu'il ne cessa de proclamer, d'éclairer, d'illustrer, de mettre en valeur. Il demeure un modèle de conscience

professionnelle et de travail acharné, comparable à ceux que dans les générations précédentes furent Balzac et Flaubert.

Saurions-nous ici passer sous silence ce que lui doivent les amis et les admirateurs de Stendhal? Il y a plus de cinquante ans, alors même que les écrits intimes du Grenoblois Henri Beyle étaient encore inconnus, Paul Bourget a su deviner sa frémissante sensibilité et dégager sous de fallacieux dehors son indéniable probité d'esprit. Bourget goûtait autant en Stendhal l'honnête homme que le profond psychologue.

Le même fascicule de la revue contient des notations « pour moi-même et les autres » sur Bourget et qui sont l'œuvre de M. Francis Jammes. Le poète convient des faiblesses du romancier. Il l'en raille gentiment. Il révèle en passant un petit tripotage académique et une singulière coïncidence :

Bourget me dit :

— Mon pauvre Jammes, je ne peux pas sentir Barthou, et je m'ingénie à échapper à sa visite. Il s'est interrogé sur la façon de forcer ma porte. Comme il sait que les grands praticiens ont beaucoup d'importance à mes yeux, il m'a dépêché Mme X... qui m'a demandé ma voix pour lui au nom du chirurgien qui l'a opérée.

Il me parla ensuite de l'assassinat de Calmette.

— Je quittais, me dit-il, son bureau, quand y entrait Mme Caillaux. J'étais sorti de chez moi, est-ce étrange! — pour me documenter sur l'effet que produit un coup de pistolet sur un jeune homme. Pas de sujets à l'hôpital de mon ami le professeur X..., bien qu'il y échoue, presque chaque nuit, des escarpes blessés. Pas de veine! J'avais grand besoin de ce renseignement. Mme Caillaux et moi nous nous croisons. La porte se referme. J'entends les coups de revolver. Je me retourne, je rouvre la porte. Que vois-je? Calmette gisant sur le tapis au pied du buste de Chauchard.

Que le buste à longs favoris de Chauchard fait image de tout un milieu et invite à prendre mesure des hommes petits qui le composaient, croyant être une élite! Cette chute de phrase sur ce patronymique si important naguère, qu'elle soit de Bourget ou de M. Francis Jammes, est un assénement justicier digne d'admiration.

Ceci appartient sûrement au poète et le trait final relève d'une finesse que l'on souhaiterait à maint critique professionnel :

Son érudition [celle de Bourget] voile heureusement son insuffi-

sance poétique. Ce qui n'est pas de l'homme ne l'intéresse pas. Nullement le coup d'œil de martin-pêcheur de Guy de Maupassant. Quant au philosophe, il avait revêtu une tunique de Nessus taillée dans les dépouilles de Taine, Renan, Henry James. L'arrachement a dû être cruel sur les points à vif. Conversion admirable d'une évidente bonne volonté qu'énerve un peu le virus pascalien.

§

Les « Notes intimes » de René Bazin — **Revue des Deux Mondes** (15 février) — ne citent pas une seule fois Bourget. En revanche, on y trouve ce croqueton avec paroles, daté du 13 octobre 1904 :

A l'Académie. J'étudie les cravates de mes confrères. Brunetière arrive avec une cravate papillon, à larges ailes, verte et rouge, très select. Il est bien portant. Vandal et Vogüé ont des lavallières nouées à la main, correctes avec épingle riche. Faguet porte le plastron Belle Jardinière à 95 centimes. Mézières et Theuriet le nœud noir tout fait, aplati et décent.

En sortant, je dis à Vandal :

— O Vandal, dont la villégiature consiste à porter le chapeau rond et à descendre plus souvent à pied l'avenue des Champs-Elysées, expliquez-moi pourquoi M. Brunetière est d'une élégance raffinée dans son costume? L'homme absorbé qu'il est dans les idées devrait avoir une tenue négligée.

Houssaye, qui nous accompagne, répond :

— Il en a été ainsi jusqu'au jour, — il y a longtemps, — où à la *Revue*, chez M. Buloz, quelqu'un plaisanta, à ce propos, Brunetière qui dit alors : « A partir d'aujourd'hui, j'aurai le premier tailleur, le premier chemisier, le premier bottier de Paris. » Il a tenu parole.

Le jeudi 6 mars 1907, René Bazin prit cette note curieuse :

Avant la séance, M. Boissier racontait qu'en 1834, étant élève à l'Ecole normale, il avait rencontré un petit vieillard, en habit vert, qui trottinait à la fin d'un cortège d'enterrement. Le petit vieux avait rejoint le groupe des élèves, et leur avait dit :

— Vous ne me connaissez pas, jeunes gens?

— Non, monsieur!

— Je suis Lakanal...

Et il avait ajouté, car en ce temps-là il y avait des *jetons d'enterrement* :

— Je suis pauvre, et je ne manque pas les enterrements; je les suis, comme je peux... Oui, Lakanal, messieurs, Lakanal...

§

Dans **L'Acropole** (juillet-décembre), M. Charles Vellay examine cette question : « Une restauration de l'humanisme est-elle possible? »

Il répond :

Trois conditions préalables sont nécessaires : 1° la revision des valeurs, 2° la rénovation des caractères, 3° la reconstitution des élites.

M. Ch. Vellay voit dans le monde actuel un sombre chaos. D'aucuns au contraire aperçoivent des lueurs magnifiques, l'annonce d'un renouveau social où plus d'équité améliorera les hommes, les rapprochera au lieu de maintenir entre eux les séparations par la notion des « hiérarchies ». S'il y a lieu de rénover les caractères, la question est de savoir où « l'abaissement du caractère » est manifeste. La bourgeoisie d'aujourd'hui est plus intempérante, par son goût pour les cocktails, que le travailleur manuel généralement attentif aux conséquences des abus d'alcool. C'est aussi la classe bourgeoise qui use de morphine, de cocaïne, d'héroïne, drogues coûteuses. Il est vrai que les classes laborieuses s'offrent le poison de l'abêtissant cinéma. Elles respectent cependant beaucoup plus que ne le font les bourgeois en général, et surtout les oisifs, ce que M. Vellay appelle « les puissances de l'esprit ». Quant à « la reconstitution des élites » — *quid?* La lutte actuelle n'est pas celle de la force brutale contre l'intelligence, mais la lutte des masses contre la méprisable élite, la dangereuse élite constituée par les puissances d'argent. Pour elles, il n'est pas de frontières. Elles n'en sont pas moins le soutien du nationalisme le plus agressif. Elles propagent toutes les idées dont l'objet pratique est finalement la guerre.

Ces réserves exprimées, le vœu de M. Charles Vellay est celui de tout honnête homme d'aujourd'hui :

Il faudrait, là encore, créer de toutes pièces une sorte d'Université d'un type particulier, d'où les considérations scolaires (examens, diplômes, etc.) seraient écartées, et qui se consacrerait, non pas même à l'enseignement des sciences, des lettres ou des arts, mais à celui des méthodes et de la formation de l'esprit. Un seul

parmi les grands organismes scientifiques, le Collège de France, aurait pu, semble-t-il, être cela, et, en l'étant, il n'aurait fait que rester fidèle aux intentions de ses fondateurs. Mais, soumis à la tutelle de l'Etat, il en a si bien servi l'évolution et les tendances qu'avec les régimes populaires on l'a vu donner asile à toutes les chaires d'assistance sociale qui répondaient à la phraséologie politique du moment. L'exemple est si frappant qu'on n'ose guère souhaiter, en un pareil domaine, l'intervention de l'Etat, quelque généreuse et quelque bien intentionnée qu'elle puisse être à l'origine, parce qu'elle risque toujours de s'égarer peu à peu dans une déviation funeste. La restauration de l'humanisme et de la culture antique ne peut venir que de l'initiative privée, c'est-à-dire: d'apôtres convaincus et désintéressés. Les résultats partiels, mais si remarquables, qu'ont obtenus, en divers pays, de grandes associations inspirées du culte de l'antiquité — la *Society for the promotion of Hellenic Studies* en Grande-Bretagne, la *Gesellschaft für antike Kultur* en Allemagne, l'*Association pour l'encouragement des études grecques* et l'*Association Guillaume Budé* en France — montrent que l'initiative privée peut accomplir de grandes choses. A côté des domaines stricts de la philologie et de l'archéologie, qui sont plus spécialement l'objet des associations que je viens de citer, il y a une œuvre complémentaire à entreprendre, un foyer spirituel à rallumer. Comme celles de Méléagre, nos destinées sont liées à celles d'un flambeau qui ne doit pas mourir. Le jour où le tison miraculeux sera consumé, et où il sera devenu évident qu'il ne peut plus revivre, notre civilisation, notre art, notre pensée s'évanouiront avec lui.

Plus confiant en l'avenir que ne se montre M. Charles Vellay, disons qu'une civilisation, un art, une pensée, naîtront, merveilleux de sève nouvelle, si le flambeau « qui ne doit pas mourir » arrive cependant à extinction.

§

Qui est Amy Sylvel? Un écrivain de qualité à coup sûr. « Les derniers jours » que publie le **Marsyas** (février) de M. Sully-André Peyre, exprime les impressions, les rêves, les sensations d'un grand malade entouré des siens et, par son mal, isolé. Rarement style mieux approprié au sujet a rendu aussi fidèlement cet état d'incertitude de la perception par les sens et par l'esprit où s'annonce la possibilité très proche de la mort.

Je rêve à ces mots : les vivants, les pas malades. Ils vont, viennent. Ils respirent sans le savoir. Ils sont dédaigneux de leur corps. Ils ne comprennent pas. Ils forment une confrérie à part. Ils viennent près de mon lit. Je les entends à peine. Parfois un mot, une phrase, me fait mesurer la dernière solitude. L'un dit : « Il est bas » ; l'autre : « Cette figure changée... » ; une voix répond : « Chut ! il peut entendre. »

Souvent, ils ne disent rien. J'entends leur piétinement, leur toux, leurs soupirs. Je comprends : ils se font des signes entre adeptes. Moi je suis profane. J'essaie de soulever mes paupières pour voir. Impossible. Du plomb.

Un jour, tous sont venus : Jeanne, Rémy, Henri, Lucette, les enfants. Ma chambre a été pleine du silence épais de ces présences. Un enfant a pleuré. Quelqu'un a dit : « Sortons. » Ils sont partis. Ma chambre a été légère, sonore, toute livrée au jour d'été.

Il y a aussi ces retours à l'état d'enfance, ces accidents desquels on dissimule si bien les conséquences : lavage, poudrage, linge net, eau de Cologne. Au début, je pleurais de rage, de dégoût. C'est fini maintenant. Ces renoncements, ces abandons, ces acceptations, signes certains de l'avant-mort.

J'ai des choses, des choses à leur dire. Un soir, j'ai essayé. J'ai commencé : « Quand je serai mort... » Et puis, je n'ai pas pu. J'étais étayé de coussins. Thérèse et l'infirmière étaient penchées vers moi. Mais ma voix s'est cassée. Alors j'ai fait signe : écrire. J'ai eu entre les mains une plume, du papier; j'ai eu sous mes doigts un sous-main que quelqu'un soutenait. J'ai tracé des signes, ce que je croyais être un texte lisible. Lorsque je suis retombé en arrière, épuisé, j'ai entendu ce murmure : « Impossible de déchiffrer cette écriture. » Les mots m'arrivaient entourés d'ouate. Parlait-on si bas, ou étais-je encore plus séparé des vivants, par la perte de l'ouïe?

Amy Sylvel note des hallucinations, des divagations. Les souvenirs qui hantent le moribond sont déformés et l'entraînent dans des songeries :

Et ce séjour en Bretagne? Ce poignant pays où la mort se mêle si constamment, si profondément, à la vie. Pays où la mort peut être douce, sourire, même ironiser. Cette danse macabre dans la petite église de Ker Maria Nisquit. Ce texte médiéval lu dans la lumière grise d'un jour très doux. Je revois tout : les dalles vétustes, le rétable sous verre, le vieil escalier, la chaire sculptée,

la lumière de limbes, la liseuse vêtue de noir. Oui, elle ironisait, la mort de cette Danse. Elle disait à chacun de nous : « Tu viendras dans la ronde funèbre. »

J'y suis venu. C'est mon tour. La mort est là. Elle m'entraîne. Je suis mort. Les autres, les vivants, ils sont autour de moi; ils se hâtent pour les derniers soins. Le menuisier est venu; il a pris les mesures sans me toucher. Quand la bière fut apportée, comme elle sentait bon le bois neuf! On m'y a couché bien doucement. Comment ai-je pu supporter ce couvercle? C'est fini. La porte horizontale est fermée. Et il y aura l'autre, la porte de pierre. Tout le reste n'est qu'à nous, les morts.

Sur la terre, le vent remue les herbes nées de moi, les fleurs que j'ai nourries. Sur la terre on perçoit le bruit de marée des foules vivantes. Sur la terre l'eau court, les enfants rient, les vieux et les chats boivent le soleil. Sur la terre, celui qui passe gaiement dans le beau jour de l'été de la Saint-Martin s'exclame : « Quelle belle journée! Qu'il serait dommage d'être mort hier! »

Puis-je me lever, lui parler à l'oreille? Non. Silence.

. . . .

Mais tout se trouble encore, de plus en plus, et bientôt je ne saurai plus que tout se trouble, et bientôt je ne saurai pas que je suis mort.

Mémento. — *Revue de l'enseignement des Langues Vivantes* (février) : « Rudyard Kipling » par M. Camille Pitollet qui, rendant hommage au grand homme, rappelle cependant, par souci d'exactitude, que Louis Fabulet, écrivant au *Mercure de France* (lettre du 25 novembre 1922), reprochait au père de *Kim* « le manque de façons avec lequel il réclame son dû, lorsqu'il y a dû ». Le traducteur éminent déclarait aussi : « Et j'ai dû toujours opposer à son orgueil britannique ma fierté française. »

Commune (février) : Un très beau poème, « Craonne 1935 », de M. Fernand Jean, pour le 20e anniversaire de la terrible « attaque du 16 » dont le poète dit :

Pourquoi
A-t-on voulu faire monter des hommes jusqu'ici!

C'est incroyable.

C'est incroyable
Qu'ils y soient montés.
C'est incroyable
Qu'ils n'aient pas refusé.

C'est incroyable
Qu'ils ne se dressent pas,
Maintenant,
Tous.

Au milieu de ces herbes
Qui hochent de la tête
Et qui se caressent
Dans la nuit qui descend.

Lire aussi : « L'effort culturel en U. R. S. S. » par M. Charles Vildrac; « Poésie soviétique » par M. Robert Honnert et Mme Ilya Selvinski; « Scène de famille » par M. P. Gérôme; « Le collier de cuir » par M. R. Blech.

L'Alsace française (10 février) commence la publication de « La prise du Tafilalet » par M. Léon Porcher.

Revue bleue (15 février) : « Feuillets d'un carnet d'hiver » par Rudyard Kipling. — « Le prince impie ou trop croyant », conte de M. André Dumont.

Le feu (15 janvier) : Poèmes de Mme Germaine Emmanuel-Delbousquet. — « Lubéron » par M. Henri Bosco. — Quatre lettres inédites d'Augustine Brohan à Adolphe Dumas.

Les Primaires (février) : « Frontières », poème de M. Gilbert Gratiant.

La Revue mondiale (25 janvier) : M. L. J. Finot : « L'inquiétant message du président Roosevelt. »

Points et contrepoints (février) : « Un médecin des civilisés » ou Paul Bourget, par M. Jean Romann. — « A mon rêve », poème de Mme Blanche Messis.

Revue de Paris (15 février) : M. A. Maurois : « Hommage au roi Georges V ». — M. P. d'Espezel : « Le Palais-Royal au XVII[e] siècle ». — « Tuberculose et Hérédité » par M. Robert Debré.

L'Archer (janvier) : M. A. Laumonier : « Cyclamens antiques ». — Compagnou : « Sur le courage ». — M. Marc Brimont : « De l'une à l'autre constellation poétique ».— « René de Kérallain » par M. Henri Mazel. — Suite du journal de guerre de M. le Docteur Paul Voivenel.

Le Correspondant (5 février) : « S. S. le pape Pie XI » par M. J. Reymond. — « L'âme religieuse de Sainte-Beuve » par M. A. Thérive. — « Le rire de Claudel » par M. André Charlier.

La Revue Universelle (15 février) : M. Louis Bertrand : « Une ambassade lorraine à la cour de Cordoue ». — Mme O. du Puygaudeau : « Seigneurs des Sables ».

L'homme réel (janvier) : « La jeunesse et le syndicalisme », par M. A. Guigui. — « Détrousseurs de l'Epargne », lettre d' « Un groupe de victimes des dirigeants des Voitures à Paris ».

La Muse française (15 février) : M. Henri Clouard : « Encourageons la Poésie ». — Poèmes inédits de Fagus, de MM. A. Feory et Claude Fourcade. — « Besoin d'un lexique valéryen », par M. Henri Jocoubet.

Europe (15 février) : « Défaite » par M. F. Blanzat. — La fin de « Jeunesse de la France », de M. Jean Guéhenno, qui abandonne la rédaction en chef de la revue. — « L'Angleterre et les sanctions » par M. Léon Liman.

Les cahiers aurevilliens : le n° 2 vient de paraître, daté de décembre. Il contient une belle reproduction du portrait de Barbey d'Aurevilly par Valadon; le texte de *Germaine ou La Pitié*, première forme de *Ce qui ne meurt pas;* une étude du « Connétable », par M. Georges Lecomte.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Tu seras clochard! (*le Journal*, 19 février). — Fleur de Sureau, M. Sucre et la vie à bon marché (*le Jour*, 12 février). — Sacher-Masoch chez l'épicière (*le Journal*, 24 février).

— Un jour, au pointage, l'employé ne me rend pas ma carte. Il me donne en échange un bulletin bleu : « Vous irez au Service de la main-d'œuvre. Soyez-y avant midi. »

Du travail enfin!

J'étais content. Les autres me regardaient avec envie, sauf un vieux qui hochait la tête : « Ils t'enverront à la campagne! »

— Chouette!

— Mais pour ramasser des petits pois, ajoute-t-il, le *bisness* n'est pas intéressant.

Gilbert, le chômeur, reste plein d'espoir. Chômeur intermittent, car, précise M. Georges Le Fèvre dans son reportage du **Journal,** depuis qu'il est inscrit au chômage Gilbert ne s'est jamais lassé de chercher du travail. Va donc pour les petits pois!

« Vous en aurez pour deux ou trois jours. Etes-vous prêt à partir ? » lui dit-on au Service de la main-d'œuvre. Il est prêt, il prie seulement qu'on lui laisse le temps de se mettre en tenue de travail et de manger un morceau. Mais :

— Et puis on ne vous reverra plus, hein? Non... attendez là, dans la cour, avec les autres. Le camion viendra vous ramasser.

Dans la cour, il y avait de tout : des cordonniers, des mécanos, des comptables... jusqu'à un sacristain. Il y avait aussi des clochards qui s'étaient assis par terre. Ils sont habitués à attendre, eux. Moi, j'avais faim!

Ainsi, la reprise de contact avec le travail commence pour le chômeur par ceci, qu'il a faim comme aux pires jours. Et

c'est l'estomac creux qu'à l'issue d'un transbordement par camion, à cinquante, terriblement tassés, Gilbert, dans les champs, aux environs de Paris, cueille des petits pois.

Travail léger, pensez-vous? Hum! Gilbert confesse :

Je dis qu'il faut l'habitude. A les écosser, à les jeter dans un panier, à verser le panier dans un sac, je sais qu'au bout de cinq heures, moi, je ne tenais plus debout.

— Tous aux balances!

Il fallait peser nos sacs, puisqu'on nous achetait les petits pois à cinq sous le kilo. En cinq heures, j'avais gagné 3 fr. 25. Les vieux, les fatigués, les malingres n'ont pu dépasser vingt sous. Il aurait fallu être champion ou travailler quinze heures par jour pour se faire vingt francs.

Gilbert regarde ses soixante-cinq sous et il dit au patron :

— Ecoutez... Je viens de travailler cinq heures de suite. J'ai faim. Où peut-on trouver à manger? Nous sommes dans un drôle de bled.

— Le village est à trois kilomètres.

— Et où va-t-on coucher?

— Il y a des greniers, là-bas... pas loin.

Des greniers pleins de clochards, autant dire pleins de vermine. J'ai préféré m'étendre le ventre vide, sous les étoiles. Heureusement qu'il ne pleuvait pas.

Sur un point, Gilbert est en faute. Trois kilomètres, est-ce donc si grave? Sans doute Gilbert est affreusement fatigué. Mais il y a de ces marches qui reposent. Seul sur la route, loin des clochards dont on impose aux chômeurs la promiscuité, — nous reviendrons là-dessus — Gilbert se ressaisirait, redeviendrait un homme libre. Au village, il trouverait un morceau. J'ai bien peur que notre chômeur ait la mentalité des gens pour qui la moindre marche représente un drame. Tout vaut mieux pourtant que de ne pas manger. Ah! voici que, le lendemain, à l'aube, le chef de culture apporte dans sa bagnole des kilos de pain et des boîtes de conserve. Il y aura un petit déjeuner. Mais :

— Ecoutez, patron... dit Gilbert, j'ai gagné hier 3 fr. 25 et vous me vendez le pain trente sous le kilo!

— Le prix que ça me coûte.

— Il faut tout de même que je mange à ma faim si vous voulez que je travaille pendant deux jours!

— Deux jours, répète le chef de culture. Et il se met à rire : « Vous en avez bien pour une semaine. Le premier champ est loin d'être fini et il y en a deux autres comme ça. »

Parfait, en somme. Gilbert n'aura pas été appelé pour rien. Mais comment se fait-il qu'au Service de la main-d'œuvre on ait dit à Gilbert : « Deux à trois jours. » Avec une confiance toute pareille dans sa naïveté à celle que nous mettons à croire le commerçant qui nous promet « pour après-demain au plus tard » le tableau encadré, le pantalon stoppé, l'armoire achevée, Gilbert a cru qu'il s'embarquait pour « deux à trois jours ».

— Alors, explique-t-il, je n'ai rien apporté avec moi, pas une chemise de rechange, ni savon, ni serviette...

Au reste, on a refusé de lui laisser le temps de se préparer. Les petits pois ne sauraient attendre. Et le pauvre Gilbert :

— Regardez ma chemise.

— Bah.... dix jours, c'est vite passé.

— Et les poux?

§

Les poux? Eh! bien, mais c'est pour les chômeurs, Est-ce que les clochards n'en ont pas? « Tu seras clochard! » tel est, semble-t-il, le mot d'ordre. Nous savons, tout le monde sait que le clochard est le plus souvent un chômeur par vocation, que la paresse, le vice sont à l'origine des maux dont il s'accommode assez bien; tandis que le chômeur doit son infortune aux circonstances, à l'époque, bref à la crise. Pourtant, à suivre le reportage de M. Georges Le Fèvre, nous voyons que le Service de la main-d'œuvre ne craint pas d'apparenter le chômeur au clochard : par la promiscuité, tous deux étant envoyés aux petits pois, et par tout ce qui, d'un homme, fait un déclassé : pas de vivre, pas de couvert, pas de vêtement, pas de savon, mais des poux. Gilbert dit plus loin :

Manger? Les clochards eux, se contentaient de vingt sous par jour et travaillaient juste pour pouvoir se payer un litre. Quand ils avaient cuvé leur vin, par terre, couchés près de leur sac et de leur panier, ils recommençaient à ramasser les petits pois pour avoir de quoi s'offrir une nouvelle cuite. Ce sont des gens qui se nourrissent de liquides.

Bel exemple, n'est-ce pas?

A moi, continue Gilbert, il fallait du fromage à trois francs et du saucisson à vingt sous pour faire marcher la machine. C'est dire que mon salaire (qui était monté à seize francs, à force de travail) me nourrissait à peine. Je crevais de faim.

— J'ai faim! me disait un homme tout décharné, qui tendait la main, dans la rue. Lui aurais-je trouvé un emploi dans les petits pois : « J'ai faim! » m'aurait-il dit pareillement. *La Terre va-t-elle mourir?* demandait M. Raoul Toscan dans *la Dépêche du Berry*, il y a quelques années. Ce sont les hommes qui meurent, aujourd'hui, et jusque devant les petits pois. Est-ce qu'il ne serait pas possible de prévoir pour les chômeurs aux champs une cantine roulante et des prix appropriés au salaire? Lorsque Gilbert rentra à Paris, et cette fois par le train, à ses frais, il fit ses comptes:

Coût du billet : 5 fr. 25. Bénéfice : 30 francs pour dix fois seize heures de travail. Frais généraux : un costume en loques et des souliers à jeter aux ordures.

§

Gilbert, mon ami, que n'êtes-vous Fleur de Sureau?

Fleur de Sureau (la petite Japonaise), travaille dans une grande usine de tissage, nous dit Mlle Claude Dervenn, dans **le Jour.** Non seulement elle y travaille, mais elle y vit, de seize à vingt-cinq ans, à peu près comme au couvent. Entre ses heures d'atelier, où elle surveille le ronron perfectionné des « broches » cotonnières, elle suit des cours de cuisine, de musique, de gymnastique, elle apprend à faire les bouquets qui sont le plus bel ornement du dortoir qu'elle partage avec ses amies.

Ce qu'elle gagne? peut-être 2 francs, ou 3 au plus. Mais sa brosse à dents lui coûte dix sous et sa jolie montre-bracelet six francs. A vingt-cinq ans, elle se mariera, et ses années d'usine resteront pour elle *les plus heureuses* (c'est Mlle Claude Dervenn qui souligne) de sa vie.

Gilbert, cher Gilbert, n'enviez-vous pas M. Sucre? M. Sucre, lui, fabrique, dans l'atelier familial, des pièces détachées pour une firme importante.

Beau salaire : six à sept francs quotidiens. Mais toute la famille vit pour vingt-cinq sous par jour. Riz et poisson, poisson et riz.

M. Sucre, qui fait la journée de dix heures, se repose toutes les

quinzaines, prend quatre jours de vacances par an, et ne se trouve pas malheureux.

Songez (ô Gilbert !) que M. Sucre a des chaussettes pour cinquante centimes et un costume pour dix francs. Monsieur son fils, qui a du goût pour le sport et l'art, a acquis une bicyclette pour soixante francs et un appareil photographique pour cent sous. Et sachez que la lampe électrique qui les éclaire revient à 12 centimes.

Il vous aura manqué, Gilbert, de naître avec un visage jaune. Votre visage est blanc, — bien plus que blanc : pâle, sous l'empire des privations. Le Japon est loin, où vous partiriez entre deux clochards, d'où il vous faudrait revenir à vos frais, — et ça coûte plus cher que le train de banlieue. A M. Sucre, le poisson, le riz. A vous, les petits pois. Cela se chante.

§

Et puis, quand on est ingénieux...

— Il fallait bien trouver quelque chose pour ranimer les affaires !

Ainsi s'exprima devant M. Jean Balensi, envoyé du **Journal,** l'épicière de Pontoise. Cette honnête et digne femme pratiquait sur d'heureux patients, mis en croix, certains exercices. Les clients, par l'odeur d'annonces toutes spéciales alléchés, mettaient bien plus d'empressement à demander le fouet que d'autres à acheter de la moutarde. Le mari avait organisé ça au mieux. Voyez la scène :

C'est la nuit, les enfants du commerçant sont couchés. Et c'est l'épicière qui « opère » dans la chambre rose du premier.

On voit tout ce qu'un Huysmans, un Bloy, auraient tiré de là. Faut-il ajouter : un Sacher-Masoch?

Et n'en finira-t-on pas, au fait, avec les annonces qui s'emploient à rabaisser l'amour — quelle sorte d'amour! — aux travaux et aux jeux de la flagellation?

Mais comme dit la Wanda de Pontoise : « C'est la crise. » Tout de même, Gilbert ne mange pas — avec ou sans épices — de ce pain-là. Notre chômeur crèverait plutôt devant ses petits pois.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Concerts Pasdeloup : *Les Nuits d'Egypte*, de M. Serge Prokofieff. — Concerto de piano de M. A. Roussel (M. Flipse). — Triton : Œuvres nouvelles de MM. Prokofieff, Ferroud, Rivier, Delvincourt; le Quatuor de Verdi (Quatuor Ortambert). — *L'Oiseau Bleu*, de M. Albert Wolff. — Concert de Mlle Madeleine Vhita et de M. Fr. Poulenc.

Je n'ai pu assister à la première audition à Paris de la musique de scène écrite par **M. Serge Prokofieff** pour *Les Nuits d'Egypte,* drame représenté récemment en Russie, et l'on m'assure que le public des Concerts Pasdeloup a chaleureusement accueilli cette suite de petits chefs-d'œuvre. Je n'en suis point surpris car, dans la même semaine, au Triton, nous avons eu par son Quatuor à cordes, opus 50, une preuve nouvelle de sa maîtrise.

Mais j'ai pu entendre, dans le très beau *Concerto pour piano* de M. Albert Roussel (toujours aux concerts Pasdeloup, que dirigeait M. Piero Coppola), **M. M. Flipse,** pianiste de grand talent, dont la parfaite technique est au service d'une intelligence qui sait donner à l'œuvre interprétée toute sa valeur. M. M. Flipse appartient à une famille de musiciens, et son frère est l'excellent chef d'orchestre de Rotterdam, si accueillant aux partitions des compositeurs français. Au même concert, on a retrouvé avec grand plaisir quelques *Chansons de Bilitis,* chantées par Mme Grey, et qui, orchestrées avec élégance par leur auteur **M. G. Dandelot,** n'ont rien perdu, au contraire, de leur parfum ni de leur charme.

§

C'est tout un art que de composer un programme, surtout quand il s'agit de Concerts comme ceux du **Triton,** où l'on n'entend guère que de l'inédit. Le dernier peut passer pour un chef-d'œuvre du genre : deux quatuors nouveaux, et puis, après quelques mélodies également nouvelles, le quatuor de Verdi : point une nouveauté, certes, mais mieux que cela, une résurrection. Commençons par les nouveautés.

La *Quatuor à cordes* opus 50 de M. Serge Prokofieff est, pourrait-on dire, signé, par le choix même du premier thème. Mystère de la musique : la personnalité d'un compositeur (entendons-nous : tous les compositeurs n'ont point une per-

sonnalité si marquée qu'elle puisse se reconnaître et *signer* leurs ouvrages, et de tout temps, cela fut même l'exception) la personnalité d'un compositeur imprime donc à quelques agrégations sonores une marque susceptible de faire dire à l'auditeur : ceci est d'un tel et non de tel autre, et cette inflexion si particulière, cette forme si personnelle, nul ne saurait dire pourquoi et comment la musique en épouse les contours. L'analyse est vaine qui essaie de pénétrer ce mystère et de substituer des mots à ce qui est proprement ineffable. Le critique éprouve devant ces choses un sentiment de dépit : ce qu'il sent, il ne le peut expliquer, ou s'il le tente, l'explication qu'il donne est-elle valable pour autrui? Il y a des ouvrages qui supportent, qui appellent même, un long commentaire. L'exégèse savante peut, à leur propos, se donner libre cours. Mais dans le domaine de la musique pure, surtout, la critique honnête se résume souvent en un acte d'amour — ou d'indifférence. On aime ou on n'aime point. On peut essayer d'en trouver les raisons, mais ces raisons sont-elles objectives, valables pour tout auditeur et en toutes circonstances? Des règles techniques? Des principes esthétiques? Vérités aujourd'hui, erreurs demain. Toute l'histoire de la musique est faite des acquisitions de notre oreille s'habituant petit à petit à la dissonance, acceptant la tierce, la septième, la neuvième, etc. Et le titre même de la jeune société *Triton* n'est-il point un très bon enseignement autant qu'une magnifique enseigne? Le vieux diable de la musique a perdu ses maléfices et s'est domestiqué jusqu'à se faire le serviteur bénévole de nos jeunes maîtres — et de quelques-uns de leurs aînés.

Qu'on me pardonne cette digression : elle ne m'éloigne qu'en apparence du *Quatuor* de Prokofieff. L'invention mélodique en est probablement le meilleur attrait — et c'est bien là ce qui peut le moins s'analyser.

Le *Quatuor à cordes* de M. P.-O. Ferroud m'a surpris, heureusement surpris. J'y ai retrouvé toute l'habileté de son auteur, sa clarté, son intelligence. Et puis, auprès de cette alacrité si parfaitement exprimée dans les mouvements vifs, particulièrement dans le scherzo qui est une des très bonnes pages de Ferroud, quelque chose de rare, une émotion voilée

pudiquement, et toute pareille à cette sensibilité contenue, qui anime la *Sonate pour violoncelle*. Je souhaite réentendre bientôt cet ouvrage, sûr que je suis d'y prendre plus de plaisir encore.

Les *Mélodies* de M. Jean Rivier sont écrites sur des poèmes modernes, et la musique en est pour ainsi dire impondérable, tout juste ce qu'il faut pour qu'elle suggère, qu'elle évoque, qu'elle complète ce que le poème laisse inexprimé. M. Claude Delvincourt a choisi quatre *Chansons* de Clément Marot, et il les a bien choisies, puisqu'elles lui ont permis de les orner d'une musique qui, toute moderne, toute pleine de trouvailles personnelles et parfaitement exempte de recherche archaïque, se trouve merveilleusement d'accord avec le vieux poète, — tant il est vrai que les œuvres de cette sorte gardent en leur sève une jeunesse éternelle. Mme Blanc-Audra, accompagnée par les auteurs, anima de sa jolie voix intelligente et nuancée ces mélodies.

Et puis Verdi parut. Je connaissais ce *Quatuor à cordes* du maître italien; mais on le joue si rarement que mon souvenir — le souvenir vague que nous gardons de tant de chefs-d'œuvre — était fort émoussé. Toute la salle, et sans exception, a passé en un instant de la surprise à l'admiration et de l'admiration à l'enthousiasme. Quoi, ce Verdi, lisait-on sur les visages étonnés, ce Verdi du *Trovatore* et de *Rigoletto*, c'est bien lui qui manie les quatre archets avec tant d'art et qui se trouve si à l'aise dans la musique pure? Voici deux fois en six mois que Verdi nous « possède », — si l'on veut bien me passer ce mot qui dit si bien ce que je veux dire. A Vichy, *La Forza del Destino*, malgré le romantisme du mélodrame espagnol sur lequel la partition est écrite, nous a révélé une puissance que nul musicien écrivant pour des voix n'a jamais dépassée; et cette puissance est obtenue par les moyens les plus simples, par l'utilisation prodigieuse, à plein rendement, pourrait-on dire, des effets naturels, par le jeu très franc des nuances. L'art du musicien s'apparente ici à celui du peintre qui utilise tout le parti que l'on peut tirer de la lumière et de l'ombre. Eh bien, le Quatuor à cordes est aussi simple, aussi direct, — mais j'ajouterai aussi savant; science aimable, science qui ne croit point nécessaire de

s'abriter sous de revêches apparences, mais science riche de toutes ses ressources dont une longue pratique de l'écriture vocale l'a dotée. Tout de suite, dès l'exposition du thème par le second violon, sur la quatrième corde, on est conquis, et l'intérêt ne faiblit point. Et quelle grâce aérienne dans ces *pizzicati* du *scherzo!*

Dans les deux quatuors modernes aussi bien que dans celui de Verdi le Quatuor Ortambert s'est montré d'une sûreté merveilleuse. Quel jeu prestigieux que celui de ces quatre archets!

Je relisais en sortant du concert les lignes que Bizet écrivait après une audition de ce *Quatuor* de Verdi. Quel éloge! Mais mon article est déjà trop long et il me reste à dire quelque chose que je ne veux point remettre à plus tard.

§

Et c'est la joie que m'a donnée l'audition de *l'Oiseau Bleu,* la partition écrite par **M. Albert Wolff** sur l'ouvrage de M. Maurice Maerterlinck. Maeterlinck porte bonheur aux musiciens : Debussy, Dukas avec *Pelléas* et avec *Ariane* ont enrichi la musique dramatique française de deux chefs-d'œuvre. *L'Oiseau bleu* a porté chance aussi à M. Albert Wolff — si l'on appelle chance le fait d'avoir écrit une belle œuvre qui, jouée avec grand succès en Amérique (elle fut créée au Metropolitan Opera de New-York en 1919), à Bruxelles (où l'année suivante elle eut de nombreuses représentations), — demeure à peu près inconnue à Paris. Nul n'est prophète, direz-vous. Mais si : et Albert Wolff précisément a été et reste prophète parmi nous, mais prophète qui annonce la gloire d'autrui, qui lutte pour les jeunes, les défend, les impose. Combien lui doivent le meilleur de leur gloire? Vingt noms viennent sous ma plume. Mais quand on se donne si bien, tout entier, à sa tâche et quand on y met tant de flamme, comment, de surcroît, songer à soi? Heureusement la direction artistique du poste de radiodiffusion de la Tour Eiffel a pensé qu'Albert Wolff, depuis vingt-cinq ans, précisément, est chef d'orchestre. Et pour ces vingt-cinq ans de défense et illustration de la musique française, elle a monté *l'Oiseau bleu,* avec une distribution de premier ordre,

comprenant Mmes Emma Luart, Sabine de Butler, Germaine Cernay, Marguerite Soyer, Gaudel, Noémie Perugia, Berthe d'Yd, M. Jean Vieuille et les chœurs de M. Félix Raugel. *L'Oiseau bleu* a pris son vol symbolique sur les ondes. *L'Oiseau bleu* n'ira-t-il point se poser, quelque jour, dans un vrai théâtre — cage qui lui conviendrait, et où on saurait le retenir? Il récompenserait, j'en suis sûr, le directeur qui l'accueillerait.

La partition est construite sur deux thèmes principaux, exposés dès les premières mesures de l'ouverture, deux thèmes simples, expressifs, sensibles et lourds de mystère. Elle est pleine de trouvailles heureuses; elle est poétique, émue, et, d'un bout à l'autre, en parfait accord avec le texte de Maeterlinck. La déclamation révèle ce don, si rare, d'ajuster exactement la ligne mélodique aux paroles, en faisant varier la richesse musicale selon le sens, selon le contenu poétique plus ou moins lourd du texte. Des pages comme la scène des grands-parents, sont, à ce point de vue, révélatrices. D'autres, comme le début du quatrième tableau (Le Jardin des bonheurs), dégagent un parfum exquis. Et je songeais, en écoutant cela, que la fée dit vrai : « On trouve sur la terre beaucoup plus de bonheurs qu'on ne croit, mais la plupart des hommes ne les découvre point ». J'en découvrais un en écoutant la partition d'Albert Wolff. Mais ce n'est point notre faute si, jusqu'ici, on fait en sorte que nous ne le puissions goûter...

§

Mlle Madeleine Vhita et M. Francis Poulenc ont donné à la Salle Chopin un concert de musique française composé d'œuvres rarement entendues — et telles que le *Sonnet Mélancolique* de Castillon, le *Charme* de Chausson, *la Cloche fêlée* et la *Mort des pauvres,* de Caplet, auxquelles étaient jointes des œuvres de Debussy, de Ravel, de Milhaud, de Poulenc, de Jean Clergue. Mlle Madeleine Vhita a chanté avec beaucoup d'art : sa belle voix, son goût si sûr, sa science du chant, ont fait applaudir ses interprétations et bisser le *Promenoir des Amants.*

RENÉ DUMESNIL.

ART

47e Exposition de la Société des Artistes Indépendants. — Les Indépendants ont renoncé cette année à leur classement par ordre alphabétique pour adopter une disposition de salles par tendances. Le premier de ces ordres de classement était tyrannique; le second approximatif. Il est très difficile de faire tout à fait bien! Le premier de ces classements était éminemment démocratique. Le second plus esthétique. Préférons donc le second au nom de l'esthétique et aussi un peu au nom de la liberté, si tant est qu'on peut se faire, en matière de classement, une idée nette de la liberté. Pour quelques nuances, la bien servir amène à obéir à du caprice. Et puis les quarante salles des Indépendants sont-elles suffisantes à numéroter le nombre de tendances que représentent les exposants. En bref, le plus grand écueil qui puisse menacer une Société d'exposants, c'est la monotonie dans ses manifestations. Ici la voici rompue et que ce soit au gré ou au détriment de la logique, c'est un bien.

La plus importante des rétrospectives que nous montrent les Indépendants, c'est celle de Paul Signac. Elle est représentative d'ailleurs, au moment où l'état de choses et de classement qu'avait créé Signac au cours de sa longue présidence commence à se modifier. A ce point du cours des choses pour les Indépendants, la rétrospective de Paul Signac ne semble pas faite seulement pour honorer sa mémoire, mais elle rappelle aussi que les Indépendants furent fondés par les Pointillistes. Sans doute les créateurs du groupe eurent surtout souci de rendre actif et vivant un principe de liberté, mais ce fut bien pour la salle de pointillistes et uniquement que les visiteurs vinrent aux premières expositions des Indépendants. C'est donc une page essentielle de l'histoire des Indépendants que présente la rétrospective de Paul Signac. Forcément réduite en superficie, elle indique bien, dans sa variété, les nuances différentes du talent de Paul Signac et la variété, non tant de ses préoccupations que de ses modes d'exécution. Signac est un exemple rare de la soumission complète d'un homme de tempérament fougueux et de caractère de premier mouvement à une méthode lente

et scientifiquement rigoureuse de notation. C'est afin de satisfaire à son besoin de rapidité d'écriture qu'il recourut souvent à l'aquarelle pour fixer son impression première et au dessin pour noter sa première vision de l'ordonnance de son thème, en vue du tableau bien architecturé. Sur ces bases solides il établissait sa symphonie colorée en admettant pour guider ses variations une dominante que lui imposait l'heure, la saison, la nuance capitale de son paysage. Ici de grands paysages éblouissants font face à des paysages rosissants et verdissants. Certains sont anciens, d'autres récents. Tous participent de cet aspect féerique, un peu solennel, que par une observation profonde de la vérité, Signac obtenait de la nature, tandis qu'aquarelles et dessins témoignent de la certitude agile de sa première notation.

La rétrospective de Loiseau engendre quelques réflexions mélancoliques et la plupart des critiques éprouveront certainement quelque regret de ne pas lui avoir rendu toute justice. Les circonstances atténuantes sont que Loiseau ne leur donnait pas souvent l'occasion de le juger, car il participait fort peu aux expositions collectives. Il contribua souvent à l'ornement d'une longue galerie vitrée de chez Durand-Ruel, rue Laffitte. On y goûtait ses harmonies à côté de celles d'un Maufra, d'un Durenne, d'un Moret, mais cette sorte d'exposition quasi permanente ne donnait pas lieu à comptes rendus. Aussi, il faut noter qu'il y eut longtemps (jusqu'à ce que Valtat et d'Espagnat eussent remis de leur effort vigoureux, en honneur, le post-impressionnisme) un peu d'injustice vis-à-vis des disciples fidèles de Claude Monet et l'on ne porta point assez d'attention à ce qu'ils montrèrent de sensibilité personnelle sous une technique peut-être un peu trop déférente à celle des maîtres de la première époque impressionniste, soit Monet, soit Camille Pissaro. Enfin, ce sont de bien jolies toiles que les natures-mortes de Loiseau et ses bords de Seine et cette cathédrale de Chartres si finement notée dans la transparence de ses voiles de brouillard.

Barwolf était un peintre d'origine belge qui se passionna pour le décor de Paris. Il pouvait encore fournir une longue et belle carrière, car il est mort à cinquante-trois ans. Il

s'était d'abord fait remarquer par de larges notations automnales et hivernales de rues et de canaux de son pays natal. Il apporta le même faire savant et distingué, son goût ancestral de la belle matière à évoquer le décor de Montmartre, de la place Clichy, de la place Blanche. On montre un excellent portrait de femme à sa rétrospective, note particulière dans son œuvre.

§

Tous les ans, les Indépendants concèdent à quelques-uns d'entre eux le droit de remplir tout un panneau et d'atteindre ainsi à l'ampleur d'une sorte d'exposition particulière. Parmi ceux qui se présentent ainsi cette année, il faut considérer comme important Pierre Berjole, qui depuis quelques années s'était placé au premier rang des peintres encore jeunes, à qui l'occasion peut donner la grande notoriété. Berjole l'aurait déjà dès longtemps conquise s'il était l'homme d'un seul genre, mais il est très varié, très personnel; il recherche les thèmes difficiles, les éclairages compliqués, des coins du Paris populaire avec des groupes qui se font, aux heures animées de la rue, et se défont avec une extrême rapidité, groupes de midinettes à la minute de l'achat de la provende, un instant arrêtées auprès d'un chanteur des rues. Il a le sens de la disposition de tous ces frissons de la rue, de l'élasticité de cette rapide circulation et des types pittoresques ou caractéristiques dont elle noue et dénoue sans cesse la chaîne. Il a le sens exact de la lumière dans les boîtes de nuit et de l'aspect particulier qu'elle déverse aux assistants. A côté de ces notations parisiennes qu'il multiplie dans son œuvre, il nous a montré, tous ces temps, nombre de paysages, la plupart ensoleillés, thèmes choisis dans le Midi, ou en Corse, d'une singulière puissance de lignes.

Le panneau de Chenard-Huché chante la gloire du paysage provençal, les rangées d'oliviers dans la région de Sanary, montant dans la pierraille grise jusqu'aux crêtes des collines, les vignes à ras de plaine avec les pampres pourpres et les bouquets d'amandiers en fleurs. Bauche, un vétéran du paysage de Seine, a quelques toiles d'une jolie lumière pâlotte. Mme Selmersheim-Desgrange modèle, avec la sûreté des bons

pointillistes, de larges bouquets. Elle rapporte de Corse de justes notations à l'aquarelle. Veillet montre une belle série de paysages verts et frais de la région de Rolleboise ou celle de Jeufosse, et des notations du port de Honfleur. Jean Janin dont l'art est varié et qui a des dons d'ordonnance, a de bons paysages et d'amusantes notations de poupées et un expressif portrait de femme. Dans sa série, Marthe Lebasque-Reymond juxtapose à de jolis tableaux de fleurs d'ingénieuses natures-mortes. De Léon Lang des paysages et un intéressant portrait du peintre et sculpteur Coubine. Aujame a été peindre à Ténérife et en rapporte de savoureuses impressions. Robert Villard donne des marines et des ports de Bretagne.

§

Parmi les vieux soutiens des Indépendants, il n'est plus guère que Luce qui n'expose qu'à leurs cimaises. Luce y présente cette année un large paysage de Seine et pour se remettre de ses nombreuses études du Paris ouvrier et de ses échafaudages garnis de cottes bleues, il peint un retour à la ferme avec une belle étude de cheval de labour, de cavalier rustique et de vieux travailleurs au repos devant leur porte. Dans la belle tradition impressionniste, lignes justes, accords nouveaux de la lumière, voici Alexandre Urbain, avec un clair paysage de Marne, à un magnifique moment d'été et un très séduisant portrait de jeune fille blonde, d'un art paisible et captivant. Valtat nous montre, curieusement observées, une jeune femme et une dame plus âgée jouant à quatre mains du piano et réussit très heureusement cette mise en page difficile. En surplus, un de ses beaux tableaux de fleurs. D'Espagnat dispose des fleurs blanches et roses dans un vase de grès gris cerné d'un grand remous d'étoffes rouges et un portrait de jeune femme assise, dans ses recherches de lignes flexibles et pures. Charles Guérin accumule les plus beaux fruits et les mieux transcrits dans sa belle nature-morte et dans la série de ses Luxembourgs quasi de féerie, un groupe majestueux de femmes à la radieuse maturité; décor d'automne somptueux. Lebasque a un nu très gracieux. Camoin donne tout l'ensoleillement du port de Saint-Tropez. Rodo étend sur le

fond blanc de divans très simples, de belles attitudes de femmes nues. Paulémile Pissaro interrompt ses pénétrantes transcriptions de la forêt silencieuse et des petites rivières fluides de Normandie pour rendre tout le beau soleil de coins de campagne des Alpes-Maritimes. Othon Friesz triomphe avec un grand nu couché dans une futaie très drue. Paul-Emile Colin modèle un retour de la moisson, un clair décor, avec des personnages sculpturaux. Adrienne Jouclard décrit la joyeuse animation de la place de Chambley, sur le plateau lorrain, avec cette vivacité et sa puissance de dessin qui donne tant de relief à ses silhouettes d'hommes et d'animaux. Balande évoque la tristesse morne de la plaine inondée et des moissons isolées comme en îlots haillonneux par l'inondation. L'impression est forte. En contrastes éclatants, marmoréens et empourprés, de grands et clairs paysages de Venise d'Yves Brayer. De Céria une nature-morte (des faisans) et un petit paysage harmonieux. D'Utrillo une Notre-Dame déjà célèbre, de Suzanne Valadon de grands nus très modelés, à la fois rubéniens et très modernes. De Jeanne-Marie Barbey, le *Manège,* excellent de foule et un mélancolique et pénétrant paysage breton. Marquet montre un large et beau paysage de Seine. Matisse, Dufy sont toujours décoratifs. Voici d'Antral un beau port de Granville, d'André Planson, de Patriarche de bons portraits, de Clément Serveau un beau portrait classique. Les quais de Seine à Paris trouvent une traductrice très intéressante en Jeanne Ponge, dont l'*Eve tentée* est une jolie toile. Kwapil a trois baigneuses gracieuses dans un décor d'Arcadie. Maks reste puissant et complet dans ses scènes de danses au cirque et dans sa frémissante évocation de la lumière artificielle sur ses personnages et le public qui les applaudit. Du cubisme? peu de nouvelles: Kupka toujours logique si un peu hermétique, Metzinger à la technique souvent modifiée et parfois comme cette année avec bonheur. Asselin a de claires études. Parmi les bons portraitistes, Moussia Toulman, avec une très intéressante variation de toilette bleue, sur une jolie femme blonde. Jacline Massé, avec un portrait de femme, d'un bel accent; Roger Schardner, un portrait alerte et une belle étude de travail rural, la *Charrette* exécutée avec puissance. Un portrait de Ferdinand

Herold par Marguerite Herold est peint avec beaucoup de franchise dans une belle clarté d'été baignant le décor d'un beau jardin. Notons l'étude de clinique de Berjonneau, une très intéressante étude d'arbres de Mme Camax-Zœgger, une excellente étude de jeune fille de Charlemagne. Une heureuse composition de Rageade et toute une évocation de vie sereine, Frédéric fait surgir dans un excellent pastel tout le caractère de la figure de son père Maximilien Luce. Mme Cachin-Signac évoque de façon pénétrante le visage de son père Paul Signac. Compard évoque en style neuf un Hammam au Maroc. Constant Le Breton a un beau nu et un grand paysage. Citons encore Bonanomi, Defrancisco, Mad Julliott, Gensel, Juliette Deshayes, Mme Trabucco pour des toiles de bonne technique ou d'aimable sentiment.

La Sculpture. — Ne nous attendons point à trouver aux Indépendants des œuvres de format considérable. Il n'est point commode de faire monter aux gros *boulots* un majestueux escalier. Pourtant étant donné le soin qu'apporte le bureau de la Société à améliorer tous les ans la présentation de la Sculpture, les sculpteurs reconnaissants viennent de plus en plus nombreux. Il en est de haute qualité, comme Lamourdedieu avec son torse de *Sportive*, Popineau, Guénot, avec des études de grâce féminine bien réalisées. Lemar rappelle son art d'animalier par une étude de lion et surprend par un excellent buste de femme. Chauvel présente une intéressante *Amazone;* Diligent, une porteuse d'herbes de belle allure. Citons Carl Longuet, Pryas, Zelikson. Parmi les graveurs, Joets, Pierre Dubreuil et Laboureur, toujours neuf et curieux.

GUSTAVE KAHN.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Kipling: Une appréciation anglaise. — Tout jeune homme aimant vraiment — c'est-à-dire passionnément — la littérature d'imagination eût désiré entrer en contact personnel avec Kipling. S'il l'avait fait, il aurait tout de suite constaté que la bonté de cet homme n'était pas du tout inférieure à sa grandeur. J'ai fait sa connaissance pour la première fois en 1921, lorsqu'il est venu à Paris pour être reçu docteur ès lettres; en

ma qualité de lecteur d'anglais à l'Ecole Normale Supérieure, j'ai assisté au banquet qu'on avait organisé en son honneur. J'avais pris soin de faire promettre à deux ou trois bienveillants Français, avec lesquels j'étais en relations, de me présenter à celui que je vénérais depuis longtemps comme un des écrivains les plus supérieurement doués de notre littérature. Mais je n'eus pas à recourir à l'obligeance de ces amis ; car à la fin du repas, quand on se fut levé de table, je me trouvais par hasard tout près de Kipling, qui, m'entendant parler, s'est tourné d'un mouvement brusque vers moi, et m'a adressé la parole. Les premiers mots qu'il a prononcés furent : « A quel collège étiez-vous? (1) » question inattendue, et dont j'ignorais pourquoi elle lui était venue à l'esprit. Puis il m'a fait une question qui, venant de l'auteur de *Stalky and Co*, semblait parfaitement naturelle : « Vous étiez à quelle école ? » ; et puis : « Vous étiez trop jeune pour faire la guerre ?... Où l'avez-vous faite ? » etc., etc. Questions bien caractéristiques, celles-là, et tout lecteur de ses contes se fût attendu à les lui entendre poser. Bien vite, il vous amenait à parler des choses que vous aviez faites, des coins de la terre que vous aviez visités, des gens que vous aviez rencontrés, de ce que vous aviez de vos propres yeux vu, — pour tout dire d'un mot, de ce qui était autant que possible inédit. Cet homme, voulant une fois avoir une description exacte et circonstanciée d'un paquet de mer balyant le pont d'un navire, a fait 400 lieues pour consulter un vieux marin qui avait failli périr dans un naufrage. Mais ce soir-là, je désirais avant tout l'entretenir de lui-même, ou plutôt de son œuvre ; et, assez confus, et avec beaucoup d'hésitation, je me suis hasardé à lui dire combien ses écrits avaient compté dans ma vie, et dans celle d'un nombre considérable de mes contemporains. Point d'irritation de sa part, point de fausse modestie non plus. Au lieu de chercher à me faire taire ou à changer de conversation, il m'a laissé continuer ; et, à un moment où je m'exprimais en des termes embarrassés à la fois et empressés, il a étendu sa main, a pris la mienne, et l'a serrée chaleureusement et longuement; pour moi, ce fut plus qu'un signe de reconnaissance, un re-

(1) C'est-à-dire : d'Oxford ou de Cambridge. Kipling n'a été lui-même à aucune université.

merciement, ce fut en quelque sorte une bénédiction. Il a opposé une seule dénégation à mes remarques, en déclarant tristement qu'il avait perdu sa vigueur d'autrefois. (« I have lost my punch » : locution un peu argotique qu'il est malaisé de traduire en français. De telles expressions étaient aussi fréquentes dans sa conversation que dans celle des plus pittoresques de ses personnages.) Il faisait sans doute une allusion voilée à la mort de son fils, tué dans la grande guerre, et dont le cadavre n'a jamais été retrouvé ; cette perte l'avait éprouvé cruellement, et il ne s'en est jamais remis.

Eh bien, il m'a gardé auprès de lui pendant une bonne demi-heure; et tout ce temps-là, une foule de gens — au moins 200 personnes étaient présentes au banquet — attendaient avec une impatience mal déguisée l'occasion de lier conversation avec cette illustration des lettres anglaises. De plus ou moins grandes dames, des amiraux, des généraux (peut-être même des maréchaux), de gros bonnets de toutes les professions, « croquaient le marmot », se morfondaient, non pas dans l'antichambre, mais en plein salon, en pleine vue de celui qu'ils étaient venus honorer de leur attention. Ils bouillaient de colère contre moi, me lançaient des regards dédaigneux et presque haineux; car j'étais jeune, inconnu, j'étais un parfait zéro, et je ne méritais aucunement d'être remarqué par Kipling... Lui restait imperturbable (mais plus tard, avec le charme qui lui était coutumier, il s'est concilié la faveur des mamamouchis et leur a fait complètement oublier leur dépit de tout à l'heure). Ce fut l'un des plus beaux moments de ma vie, l'un de ceux dont j'ai le plus tiré fierté. Par la suite, il m'a traité avec la même encourageante générosité, surtout en daignant m'écrire au sujet de plus d'une de mes publications. Je suis sûr que beaucoup d'autres hommes de ma génération pourraient apporter un témoignage semblable. Oui, la bonté de cet homme égalait sa grandeur; et sa grandeur était tout à fait hors ligne.

§

La langue anglaise est partie germanique, partie latine : on a souvent l'impression que Kipling veut se passer autant que possible de l'élément latin et, en revanche, exploiter jusqu'aux extrêmes limites les ressources de l'élément ger-

manique, les élever à leur puissance la plus haute. A cet égard, aucun auteur britannique des temps modernes n'est plus purement, plus essentiellement anglais que lui ; aucun n'est anglais au même point que lui. Ceci, je crois, explique sa grande popularité en France, qui étonne au premier abord ; il a pour les Français l'attrait de quelqu'un qui est prodigieusement différent d'eux-mêmes.

Cet anglo-saxonisme de son œuvre n'est pas simplement une affaire de vocabulaire et de tournure ; il s'agit ici des qualités primordiales de son style, de la structure intime de ses phrases et de ses paragraphes, des principes directeurs de son art d'écrire. Les caractéristiques les plus marquantes du grand style latin ne se trouvent point, ou bien rarement et à un degré très faible, chez lui. (Bien entendu, je pense ici à l'esthétique cicéronienne, dont procède ce qu'il y a de plus beau dans la prose française — et — cela va sans dire — dans la prose anglaise aussi ; certaines manières de Kipling rappellent certains procédés de Tacite, qui s'est départi dans une large mesure des principes de l'art cicéronien.) Parler d'architecture et d'harmonie en définissant les mérites de l'écriture de Kipling, c'est employer abusivement les termes. (Je ne fais allusion qu'à la façon dont il manie les mots : la structure de ses contes, envisagés dans leur ensemble, est très savamment ordonnée, avec une merveilleuse science de la composition.) Le balancement, la cadence, le nombre, occupent très peu de place dans son esthétique; sa phrase ne se développe pas dans un rythme ample, la mélodie chez lui ne va pas en s'élargissant. Il ne se soucie point de ce style « synthétique » dont parle Robert Louis Stevenson, qui a défini le style, au sens le plus strict du terme, mieux que personne. On ne trouve pas chez lui ce dessin, ce tissu adroit et ingénieux (je cite Stevenson) qui « atteint au degré le plus élevé d'une involution ou complication élégante et riche d'effets (2) » ; « qui éveille notre intérêt, trompe notre attente, nous surprend, et qui pourtant nous satisfait pleinement à la fin ». En un mot, il n'est pas un amateur, un artisan, de la belle phrase. En effet, du point de vue qui nous occupe,

(2) *Which attains the highest degree of elegant and pregnant implication.*

la beauté fait presque totalement défaut dans la presque totalité de ce qu'il a écrit. Certainement, ce n'est pas chez lui qu'on irait pour chercher des échantillons de la grâce, de l'élégance, de l'atticisme.

C'est qu'il y a, en principe, deux sortes de littérature : une littérature de la beauté et une littérature de la puissance, et celle-ci du moins peut exister indépendamment de celle-là. Stevenson, en affirmant que le style tel qu'il le définit est le fondement de l'art littéraire, n'a pas tenu compte de ce fait. Il aurait dû dire que ce style-là est le fondement de l'art littéraire qui vise à créer le maximum de beauté (et s'il objectait que cet art-là est supérieur à l'autre, je serais fort enclin à lui donner raison).

Quoi qu'il en soit, Kipling est un maître, non pas de la beauté proprement dite, mais de la puissance, et dans ce domaine il est l'un des plus grands maîtres qui aient jamais existé. Présenter la vie avec puissance, c'est là ce qu'il cherche avant tout à faire. Surtout la vie primitive, élémentaire et éternelle, saisie dans ses manifestations les plus intenses. Détails, êtres, situations, il tient à les rendre non seulement vivants, mais vivants dans leur matérialité, pour ainsi dire. Il s'efforce même de les rendre tangibles et palpables; et il tente aussi de suggérer des rapports nouveaux, étonnants ; il ne néglige nul moyen d'évocation : il faut que tout nous frappe par l'originalité. De telles visées conduisent à des procédés esthétiques d'un ordre particulier. Chez Kipling, les choses sont le plus souvent représentées avec vigueur, violence, brutalité ; tout est ramassé, serré, condensé nerveusement ; les images, sans être jamais forcées, sont neuves, hardies, surprenantes. Les mots sont intrépidement propres, les expressions sont inépuisablement créées. Verve, saillie, relief, saisissement, voilà ce qui importe avant tout. Le reste, — les beautés de l'esthétique traditionnelle de la phrase, les qualités de style qui priment tout aux yeux de Stevenson et des plus grands maîtres de la prose européenne — est d'une valeur bien secondaire. En un sens, nous avons ici le rebours du style. Nous avons la phrase déconstruite, le style impitoyablement désécrit. Ce qui prédomine, c'est la menue phrase hachée, qui bien vite devient cahotante. Les heurts, les dis-

sonances, les rudesses se rencontrent assez fréquemment. On dirait quelquefois que c'est la prose d'un journaliste de génie qui est habitué à faire des articles au pied levé. Et, en effet, c'est ainsi que Kipling a débuté, et pendant bien des années il a dû écrire de cette manière-là. Ses tendances esthétiques innées ont été, au commencement de sa carrière, confirmées par les exigences de la vie professionnelle. Il savait parfaitement lui-même combien son style était peu traditionnel, et, dans un de ses premiers contes (3), il le fait qualifier de « jargon saccadé » par un de ses personnages, Oxonien d'un goût classique extrêmement raffiné. Presque automatiquement, il y a recours, ou il voudrait y avoir recours, dans des écrits où il ne fait qu'enregistrer, exposer, discuter, raisonner, et où donc — étant donné que Kipling est un véritable artiste — l'on s'attendrait à trouver les procédés de la stylistique cicéronienne; lorsqu'il lui est impossible de s'exprimer par l'image sensible et le détail matériel, ce qu'il produit est pour la plupart banal et médiocre; témoin beaucoup des pages de son *Book of Words;* il apparaît qu'il n'aurait pu, même s'il avait voulu, manier avec succès l'esthétique traditionnelle; et que, comme les Goncourt, ces grands écrivains, si étrangement méconnus aujourd'hui, avec lesquels il a plus d'une affinité artistique, il écrit péniblement et, somme toute, assez piètrement en style abstrait. Mais en se limitant au style qui lui était propre, il a, dans la plus grande partie de son œuvre, fait des merveilles. Il a même obtenu, — non *dans* ses phrases, mais *avec* ses phrases, de par l'impression totale à laquelle elles concourent — des effets qu'on croirait peu compatibles avec ce style-là. Car il peut rendre non seulement la vie primordiale, la sensation crue, le brutal, le terrible, l'horrible, le sinistre, le tragique ; il peut rendre aussi et avec la même sûreté ce qui est fin, délicat, suave, subtil, ténu, fugitif ; et il est un maître du monde du mystère.

§

Dans son propre domaine, — celui du roman et surtout celui du conte, — il y a bien peu d'écrivains qu'on puisse comparer

(3) *To be filed for reference.*

à Kipling, et je ne vois personne qui le surpasse, — en ce qui concerne les effets que j'ai mentionnés dans ce qui précède. Stendhal, par exemple, tout en faisant fi du style proprement dit, a su réaliser quelques-uns de ces effets avec une puissance extraordinaire ; mais l'écriture de Kipling n'a jamais la sécheresse un peu agaçante de celle de Stendhal ; au contraire, elle est toujours généreuse, pour ainsi dire, toujours très substantiellement nourrie de sève ; et ainsi l'impression totale chez lui est plus forte, ou du moins plus satisfaisante qu'elle ne l'est chez l'auteur du *Rouge et Noir*. Quelques réalistes ont excellé dans la notation par la matérialité, ont créé des images qui saisissent par l'imprévu. Balzac, par exemple, a écrit :

Ses mains étaient molles, transparentes et blanches comme les mains d'une femme en couches de son second enfant.

Il se faisait un grand silence, comme dans une cuisine où l'on égorge un canard.

Et Flaubert :

De longues entrailles pendaient à leurs crocs d'ivoire, comme des paquets de cordages à des mâts.

Et Edmond et Jules de Goncourt :

...Sa tête, où deux yeux sortent, fixes et saillants, morts et terribles comme ceux d'un soldat à qui on enfoncerait une baïonnette dans le ventre.

...Cette voix, qui semble sortir d'un trou, cette voix de son passé, un murmure comme un cri de dessous la neige.

Et Edmond de Goncourt :

C'est du marbre mouillé. [Il parle des mains de son frère moribond.] —

Et Jules Vallès :

En 93 les baïonnettes sortirent de terre avec une idée au bout, comme un gros pain.

Et Tourguéneff (parlant d'un cadavre étendu sur son lit, les yeux entr'ouverts) :

Une mouche se promène entre les cils.

Et même Chateaubriand, l'un des maîtres de la belle phrase harmonieuse, a forgé des expressions qui rentrent dans cette

catégorie, telles que « la molle intumescence des vagues », « le grignotement de la pluie sur la capote de ma calèche ».

Tout cela est vrai ; seulement Kipling est supérieur à tout autre écrivain en ceci : chez lui, de telles expressions sont beaucoup plus nombreuses, et en général elles sont beaucoup plus impressionnantes. Ainsi on en trouve quatre et même plus, — toutes magistrales s'il en fut jamais, — dans les limites d'un seul conte (4) :

Le sang humain qui criait de la terre... Le soleil ardent, en le desséchant, en avait fait une sombre baudruche, réduite à l'état de pellicule, fendillée par la chaleur jusqu'à prendre la forme d'un losange.

...Son visage semblait le visage d'un démon qui aurait cuit trop longtemps.

...Le fard rouge demeurait seul sur son visage exsangue, tel le but au centre d'une cible.

...Il leva ses yeux lentement, très lentement, et il la fixa longuement, très longuement, et alors il arracha de lui les mots qu'il tenait à dire, dans une torsion de tout son être qui l'ébranla.

...Il se recroquevilla, telle une ration de bœuf exposée aux rayons du soleil ardent, et ses yeux devinrent des yeux de hibou, et ses mains n'obéissaient plus à sa volonté.

Cela est typique ; de telles choses, — et surtout ces images, concises au plus haut degré, et empruntées presque toujours non à la fantaisie mais à la réalité quotidienne, qui ouvrent des perspectives sur le fond d'une vie, — se rencontrent à foison dans l'œuvre de Kipling tandis que dans celle des autres elles sont plutôt l'exception qui frappe par sa rareté même (5).

Kipling est également suprême en ce qui concerne les qualités propres au conte et à la nouvelle. Ici encore, il a eu des prédécesseurs illustres : Balzac, Mérimée, le Flaubert du *Cœur simple* et, le plus génial de tous, Maupassant ; et il leur devait beaucoup, et envers Maupassant en particulier il a contracté une grande dette ; je lui ai entendu dire qu'il avait appris

(4) *Love-o'-Women*. Presque toujours, on affaiblit considérablement Kipling en le traduisant.

(5) Même chez Balzac, elles sont bien moins nombreuses qu'on ne le supposerait. De tous les écrivains français, ce sont les Goncourt qui en fournissent la plus grande quantité, et les plus saisissantes.

son métier chez ce dernier ; mais il les a dépassés tous, même celui qu'il se complaisait à reconnaître comme son maître. Il a poussé plus loin que Maupassant le « faire » de cet art. « Variez vos plans, pour n'être jamais le même », conseillait Balzac à ce propos, et Kipling plus que personne a réussi à le faire. Ses ressources sont plus étendues que celles de Maupassant; il a plus de finesse, plus de délicatesse, et même plus de puissance que ce dernier. Il excelle surtout à encadrer l'histoire essentielle, à l'envelopper dans des circonstances extérieures, et à l'en faire sortir peu à peu, pour ainsi dire d'une façon accidentelle. Quelquefois, l'essentiel et l'extérieur s'enchevêtrent, se compénètrent tout le long du conte, ce qui rehausse extraordinairement la valeur du premier de ces éléments.

Avec le temps, ses procédés techniques sont devenus de plus en plus subtils ; à tel point que cela a échappé aux critiques professionnels, et, loin d'applaudir aux remarquables mérites de ses derniers recueils, où l'art du conte atteint son apogée, son *nec plus ultra,* ces derniers ont dédaigneusement crié à la décadence. Il n'y a jamais eu de décadence chez Kipling; il n'a pas vraiment perdu son « punch »; ou, s'il l'a perdu un instant, cela ne se remarque point dans les ouvrages qu'ils a publiés depuis la guerre.

Ce n'est pas seulement en ce qui concerne ses dernières productions que ses qualités n'ont pas été suffisamment appréciées ; d'une façon générale, on n'a jamais reconnu pleinement qu'un seul côté de son génie : celui qui a représenté les vertus militaires ou professionnelles, les faits et gestes d'hommes s'acquittant silencieusement de leur devoir, les aspects tapageurs, humoristiques, ou violemment tragiques de la vie. Presque tout le monde serait prêt à admettre que, dans ce dernier genre, *Love-o'-Women* est le plus grand conte de la littérature anglaise, et le plus grand même de la littérature tout entière. Mais, comme je l'ai déjà dit, Kipling a fait des chefs-d'œuvre d'une espèce tout à fait différente. Il s'est aventuré dans « les plus hautes régions de l'âme où la pensée se fond dans l'Intuition et la Prophétie (6) » ; il a été jusqu'au bord et jusqu'au bout d'expériences inconcevables (7) ; il a

(6) *Limits and Renewals.*
(7) *Debits and Credits.*

pénétré dans ce qu'il a appelé « la quatrième dimension du monde » (8); il a écrit *They, The Brushwood, The Wish House* et d'autres contes de la plus troublante spiritualité. D'ailleurs, il a su suggérer le côté sinistre, macabre de ces contrées de l'esprit; *At the end of the passage* est aussi terrible que les pages les plus sombres du *Horla,* création d'un génie devenu fou. Et il y a des critiques qui continuent d'affirmer, dans des organes jouissant de beaucoup d'autorité, que Kipling manque de profondeur, et que le mystère n'a pas de place dans ses œuvres ! Le *Times,* passant en revue ce qu'il a accompli, n'est même pas sûr qu'il ait droit à l'épithète de grand !!

Et sa poésie ? Elle n'est pas à la hauteur de ses chefs-d'œuvre en prose ; mais, somme toute, elle est bien meilleure qu'on ne le concède d'ordinaire. Assurément, elle est mille fois plus grande que la quasi-totalité de ce qui cherche à se faire passer pour de la poésie à l'heure actuelle en Angleterre, production prétentieuse et creuse de poétereaux qui s'arrogent le droit, eux pygmées, de mépriser souverainement les vers du géant qu'est Kipling. Ce que j'ai dit de ses contes s'applique dans une certaine mesure à son œuvre poétique: une partie de cette œuvre est rudement énergique, même bruyante et voyante, et il y a des freluquets au goût superfin qui la traiteraient de vulgaire (une accusation beaucoup plus sérieuse qu'on pourrait porter est que parfois le rythme des vers de Kipling manque de sûreté et de plénitude); mais une autre partie de cette œuvre est discrète et délicate; elle renferme une puissance d'évocation, une richesse de suggestion, quelquefois même elle satisferait les amateurs les plus exigeants de la poésie pure. Kipling lui-même savait très bien ce que c'était que la poésie pure, et (ceci étonnera sans doute la plupart des gens) il la prisait hautement, passionnément, beaucoup plus que toute autre espèce de poésie. A telles enseignes qu'il déclarait que « seulement deux des fils d'Adam ont atteint cette hauteur » où la poésie existe sans alliage; que, « de tous les millions de vers qu'il a été donné à l'homme d'écrire, seulement cinq sont de la magie pure (9) ». Evidem-

(8) *The Day's Work.*
(9) *Wireless.*

ment, celui qui fait preuve d'un jugement si difficile et si exclusif, a la religion de la poésie, dans le sens le plus étroit et partant le plus profond du terme.

Après avoir lu un article que j'avais publié sur Mallarmé, il m'a écrit : « Il y a toujours (Dieu merci!) une école dans la littérature qui s'évertue à charger la parole écrite de plus d'implications qu'ordinairement il est loisible de lui en faire porter. »

Et même quelques-uns de ses poèmes patriotiques ne sont pas à mépriser ; ils appartiennent à un genre qu'il est permis de ne pas aimer fervemment, mais il faut reconnaître qu'ils sont très réussis dans ce genre. Ils sont des vers de rhéteur, c'est entendu, mais la rhétorique n'est pas nécessairement l'ennemie de la poésie, comme l'ont prouvé Pindare, Victor Hugo et Shelley. Les trois plus grands poèmes *patriotiques* de la littérature moderne sont *A l'Arc de Triomphe* de Hugo, *The Armada* de Swinburne, et *The English Flag* de Kipling : ce dernier se trouve, encore une fois, parmi les maîtres.

Certes, je n'admire pas tout chez lui, comme une brute. Ses machines plus ou moins personnifiées m'ennuient profondément ; je ne puis prendre qu'un bien faible intérêt aux actions et aux pensées de ses écoliers ; les vertus monacales de ses Galahads ne suscitent pas mon enthousiasme. Mais tout cela est affaire de goût ; et, même dans ces cas-ci, la virtuosité technique fait plus que suffisamment compensation.

C'était un homme à préjugés, et il ne se gênait pas pour le montrer dans sa conversation aussi bien que dans ses écrits. Tous les hommes qui comptent ont des préjugés ; seules les nullités et les « moules » en sont dépourvues. Chez les esprits de sa trempe, avoir des préjugés veut dire le plus souvent avoir un sens fin et sûr de certaines valeurs capitales. Kipling exprimait ses préjugés si fortement, c'est-à-dire si honnêtement, que cela lui faisait bien des ennemis, qui affectaient de tenir en piètre estime son intelligence, ne pouvant faire loyalement le procès de son art. D'aucuns pourtant cherchaient à le ravaler comme artiste; (quelques-uns même de ceux que ses vues agaçaient poussaient la malignité jusqu'à

ses plus extrêmes limites, en insinuant bassement qu'il était un eurasien, un métis, — lui qui était tout à fait anglais). La grosse majorité de ceux qui n'aiment pas son œuvre ne l'aiment pas — uniquement parce que ses idées leur sont antipathiques. Ces messieurs n'ont pas le sens de l'art ; ils ne savent pas que l'art peut être apprécié tout indépendamment des pensées auxquelles il se trouve associé.

Il est permis de croire que ses principales idées politiques et morales ont une valeur toute particulière à l'époque où nous vivons. S'élever hardiment et impitoyablement contre le culte de l'argent, les bêtises de la démocratie, les niaiseries de l'humanitarisme exagéré, les mollesses d'un pacifisme flasque, les vulgarités outrecuidantes de l'américanisme ; enseigner qu'il peut être beau de se battre, que la guerre n'est pas le pire des maux, que la tradition n'est pas une chose entièrement vide de sens ; exalter l'énergie et l'individualisme (mais non pas l'amoralisme complet) : tout cela n'est pas tout à fait déplacé de nos jours.

On a accusé Kipling d'avoir cessé de croître, de n'être pas arrivé à comprendre le XX[e] siècle, et surtout l'ère qu'a inaugurée la grande guerre. De ce qu'un homme attaque ou bafoue quelque chose, il ne s'ensuit pas qu'il n'ait pu le comprendre. Il est possible qu'il le condamne précisément parce qu'il l'a trop bien compris. Quoi qu'il en soit, les tableaux ironiques que, dans ses derniers volumes, Kipling a faits de la civilisation actuelle sont beaucoup plus exacts, beaucoup plus saisissants de vérité, que tous ceux tracés par les écrivains ultramodernes qui font leurs délices de cette civilisation, ou, en tout cas, sont censés la comprendre parfaitement. Et il est probable que ceux de ces tableaux où, dans un esprit prophétique, il a représenté les temps à venir, se trouveront être singulièrement et terriblement vrais.

Il a toujours admiré la France ; bien mieux, il l'a aimée à la passion, quoique certains, se mettant au contre-pied de la vérité, se soient complu à faire croire le contraire. Ainsi, quand il a été question de le créer docteur ès lettres de l'Université de Paris, plus d'un Français s'est opposé maussadement à ce que le grade lui fût conféré, alléguant qu'il avait

calomnié les Français sous les traits des ridicules et ignobles Bandar-Log ; on a eu beau assurer ces messieurs que, dans les Bandar-Log, il s'était proposé de caricaturer non pas le peuple français, mais les citoyens des Etats-Unis d'Amérique. Finalement, il a fallu prier Kipling lui-même de dire par écrit et sans détours ni ambages quelle avait été sa véritable intention; sa réponse a été nette : c'est bien les Américains qu'il a visés en peignant l'odieuse gent simiesque ; les protestataires furent enfin forcés de capituler, et Kipling fut reçu Docteur. Malgré ce démenti formel de la part de l'auteur du *Jungle Book* lui-même, il se trouve toujours des Français (10) qui proclament catégoriquement que les Bandar-Log représentent le peuple français. Il est incroyable qu'on ait pu se tromper sur la signification réelle de ces singes ; car ce qui leur fait surtout défaut, c'est précisément la qualité maîtresse du caractère français : la Raison.

Ne pas voir cela, c'est manquer soi-même un peu de cette précieuse qualité, c'est s'avérer un médiocre spécimen de la race qu'on prétend visée.

Kipling a commencé l'étude de la littérature française vers l'âge de quatorze ans, en déchiffrant les romans de Jules Verne, dont il raffola pendant quelque temps. Puis il a découvert Dumas père, qui est toujours resté pour lui « le prince des amuseurs ». Plus tard, entre l'âge de 20 et de 24 ans environ (il était revenu aux Indes pour s'occuper de journalisme) il lisait tous les livres français qu'il pouvait trouver, depuis le *Roman comique* de Scarron (qu'il estimait ennuyeux) jusqu'aux productions les plus récentes de Gyp. A cette époque, la presse française se montrait assez hostile envers l'Angleterre, et le jeune Kipling répliquait à ses diatribes dans des articles où il parodiait la manière la plus extravagante de Hugo. C'est sans doute pendant ces années qu'il s'est imprégné de la lecture de Maupassant, dont l'emprise sur lui n'a jamais cessé d'être souveraine.

Il se moquait un peu de la méfiance collet-monté que manifeste la partie puritaine de la race britannique à l'égard des

(10) Par exemple, M. Léon Daudet dans l'*Action Française* du 4 octobre 1935, et M. Jean Prévost dans *Vendredi* du 24 janvier 1936. Je cite délibérément deux écrivains appartenant à des partis ou du moins à des journaux de couleur presque totalement différente.

produits artistiques de la France. « Quelle réjouissante besogne ce sera pour vous de tâcher d'enseigner la littérature française aux étudiants anglais ; ils vont s'imaginer qu'elle est presque toujours immorale », m'écrivait-il lorsque je fus nommé maître de conférences à l'Université de Londres.

Toute sa vie, il adora ce qu'il appelait « l'immense et étonnante beauté de la France ». Les paysages du Languedoc et de la Provence lui étaient particulièrement chers, et il y séjournait fréquemment. Qui mieux que lui — quel écrivain français même — a rendu le caractère distinctif et pour ainsi dire quintessentiel de la région de la Camargue (11) ? Il estimait hautement « l'épargne travailleuse » du peuple français, et il n'était pas rebuté par « sa philosophie positive et dure » ; il savait bien que cette philosophie était souvent doublée d'une poésie idéaliste et profondément rêveuse. Il observait de près l'agriculture et la sylviculture françaises, et il proclamait qu'elles étaient « excellentes ». Il a beaucoup voyagé en France au cours de vingt-cinq ans, et, sauf une fois, disait-il, on lui a toujours témoigné la plus grande bonté. Il a pris la défense du système français de la conscription, et il a essayé de faire comprendre aux Anglais que les Français « ont vécu des drames dévastateurs dont les conséquences pèsent lourdement sur toutes les parties de leur vie ». Avec une ironie discrètement mordante, il a flétri le soi-disant idéalisme américain pour qui le caractère français manque de sérieux.

Somme toute, — même un Anglais peut le dire sans présomption — il a grandement mérité de la France.

La civilisation française, a-t-il déclaré, et la civilisation anglaise sont de même âge ; elles sont également achevées, elles sont toutes les deux — à juste titre — contentes d'elles-mêmes; toutes les deux, elles échappent à l'analyse, et elles se complètent l'une l'autre.

Il me semble que tous les éléments de la civilisation qui ont apparu depuis la chute de Rome sont l'œuvre de ces deux grandes influences; les systèmes postérieurs étant spoliateurs, parvenus, ou imposés du dehors. Donc, ce qui doit rester à l'avenir de la civilisation repose dans les mains réunies de la France et de l'Angleterre.

(11) *The Bull that Thought.*

C'est là la plus haute sagesse politique, qui fournit la clef de beaucoup des problèmes les plus graves de notre temps.

Très jeune, il a connu le plus éclatant succès ; quand il avait vingt-quatre ans seulement, le *Times* lui a consacré un important article plein d'éloges, qui a mis le sceau d'une façon définitive à sa réputation. Quelques années plus tard, quand il habitait Vermont, il recevait tant de lettres de ses admirateurs que les autorités postales, pour venir à bout de cette immense masse de correspondance, ont dû faire construire, tout près de sa maison, un bureau de poste destiné à lui seul. Des rois l'ont honoré, ou ont cru l'honorer, de leur amitié. Mais tout cela ne l'a jamais le moins du monde gâté. Et toujours il a conservé l'entière indépendance de sa personnalité. Une fois — c'était avant la guerre — alors qu'il était tombé dangereusement malade, l'Empereur d'Allemagne, dont il avait toujours soupçonné les desseins politiques, lui fit envoyer un télégramme l'assurant de sa royale sympathie. « Au diable son impudence », s'exclama Kipling d'une voix bien faible, mais pleine de colère.

En grand seigneur de l'esprit, il dédaignait les distinctions purement extérieures. Jouissant d'un prestige énorme, et étant proche parent d'un homme qui a plus d'une fois été premier ministre, il eût pu avoir les plus brillants honneurs dont dispose un puissant Etat traditionaliste et monarchique. Mais il a tout refusé dans ce genre : il a préféré rester simplement lui-même, et ne tirer gloire que des créations de son génie.

En 1917, le premier ministre, M. Bonar Law, s'est mis en tête, sans le consulter préalablement, de lui conférer l'une des distinctions les plus flatteuses de l'Empire britannique. Kipling fut furieux, tout comme s'il s'était agi d'une insulte. Alors, M. Bonar Law s'est aperçu qu'il n'avait ni le droit ni le pouvoir d'agrandir une grandeur de cette envergure, et il a décidé de laisser Kipling tranquille.

Kipling a mené sa vie en rapport avec les idéals dont son poème intitulé *If* est l'expression la plus complète. En d'autres mots, il a été une sorte de surhomme.

Londres, 27 janvier 1936.

RANDOLPH HUGHES.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Léon Chenoy : *La Symphonie pendant l'Orage*, La Renaissance du Livre. — Maurice des Ombiaux : *Le Génie bourguignon*, Editions de Belgique. — Désiré Dernuit : *Hubert Krains*, Editions de Belgique. — L. Demeur et G. Vanwelkenhuysen : *Pages choisies des prosateurs français de Belgique*. — Mémento.

M. Léon Chenoy est un écrivain qui ne sacrifie ni à la mode, ni aux coteries littéraires, ni même au souci de la forme. Il est lui-même, avec ses qualités et ses défauts; il poursuit avec persévérance un idéal que l'on peut discuter, mais qui n'en est pas moins très élevé. Il avait tenté jadis, dans *Ut majeur,* d'écrire le roman ou plutôt l'hagiographie du génie musical absolu. Il avait imaginé une sorte de héros parfait de l'harmonie et du contre-point, le compositeur Walden, personnage à la fois robuste, sage, tourmenté, fulgurant, dont les propos les plus anodins sont présentés par l'auteur avec une candeur qui semble se récrier à tous moments : « Quel type, hein, non, mais quel type! » Aux pieds du dit Walden venait s'abattre une vestale, une Antigone, Adrienne, une de ces femmes intelligentes, effacées, passionnées, photogéniques et angéliques, comme le vieux rêve romantique en a tant fait surgir des réserves de son arsenal à chimères et qui évoquent irrésistiblement le vers des stances à la Malibran :

> Au fond du sanctuaire une lampe fidèle...

Pourquoi le cacher? J'avais prisé très modérément cet essai; j'avais cru nécessaire de le dire avec cette honnête franchise que doit pratiquer le critique à qui l'on demande avant tout d'être sincère — et j'avais encouru de vifs reproches, comme c'est l'usage, car l'on ne connaît guère ici que la louange immodérée ou le dénigrement systématique, et la règle du jeu permet de dénigrer les écrivains arrivés, mais il est convenu que les non-officiels sont tabous. C'est ce que Freud appellerait une compensation, nécessaire dans un pays où, plus qu'ailleurs, le pompier refoule.

Cette fois, la tâche me sera plus douce, et j'ai plaisir à suivre M. Chenoy à travers son nouveau roman. Celui-ci n'est pas bien compliqué et le thème en est vieux comme le monde : c'est à y regarder bien celui de la *Princesse de Clèves,*

et par conséquent du bal du *Comte d'Orgel.* Mais l'auteur l'a renouvelé en déplaçant l'intérêt, qui se porte ici tout entier sur l'amant malheureux, à qui le destin infligea la disgrâce d'aimer une femme inaccessible, épouse d'un grand homme.

Mais ce grand homme, vous l'avez reconnu : C'est Walden, le musicien d'*Ut majeur,* et la femme inaccessible, c'est Adrienne. Ils se sont transportés en Savoie; ils ont un voisin de campagne, le jeune Pierre Sixt. C'est ce dernier qui devient amoureux d'Adrienne, sans cesser de ressentir pour le mari de celle-ci la plus éperdue des admirations. Les tortures de ce jeune homme possédé par la Vénus romantique sont décrites de long en large; l'originalité du livre, c'est qu'elles sont en quelque sorte avouées. Walden, Adrienne, l'écrivain Malestat et le malheureux Sixt lui-même en parlent sans réticence pendant la moitié du volume, et les considèrent comme un cas clinique. Enfin, lorsque la villégiature des Walden est sur le point de cesser, Sixt se tue après avoir mis le feu à sa maison. **La Symphonie pendant l'orage** souffre de beaucoup de naïveté, et d'une gaucherie quelquefois pénible : mais le cadre est joliment décrit, et la sincérité de l'inspiration en compense les faiblesses; le récit est entremêlé de réflexions philosophiques et esthétiques qui sont loin d'être sans mérite et dont quelques-unes atteignent à la profondeur. Notamment cette conclusion d'une promenade en barque, la promenade d'Elvire — sur le lac du Bourget :

La paix, le bonheur, l'amour ne s'immobilisent pas. Ils ne sont fidèles qu'à ceux qui les raniment, de jour en jour, les recréent presque à chaque heure par une inlassable volonté, un intarissable élan du cœur. Croître ou décroître; avancer ou reculer. Monter ou descendre, telle est la loi de ce qu'édifie l'homme, et sa propre destinée. Mais le repos, mais l'accomplissement définitif selon la perfection et pour la durée, non, jamais! C'est bien le rêve le plus cher de l'âme, mais en le faisant, elle se croyait divine.

M. Maurice des Ombiaux est bien connu du public français. Il partage, avec le bon Curnonsky, prince des gastronomes, la réputation d'être un parfait œnophile, un dégustateur incorruptible des crus impériaux et des mets les plus rares. Il a bataillé, avec Curnonsky, pour la disparition de la cuisine « masquée » et l'avènement de la cuisine sincère, le

plus souvent régionale. Les dieux m'ont quelquefois permis de m'asseoir à la table de ces augures. J'atteste que nul ne les égale dans l'art de commander un menu. Mais où ils brillent d'un incomparable éclat, c'est dans l'art de célébrer, sur le mode pindarique, les nourritures qui sont soumises à leur approbation.

Au demeurant, du point de vue technique, ils s'avouent volontiers novices. Ils dégustent, ils jugent, mais ils n'enseignent pas la cuisine. Curnonsky va même jusqu'à prétendre, non sans quelque cynisme, qu'il ne sait pas faire une omelette. Des Ombiaux réussit l'omelette, mais il serait désemparé devant un gigot. Voici son second essai sur la Bourgogne et ses vins. **Le Génie bourguignon** est plein d'humour. Il chante le los des crus illustres, en décrit les particularités, en retrace l'éducation. Mais il ne s'arrête pas aux clos; il dévoile le génie secret de la race, fait parler les vieilles pierres, ressuscite les coutumes curieuses, et, surtout, nous propose un substantifique parallèle entre la salacité bourguignonne et la gaîté wallonne. L'histoire est là qui lui permet de suivre les bons ducs, tantôt à Dijon, tantôt à Bruxelles; il a le mérite d'avoir saisi subitement les correspondances, les affinités qui unissent les deux races.

M. Désiré Dernuit, auteur d'un excellent ouvrage sur le Portugal, consacre un solide volume à **Hubert Krains.** Celui-ci fut un de nos meilleurs conteurs et le romancier tragique du *Pain Noir*. On se rappelle qu'il mourut, comme Verhaeren, d'un accident affreux. Il n'y a pas deux ans qu'un train le broyait en garde du Nord, à Bruxelles. Hubert Krains fut l'incarnation de la probité, de la conscience littéraire. Son style dédaigne tout faux éclat, tout mot voyant, tout effet mélodramatique. Il est le maître de l'observation familière, le type du romancier provincial dont la saveur ne se révèle pas d'abord, et se réserve à ceux qui ont la patience de lire lentement cette prose dépouillée à l'extrême, mais d'une acuité qui ne se trompe pas de but. M. Désiré Dernuit a dégagé à merveille ces qualités; il a retracé la vie très simple de Krains, fonctionnaire comme beaucoup d'écrivains belges, mais fonctionnaire de grande classe, et toujours scrupuleux en présence de toutes les tâches, les littéraires et les autres.

Voici, pour terminer, une anthologie, celle des **Prosateurs français de Belgique,** que nous présentent MM. Demeur et Vanwelkenhuysen. L'un des deux auteurs de ce volume, M. Vanwelkenhuysen, est un jeune érudit qui publia ici même un volume sur Joris Karl Huysmans, d'une extrême rigueur d'information; M. Demeur, inspecteur de l'enseignement secondaire, est un homme de grand goût, doublé d'un professeur remarquable. Le travail qu'ils ont mené à terme était bien utile, car les anthologies de poètes sont nombreuses en Belgique; mais les anthologies de prosateurs sont incomplètes ou vieillies. La plus vaste, celle de Louis Dumont-Wilden, qui d'ailleurs mêle prose et poésie, date de 1918. Depuis, il y a eu dix-huit ans de vie littéraire. D'autre part, dans un pays où les auteurs nationaux se lisent peu et produisent peu, à de très petits tirages, c'est par l'anthologie que l'on peut connaître des écrivains qui parfois sont pleins de saveur, mais qui n'étant pas, à proprement parler, des professionnels de la plume, n'ont rien tenté pour toucher le grand public.

L'Anthologie qui vient de paraître constate d'abord que le roman belge a cessé peu à peu d'être régionaliste, et que des sujets plus vastes que jadis tendent à l'occuper. Félicitons-nous-en. Le roman régionaliste est presque toujours un roman paysan; il est peu de genre plus pauvre, en dépit de la friperie descriptive et du haillon pseudo-pastoral, parce que les héros mêmes de ce genre sont élémentaires, et que les êtres élémentaires se différencient trop peu pour que leurs pensées et leurs actes offrent communément une matière propice à l'analyse. Pourtant, il a donné à la Belgique quelques charmants conteurs, et nous lui devons encore aujourd'hui une romancière de grand talent, Marie Gevers. Mais ce ne peuvent être là qu'exceptions. Avec André Baillon, Robert Vivier, Horace Van Offel, Henri Davignon, Pierre Daye, Frans Hellens, la littérature belge quitte le terroir, ou du moins le relègue au second plan. C'est une des leçons du choix, d'ailleurs excellent, qu'ont fait les auteurs de cet ouvrage. Ils se sont efforcés d'être impartiaux et complets. C'est un grand mérite. On louera d'autant plus cette impartialité qu'ils se voulaient accessibles à la jeunesse, ce qui n'est pas un mince obstacle à l'objectivité littéraire.

MÉMENTO. — André Steylaert : *Le mari d'Henriette* (Renaissance du Livre). Ce roman, fort bien construit et plein de verve, met en scène un brave homme de bourgeois riche, qui se dédouble et vit une double vie amoureuse. L'inspiration est un peu commerciale, mais fort habile. — René Jaumot : *Astrid, princesse de légende* (Editions de Belgique). Une vie aimablement poétisée de l'infortunée souveraine dont la Belgique pleure encore la perte. Mais l'écueil de ce genre est une inévitable fadeur, — et aussi la nécessité d'étirer une matière extrêmement brève.

ED. EWBANK.

LETTRES ESPAGNOLES

Lope de Vega : *Poesia Lirica;* tome I, préface, introduction et notes par M. Luis Guarner (Libreria Bergua, Madrid). — Lope de Vega : *Rimas*, fac-similé de l'édition princeps (Chambre officielle du Livre, Madrid). — Ezio Levi : *Lope de Vega e l'Italia;* prefazione de Luigi Pirandello (Biblioteca Hispano-Italiana, Sansoni, Florencia). — Federico Garcia Lorca: *El Lenguaje de la Flores* (Théatre Principal Palace). — Miguel Luis Rocuant : *El Crepusculo de las Catedrales* (Calpe, Madrid). — Luis Ocharan Aburto : *Laura* (S. D. Madrid). — Mort de Valle Inclan. Son œuvre posthume.

La bonne édition des Œuvres de Lope à propos du tricentenaire de sa mort, et dont nous avons commencé à parler dans une précédente revue de quinzaine, se continue par deux tomes de la **Poésie Lyrique** de celui dont le XVIIIe siècle fit un symbole de poésie et de poésie raciale. M. Luis Guarner, qui a présidé à cette publication, fait remarquer que la fécondité de l'auteur dramatique porta préjudice à la réputation que méritait le poète. Ne pouvant donner toute la poésie lyrique d'un poète prodigieusement fécond, le choix est ici plutôt un échantillonnage qu'une anthologie. D'après le critique, dans ce premier volume, le lyrisme était le tempérament propre de Lope, puisqu'il en voit des traces jusque dans ses poèmes épiques et narratifs et dans ses romances, jusque dans sa fable *Filomena,* et qu'enfin certains de ses personnages de théâtre ne seraient que des personnifications de sentiments que Lope n'avait pas eu le temps de traduire par ailleurs. Ce manque d'indépendance et de concentration du lyrisme font que Lope écrivit en vers le *Nouvel Art de faire des Comédies à notre Epoque!* A côté de cette pièce si subjective, se trouvent dans ce tome I les fameuses *Rimes,* le *Romancero Spirituel,* sans parler des *Soliloques.* Et alors

éclate clairement le caractère proprement ibérique de Lope. Plus heureuse que la poésie française, l'espagnole sut se soustraire à l'invasion purement formelle de l'Italie. Alors que notre vraie poésie française, celle de nos chansons de Geste, succomba — et, certes, elle est bien morte à jamais! — les Espagnols ont la chance d'avoir gardé ininterrompue leur tradition poétique, depuis le *Cid* jusqu'aux poètes contemporains. Nous ne trouvons pas, dans ces poèmes lyriques de Lope, trace du conceptisme ni du *culteranismo*. Par certain côté, ceux-ci pouvaient n'être qu'une variante d'une plante purement indigène. J'ai toujours soutenu qu'un Gongora et une sainte Thérèse auraient pu exister sans aucune nécessité d'influence italienne. Evidemment, de toutes façons, le débordement d'idées, cette sorte d'herculéenne puissance de Lope qui lui faisait engendrer tant de personnages, et le bouillonnement de son cerveau, ne pouvaient le ranger parmi les lyriques espagnols concentrés. Mais sa facilité aurait pu lui faire adopter définitivement l'architecture rassurante rapportée d'Italie par Boscane et Garcilaso. Avec Lope, nous le voyons dans ce premier tome, triomphe la poésie pure, prise dans son sens de don naturel, de spontanée transposition du monde extérieur en un monde irréel qui est moins un embellissement qu'une re-création. Poésie pure dans le sens d'une pureté originelle, non dans l'acception d'un filtrage, d'une épuration par le laboratoire. C'est pourquoi, comme le fait remarquer Menendez y Pelayo, ce génie du verbe et ce producteur si fécond, à qui les genres ont presque manqué pour s'exprimer, ne pouvait justifier son esthétique ni la raisonner auprès de ses adversaires, les gongorisants. Faut-il en conclure que ceux-ci expliquaient d'autant mieux leur préciosité qu'elle était artificielle, comme un parasite de leur culture, mais sans inspiration et que peut-être leur talent poétique n'était qu'un sous-produit? On finirait bien par le croire en lisant ses poèmes, où toutes les qualités géniales, éternelles, du Romancero espagnol deviennent évidentes. Il suffit pour s'en convaincre de mesurer le chemin parcouru par lui entre son début poétique, les sonnets si classiques et son Romancero. Même lorsque, Horace des temps modernes, il pratique le genre de la lettre en vers, il y apporte

le je ne sais quoi de liberté de conception, disons le mot : de non-académisme, qui est si spécifiquement ibérique. Traditionnel, il l'est jusque dans la poésie religieuse, d'abord par l'esprit, mais peut-être encore plus par l'usage du mètre court, cet octosyllabe qui contient pour l'Espagne tout ce que peut contenir de grand notre alexandrin en évitant toute solennité; et je pourrais prouver qu'il est bien l'alexandrin espagnol, étant donné le poids des voyelles et cette absence de l'*e* muet en castillan.

On put d'ailleurs juger de la valeur plastique de la poésie de Lope par l'édition des **Rimas** que la Chambre Officielle du Livre de Madrid vient de donner en commémoration de la fête du livre. C'est la reproduction exacte, caractères et bandeaux, couverture et format, de la première édition princeps des *Rimes*, publiée à Madrid à l'imprimerie du royaume, en 1634. Elle est signée du Licencié Tomé de Burguillos. Les bibliophiles se la sont déjà arrachée afin d'avoir l'illusion de l'original par ce fac-similé.

Le fait que les *Rimes* aient été dédiées au Duc de Sessa, grand-amiral de Naples, suffirait à pousser les admirateurs de Lope sur la voie des influences que l'Italie a pu exercer sur lui, et de celles qu'à son tour il a pu exercer sur l'Italie. C'est pourquoi l'on appréciera davantage le **Lope de Véga e l'Italia** du directeur de la Biblioteca Hispano-Italiana. Dans la préface, Pirandello souligne ce que représenta de triomphante influence en France, en Angleterre, puis en Espagne, le théâtre italien investissant acteurs, auteurs et public par la Commedia dell'Arte. M. Ezio Levi montre ce que la poésie était pour Lope : un instinct élémentaire. Il admire cet art en perpétuel mouvement qui lui permettait, tout en s'arrêtant à l'ébauche, de révéler le génie. Le critique trace un portrait très vivant de cette époque du comte de Benavente, vice-roi de Naples. Peu à peu nous apparaît le monde italo-espagnol de l'époque, et les influences se précisent, depuis le sonnet : « Pobre y desnuda vas, Filosofia... » jusqu'à l'influence du Tasse sur la *Jerusalem conquistada* de Lope, etc... « Lope devrait être considéré aussi comme un écrivain italien », dit M. Levi. Il ajoute que son théâtre, comme celui de Molière chez nous, « représente le point d'arrivée de ce

mouvement d'avant-garde qui était tenu pour irrégulier et illégitime et était répudié par le monde littéraire italien ». Il représenterait en Espagne l'inquiète vitalité de la libération de la Commedia dell'Arte, de même que le Greco, en art, suivit l'inquiétude de Tintoret. Une lumière nouvelle est projetée par les études suivantes : le cénacle italien de Lope de Vega, la langue italienne dans le théâtre de Lope et le drame espagnol, prélude des *Promessi Sposi.*

Il est étonnant qu'aucun spectateur n'ait remarqué la très grande parenté qui unit les sonnets à la rose de Lope à la pièce à la rose, élément capital du **Lenguaje de la Flores** que vient de faire représenter par Margarita Xirgu le poète Federico Garcia Lorca. Avouons qu'un poète contemporain ne pouvait prendre meilleur modèle de tournure madrigalesque. Le sujet par lui-même demeure très castillan, quoique se passant un peu avant et un peu après 1900, puisqu'il s'agit d'une *novia* dont le *novio* a dû partir aux Amériques, et qu'elle attend pleine d'illusion, suffisamment longtemps pour devenir plus que vieille fille. Vous me direz que c'est aussi *Eugénie Grandet,* et, peut-être pour un meilleur parallélisme, Lorca a supposé un maniaque, l'oncle de l'orpheline, qui a la maladie de collectionner les fleurs. La poésie occupe les loisirs de cette nouvelle novia qui, avons-nous cru un moment, serait un peu la parodie des *Amants de Téruel.* Mais la poésie sert, cette fois, à M. Garcia Lorca pour ridiculiser une époque de carte-postale et de *modern style.* Il a fait de ces divers éléments une pièce très agréable, commentaire joué autour du poème à la rose dont je viens de parler et autour d'un autre poème, *Cuatro manolas,* qui, à mon avis, est plus original et plus personnel.

Dans la prose, vient de paraître le *Crépuscule des Cathédrales,* roman de M. Miguel Luis Rocuant, qui aurait pu être un poème par son style imagé et peut-être plus encore par le sujet même, un amour d'une sincérité qui idéalise ce que la volupté pourrait parfois avoir de presque humiliant. La délicatesse des sentiments d'un homme déjà mûr plaît à une jeune femme que son mari délaisse, perdu dans un village chilien. La rencontre des deux êtres, à Santiago, unit peut-être deux esprits terriblement artistes, avant de fondre deux

corps. Fatalement, les deux amants gagnent la France et Paris. Il est toujours intéressant pour nous de voir ce que des personnages nés à des latitudes proches de l'Equateur, mais d'instruction et de civilisation latines, peuvent penser de notre Occident. Cette confrontation de deux sensibilités coloniales devant l'essence même de la civilisation blanche, des cathédrales, nous vaut des pages délicatement nuancées, d'un castillan très pur et qui nous montrent l'incompatibilité de certaine discourtoisie et de certain cynisme contemporains avec des esprits et des cœurs dans lesquels survit le romancero espagnol. L'agonie des cathédrales est celle des temples que les amants élèvent à l'amour, à moins que ce ne soit là une suggestion que ce roman si intelligemment sentimental m'a donnée...

Voici un nouvel écrivain, M. Luis Ocharan Aburto dont le roman, **Laura,** prend sa source dans un réalisme expérimental qui fait honneur au psychologue. Purement castillan, et par son sens de l'autorité de la passion, et par son style qui garde l'aménité des écrivains destinés à affronter le grand public, ce roman fera en effet bonne figure dans une traduction, puisqu'on nous la promet. L'intrigue de M. Luis Ocharan Aburto dépasse certainement le plan du romancier pour s'étendre sur celui du moraliste. L'auteur nous représente deux sœurs, l'une sage et réservée, Laure, l'autre bruyante et bouillante et qui passe d'un fiancé à l'autre sans jamais en souffrir. Laura devient amoureuse d'un des jeunes hommes qui courtisent sa sœur; mais là où celle que l'on prend pour une vierge folle ne voit que des jeux du hasard, elle, ardente de ce mysticisme si castillan, se prend à son jeu. Peinture du nouvel amour moderne en Espagne, ou plus exactement de la sincérité éternelle d'une passion vraie en un pays de caballeros qui ne savent mentir, le roman sort aussitôt des contingences des petites villes où tant d'autres espagnols ont vu s'égarer leur talent. Ramassée, l'action ne sort point de l'unité sentimentale et la fuite des amants s'oriente vers la libération de la mer. La description de la levantine Barcelone anime de sa flamme iodée le péché que Laura sait bien qu'elle a commis, puisque, traditionnel Don Juan, son séducteur ne lui a avoué être marié qu'après

l'avoir possédée. L'éloquence de leur heure d'amour fut si grande qu'elle suffit à engendrer un fils. Plus amante pardonnant tout à son amant que mère repentie, Laura se trouve ensuite en butte aux sarcasmes du monde, qui admet fort bien les tentatives prudentes de sa sœur pour s'assurer un mari riche, mais ne pardonne point à ses sincères amours. La tragédie finit par la dure séparation qui provoque une mort naturelle.

Les Lettres espagnoles sont en grand deuil : Ramon del Valle Inclan est mort. Le prestigieux auteur du *Marqués de Bradomin* et des *Sonatas,* dont l'immense talent de styliste et de romancier a été déjà défini dans le *Mercure,* est le représentant le plus populaire de cette génératon de 1898 chère aux cœurs de tous les Espagnols. Il introduisit en Espagne Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam et d'Annunzio. Batailleur, manchot comme Cervantès, son activité littéraire ne lui suffisait pas et il se dressa, avec l'Ateneo de Madrid, contre la Dictature. Sa prose harmonieuse est d'un grand poète. Il laisse, comme œuvre posthume, *El Trueno Dorado,* qui commence ainsi :

La *taurina* de Pepe Garabato fut célèbre à l'époque isabeline. C'était une épicerie de style andalou, qui ne manquait jamais de fillettes, de guitares et de chant. Cette nuit-là réunissait...

Mais saurons-nous bientôt la suite de la venue du Baron Bonifaz et de Perico le Mâle?...

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Paul de Laget : *Au Maroc espagnol.* Avec 63 planches h. t. en héliogravure; le Manoir, Marseille. » »

Histoire

Jacques Bainville : *Bonaparte en Egypte.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

Hugo D. Barbagelata : *Histoire de l'Amérique espagnole.* Avec 2 cartes; Colin. 28 »

Littérature

Edmond Bertrand : *Causerie sur l'au-delà;* Figuière. » »

Boileau : *Œuvres.* Introduction, notices, notes et commentaires, grammaire et lexique par Pierre Clarac; Mellotée. » »

Calvin : *Œuvres complètes. Imitation de la religion chrestienne,* tome I; Belles-Lettres. (Devant comprendre 4 volumes). 120 »

Lieut.-Col. Henri Carré : *Mademoiselle, fille du Régent, duchesse de Berry 1695-1719;* Hachette. 15 »

Pierre Croidys : *Amours impériales. Napoléon III et l'Impératrice Eugénie, 1853-1855.* Avec des illust.; Arthaud, Grenoble. 4,50

Cécile Delhorbe : *Juste et Caroline Olivier.* Avec 29 illust. h. t.; Attinger. » »

Emile Fabre : *Le Théâtre;* Hachette. 12 »

Hélène Frejlich : *Les amants de Mantes. Flaubert et Louise Colet.* D'après des documents inédits et avec 6 gravures h. t.; Malfère. » »

Pierre Lefer et H. François Follin: *Paroles d'un voyant.* Introduction à la pensée et à l'œuvre de H.-L. Follin; Marcel Rivière. 12 »

Chanoine C. Looten : *La pensée religieuse de Swift et ses antinomies.* Avec un portrait de Swift d'après Cunningham; Desclée De Brouwer. » »

Victor Margueritte : *Pages choisies;* Flammarion. 12 »

Régis Messac : *Micromégas;* Impr. La Laborieuse, Nîmes. » »

Paul Rival : *Les six femmes du roi Henri VIII;* Gallimard. 15 »

Pierre Semoir : *La puce à l'oreille,* propos d'un ancien combattant; L'Epoque, 51, rue du Sahel, Paris. 15 »

Pédagogie

Emile Bouvier et Pierre Jourda : *Guide de l'étudiant en littérature française;* Presses Universitaires. 10 »

C.-G. Jung : *Conflits de l'âme enfantine. La rumeur. L'influence du père.* Traduit de l'allemand par L. Devos et Olga Raesvky. Préface d'Yves Le Lay; Edit. Montaigne. » »

Philosophie

Divers : *L'évolution de la physique et la philosophie,* exposés, discussions; Alcan. 15 »

Maurice Duval : *La poésie et le principe de transcendance,* essai sur la création poétique; Alcan. 40 »

Maurice Duval : *Religion, superstition et criminalité,* essai philosophique sur la criminalité superstitieuse; Alcan. 35 »

Poésie

Claude Fourcade : *De flamme et d'ombre;* Le Divan. » »

Jules Palmade : *Ores dal Cor;* Impr. Fra, Foix, Ariège. 12 »

Maurice Rossignol : *Chromos indochinois;* Edit. Le Von Tan, Hanoï. » »

Politique

G. Dimitrov : *Lettres, notes et documents datant de ma détention et du Procès de Leipzig,* traduit de l'allemand par Marcel Willard; Edit. sociales internationales. 12 »

Palme Dutt : *Fascisme et révolution,* traduit de l'anglais par Reine Hilsum; Edit. sociales internationales. 15 »

Questions coloniales

S. Faci : *L'Algérie sous l'égide de la France contre la féodalité algérienne.* Préface de M. Maurice Violette; S. n. d'édit. 12 »

Questions juridiques

Silvio Trentin : *La crise du droit et de l'Etat.* Préface de François Gény; Alcan. 30 »

Questions religieuses

Marguerite Aron : *Prêtres et religieuses de Notre-Dame de Sion.* Préface d'Edouard Schneider; Grasset. 15 »

L. Desnoyers : *Les Psaumes,* traduction rythmée d'après l'hébreu; Desclée De Brouwer. 35 »

Pierre Hanozin, S.J.: *La geste des martyrs;* Desclée De Brouwer. 12 »

Régionalisme

Pierre Bedat de Monlaur : *Le meunier gascon,* contes du pays d'Oc. Avec 8 lithographies en couleurs d'après les dessins originaux d'Ernest Gabard; Edit. Occitania. 20 »

Roman

Odette Arnaud : *Pêcheurs de rêves;* Nouv. Revue critique. 12 »

René Blech : *Le collier de cuir;* Edit. sociales internationales. 12 »

Jacques Decrest : *La petite fille de Bois-Colombes,* roman policier; Gallimard. 12 »

François Grey : *La disparition de Sir Abraham Carts,* roman policier; Edit. de France. 6 »

Philippe Hériat : *Miroirs;* Denoël et Steele. 15 »

Edouard de Keyser : *Chairs des Indes;* Querelle. » »

Tristan Lamoureux : *Mais il n'était qu'un homme,* roman présenté par Jean Desthieux; Ed. R. Allou. » »

René Lote : *Les esclaves de la mort. Le bilan d'une génération;* chez l'auteur, à l'Université, Grenoble. » »

Guy Mazeline : *Les îles du matin;* Gallimard. 15 »

E. Philipps Oppenheim : *Peter Cradd (Simple Peter Cradd),* traduit par J. Fournier-Parjoire; Hachette. 12 »

K. Sayabalian : *Amours;* Edit. R. Saillard. 10 »

Robert de Saint-Jean : *Le feu sacré;* Gallimard. » »

Jean Sermaye : *Barga maître de la brousse,* roman de mœurs nigériennes; Edit. du Moghreb, Casablanca. 15 »

Sociologie

Un Français : *Le vote des femmes et la dégradation de l'énergie en France;* H. de Bosserie, 42, rue du Théâtre, Paris. 8 »

Théâtre

André Josset : *Elisabeth la femme sans homme,* pièce en 2 parties, 5 tableaux. Avec un portrait des personnages d'après les tableaux de l'époque; Fasquelle. 12 »

MERCURE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Mort de Charles Nicolle. — Mort de J. Pavlov. — L'hommage à Pierre de Nolhac. — De nouveaux inédits de Pascal. — Une question préalable à la réforme électorale : la réforme géographique. — Assurances sociales. — Victor Hugo, Louise Colet et Gustave Flaubert. — Une source d'Alphonse Allais? — Quel a été le premier livre de Courteline? — Sur une poésie de Maupassant. — Une rectification bibliographique. — Le tombeau de Kipling. — Le Sottisier universel. — Avis à nos abonnés.

Prix littéraires. — Le prix Albert Ier, d'une valeur de 10.000 francs, a été attribué à M. Eric d'Hauteville pour son livre *Voyage aux Iles Galapagos.*

§

Mort de Charles Nicolle. — Cette mort a été vivement ressentie, non seulement par le monde savant, mais par le grand public, qui savait que cet homme était un des grands bienfaiteurs de l'humanité. Laissant à de plus compétents le soin de commenter ses travaux, nous rappellerons seulement ses recherches pour la guérison du typhus exanthématique, la fièvre de Malte, etc., ainsi que ses services à l'Institut Pasteur de Tunis, dont il était le directeur depuis 1903. Le prix Osiris en 1927 et le prix Nobel de médecine l'année suivante lui avaient donné la célébrité à laquelle il avait tous les droits.

Nos lecteurs se souviennent que le *Mercure de France* a publié à plusieurs reprises des pages inédites du professeur Charles Nicolle, notamment *Le merveilleux concours d'Antonin Pieu* (15 nov. 1930), *Conception biologique de la nature* (15 juin 1933) et *Paroles biologiques sur la crise actuelle* (1er janvier 1934). — L. M.

§

Mort de J. Pavlov. — Le grand savant russe, mort le 27 février en sa 87e année, était l'un de ces esprits qui créent *une époque* dans la science.

Qu'il soit permis à l'un de ses élèves de lui rendre ici un hommage modeste et ému sous forme de ces quelques lignes.

Son premier travail scientifique date de 1874. Sa dissertation (sur les nerfs du cœur), est de 1883. Ses travaux sur la digestion, qui bouleversèrent ce chapitre important de la physiologie (en montrant l'énorme rôle que jouent dans la digestion l'appétit et tous ses excitants *psychiques*) et qui lui valurent le prix Nobel s'étendent de 1889 à 1897, où a paru son livre classique, « Travail des glandes digestives », traduit en français (1).

L'influence des perceptions et des souvenirs dans la sécrétion des glandes stomacales et salivaires l'amène logiquement à s'occuper de l'activité cérébrale. Il crée une *nouvelle méthode*, méthode objective d'étude de cette activité, la méthode des réflexes dits « conditionnés ». Nous avons eu déjà l'occasion d'en parler aux lecteurs du *Mercure*.

Au cours des derniers 35 ans de sa vie, Pavlov (avec ses élèves) a découvert, grâce à sa méthode, plusieurs lois fondamentales du fonctionnement de notre cerveau. Et ces découvertes ont non seulement un immense intérêt théorique, mais aussi (on le voit de plus en plus), une grande importance pratique, tant pour la pédagogie

(1) Comme, d'ailleurs, ses autres ouvrages principaux.

que pour le traitement des maladies nerveuses et, peut-être, mentales. Certes, cette application de sa doctrine est encore une affaire de l'avenir, mais on se trouve déjà sur une voie bonne et solide.

Esprit clair et logique, mais se soumettant scrupuleusement aux faits, aux résultats de leur contrôle, il a mérité, de la part des savants français qui le connaissaient, le nom de « Claude Bernard russe ». Travailleur régulier et infatigable, toujours actif, n'ayant absolument rien du fataliste et du mystique, il était une réfutation vivante du cliché habituel sur l'âme « russe » ou « slave » (et il était russe 100 %).

Sportif accompli (en 1914, donc à 65 ans, il faisait, à la Société de Gymnastique, qu'il fonda, des exercices sur les appareils!), il entraînait, par son exemple, des jeunes médecins et physiologistes. Mais surtout, surtout, il les entraînait par sa passion toute juvénile pour sa science.

Celui qui a eu le bonheur de travailler sous sa conduite n'oubliera jamais cette atmosphère de bonne humeur, d'énergie, d'optimisme qu'il créait autour de lui. Ce fut un grand animateur et un grand organisateur.

Enfin, le dernier trait que nous voudrions marquer ici, c'est sa droiture. Rien, aucun régime, aucune tyrannie, ne pouvait le réduire au silence s'il estimait de son devoir de les flétrir. Par ce trait, il rappelait Léon Tolstoï. Ce furent des hommes de la même trempe, de la même envergure.

Que sa mémoire ne s'efface pas de l'esprit des jeunes générations. — W. DRABOVITCH.

§

L'hommage à Pierre de Nolhac. — Les hommages rendus par l'opinion aux hommes marquants qui disparaissent sont rarement unanimes. Etre exempté de la contradiction ou, pour le moins, de réserves graves est un privilège qu'obtiennent peu d'écrivains, même sur leur lit de mort. Pierre de Nolhac a eu ce privilège. C'est que son œuvre, faite tout entière de clarté, de sagesse, d'étude probe et sérieuse, d'amour des chefs-d'œuvre classés, n'a jamais de ces audaces discutables qui choquent ceux qu'elles n'enthousiasment point. Ici, pas de flamme violente, mais une lumière calme et toujours égale, non pourtant sans chaleur, car cet érudit était un poète, et, en écrivant ce mot, ce n'est pas aux vers qu'il écrivit que nous pensons le plus, quoique ces vers soient fort bien faits, dans leur régularité classique où sonne un écho modernisé de la Pléiade.

Nous pensons surtout au savant humaniste, à l'admirateur fervent de la Renaissance italienne, à l'historien de Versailles. Il

était de ces hommes raffinés qui sont dilettantes avant d'être écrivains et deviennent écrivains parce que dilettantes. Ces heureuses natures se manifestent de moins en moins, car le progrès moderne s'exerce dans un sens qui ne favorise pas les études longues, patientes et désintéressées dont elles ont besoin pour s'épanouir.

Pierre de Nolhac eut l'avantage de pouvoir s'y adonner sans réserve. Elève de l'Ecole française de Rome, puis attaché à la Bibliothèque nationale, maître de conférences à l'Ecole des hautes études, enfin (pendant plus de trente ans) conservateur du musée de Versailles, il put, sans la moindre lacune, passer sa vie au milieu des choses intellectuelles, des œuvres d'art, des grandeurs du passé, qui faisaient son culte. Humaniste et chercheur, il a fait des trouvailles qui comptent (lettres inédites d'Erasme, manuscrit autographe des poésies de Pétrarque, etc.) Gardien des gloires de Versailles, il a célébré Nattier, Boucher, Fragonard, il a peint le soleil couchant de la monarchie française, et une étude surtout l'a retenu et comme ensorcelé, celle de la reine dont la beauté, la grâce et le malheur ont fait une des figures les plus touchantes et les plus tragiques de l'histoire. Là, nous retrouvons le poète, délicat et sensible; et c'est une harmonie bien distinguée que celle qui formait cet esprit, à la fois pénétré de la sagesse érasmique et vibrant des séductions douloureuses de Marie-Antoinette. — L. M.

§

De nouveaux inédits de Pascal. — Tous ceux qui s'intéressent à ce monument incomparable qu'est le manuscrit de Pascal vont se réjouir, et consacrer leurs gratitude à l'Administration de la Bibliothèque Nationale, en particulier à M. Philippe Lauer, conservateur du département intéressé. On sait que, comme je l'ai rappelé dans un article paru ici même le 1er septembre dernier, un certain nombre de textes ou tronçons de textes, de la main de Pascal, se trouvaient encore cachés au verso des papiers collés sur les pages du recueil original des *Pensées;* on ne pouvait les apercevoir que par transparence, et la lecture en était fort difficile, pour ne pas dire impossible. On vient de les rendre à la lumière.

En 1844, Prosper Faugère avait pu ainsi publier un certain nombre de textes inédits, grâce à un heureux décollage et à des ouvertures pratiquées dans le feuillet de fond; on voit encore les traces de colle qui racontent cet avatar. Au-dessous d'un fragment sur Descartes, l'éditeur notait :

Personne ne le connaissait avant nous autrement que par les Copies.

Nous l'avons découvert dans le Ms. autographe en faisant disparaître une partie de la feuille de papier fort épais sous laquelle il était collé et qui le cachait entièrement à la vue.

Mais, par un étrange scrupule, on avait aussitôt refermé le tombeau ainsi ouvert pour Faugère; de sorte que le texte n'a pu figurer dans la reproduction en phototypie publiée par la maison Hachette en 1905.

En 1877, Salomon Reinach, qui, dans *L'Instruction publique*, publiait, sur le manuscrit de Pascal, une série d'articles fort curieux, obtint à son tour qu'on remît au jour trois textes cachés au verso d'un papier collé sur la page 49 du recueil.

Autorisée par ces précédents et guidée par ces exemples, l'Administration de la Bibliothèque Nationale fait reprendre le décollage des textes encore ensevelis dans les ténèbres. On a commencé par celui que Faugère avait déjà éveillé pour quelques instants.

J'avais signalé qu'à la page 80 du recueil on pouvait apercevoir par transparence des bouts de lignes où je croyais qu'il s'agissait de Clélie, l'héroïne d'un roman de Mlle de Scudéry. Ce texte vient d'être libéré; mais ce fut pour faire évanouir à mes yeux l'ombre de Clélie. Il y a là quelques six bouts de lignes bien capables d'exercer la sagacité des curieux qui veulent s'évader pour quelques instants des graves soucis de l'heure présente. Je lis :

Or...communes... S[t] Thomas...vous avez tant évité des...le prix... a ce premier suppost...a donné le spirituel...pour le prix.

Il s'agit là de notes sur la simonie, destinées à la 6[e] *Lettre au provincial*, d'avril 1656, ou à la 12[e], de septembre 1656.

Au dos d'un papier collé sur la page 491 se trouve une note en latin, de la main de Nicole, destinée, me semble-t-il, à la traduction latine des *Lettres au provincial* publiée en 1658.

L'opération de décollage se poursuit. Elle va permettre notamment de trancher définitivement un problème qui divise certains éditeurs des *Pensées de Pascal*.

Il s'agit de ce fameux texte si admiré, qu'on a faussement intitulé *Le Mystère de Jésus*. Les éditeurs rangent sous ce titre un nombre variable de textes empruntés à plusieurs pages du recueil original, en particulier aux pages 87 et 89. Du texte disparate publié pour la première fois par Faugère, Havet en 1851 et Molinier en 1877 retranchèrent les deux premiers paragraphes de la page 89. En 1896, M. Michaut protesta :

Le texte se suit d'un bout à l'autre, de la même écriture et visiblement écrit en une seule fois, sans aucune interruption... La vue du manuscrit prouve absolument que le *mystère* a été écrit tout d'un trait et que les deux paragraphes arbitrairement retranchés par Havet et Molinier en font bien partie.

M. Brunschvicg vint à son tour émettre des doutes; il supposa que « ces deux paragraphes, qui rompent la suite du texte, étaient déjà écrits au haut de la page 89, lorsque Pascal y écrivit la suite de ses méditations sur le mystère », ou bien que c'étaient « deux maximes suggérées à Pascal par le mystère qu'il méditait, et qu'il notait en passant pour s'en faire l'application à lui-même ». Mais M. Maurice Souriau vient de protester contre de tels scrupules et de reprendre la thèse de M. Michaut.

Eh! bien, le décollage de quelques centimètres de papier montre nettement que le feuillet collé sur la page 87 était primitivement écrit au recto et au verso; mais, comme le verso ne contenait qu'une seule ligne, on l'a découpée pour la coller au bas de la page 87, à la suite du recto. On voit encore, au dos de la bande de papier ainsi détachée, et à l'envers, les deux derniers mots du titre, qu'on a remis sur une autre bande de papier collée en haut de la page mutilée. Par conséquent, il est indubitable que le texte de la page 89 n'est pas la suite immédiate de la page 87; car il n'y a guère de raisons pour que Pascal ait repris, sur une page nouvelle, un texte qu'il avait commencé d'écrire au verso d'une autre page.

Voilà donc, me semble-t-il, un problème d'histoire littéraire et d'édition résolu à peu de frais. Espérons que les nouvelles découvertes apporteront, grâce aux chercheurs obstinés, de pareilles révélations. — Z. TOURNEUR.

§

Une question préalable à la réforme électorale : la réforme géographique. — La réforme du mode de scrutin pour l'élection des députés provoque en ce moment des discussions vives et souvent passionnées. Mais, parmi les adversaires aux prises, aucun ne semble encore avoir songé à faire précéder le changement dans la manière de voter par un changement dans l'assemblage géographique des circonscriptions électorales.

Nous entendons bien que le passage du scrutin uninominal au scrutin de liste postule un cadre élargi. Mais que les circonscriptions électorales envisagées comprennent un ou plusieurs départements, elles n'en maintiennent pas moins les limites actuelles de ces unités administratives, si l'on peut dire, puisque leur caractère le plus saillant est précisément de manquer d'unité. Créés au début de la Révolution, pour cristalliser la cohésion nationale et détruire l'embrouillement désordonné que formaient généralités, intendances, bailliages, gouvernements, diocèses, etc., et pour organiser la vie régionale dans un cadre juridique uniforme, nos départements ne semblent plus offrir, dans un pays ayant subi en un siècle

plus de transformations qu'au cours des millénaires antérieurs, la base solide et harmonieuse d'unités régionales adaptées aux besoins modernes.

Ne semble-t-il pas raisonnable que la première condition de nature à réaliser cette aspiration soit que la population réunie dans la même division administrative ait un point d'attraction commun, une métropole régionale qui constitue un centre à la fois économique, intellectuel, artistique et administratif? Or, quels sont les chefs-lieux de département qui répondent encore à cette définition? A peine une vingtaine de grandes villes (1).

Une seconde condition de l'adaptation de nos divisions régionales au temps présent serait sans doute que leurs limites fussent inscrites autant que possible dans les régions naturelles définies par les géographes, pour constituer, selon le mot très exact de M. Demangeon, « la synthèse des données de la nature et des données de l'homme ».

Pour conclure, on peut affirmer avec MM. Fèvre et Hauser :

Les départements ne sont que des cadres administratifs aux limites souvent très enchevêtrées et presque toujours absolument artificielles, sans unité naturelle, sans valeur géographique... Ce sont de pures entités (2).

Si l'on ajoute que les circonscriptions économiques, judiciaires, universitaires, sont presque aussi enchevêtrées qu'elles l'étaient à la fin de l'ancien régime, peut-être pourrait-on se dispenser de créer un nouvel enchevêtrement pour la circonscription électorale.

Bien au contraire, profitons d'une époque de revision générale des idées et des institutions pour nous efforcer de mettre debout une réforme géographique qui sera de nature à faciliter les réformes organiques, singulièrement la réforme électorale.

Et adoptant l'opinion de M. Brunhes, qu' « une telle réforme doit être calquée sur les réalités géographiques de la vie sociale la plus profonde et de la vie économique la plus nouvelle » (3), effaçons délibérément des frontières artificielles et créons, autour de nos métropoles provinciales, de vastes départements groupant une population qu'unissent déjà des habitudes et des mœurs similaires et des besoins concordants ou complémentaires.

A l'intérieur de ces divisions nouvelles qui seront vraiment, du point de vue de la géographie humaine, des unités cohérentes et dont le nombre, justifié par la rapidité actuelle des moyens de communication, pourra varier de 25 à 30, il sera facile de tracer environ 200 arrondissements délimités suivant les mêmes principes.

(1) Nous avons seulement 17 villes de plus de 100.000 habitants (1931).
(2) *Régions et Pays de France*, p. 4 et 5.
(3) *Géographie Humaine de la France*, I, 409.

Après quoi, la voie sera ouverte aux réformateurs de l'Etat, qui pourront enfin bâtir sur un terrain propre à rendre leur tâche à la fois plus facile, plus durable et incomparablement mieux adaptée à l'organisation de la Société moderne.

Et pour ne pas aller au hasard, mais introduire au contraire, en la matière, l'usage de la méthode scientifique, il n'y aurait que des avantages à procéder par expérimentation, en soumettant immédiatement au Parlement la proposition de Loi qui suit :

Le Gouvernement est autorisé à modifier par décret, dans le sens de l'extension, les circonscriptions administratives régionales, y compris celles qui sont pourvues de la personnalité morale.

Ces mesures ne pourront avoir lieu que dans le 1/5e du territoire de la République. Elles auront un caractère d'expérimentation et ne seront rendues définitives que par une Loi qui en étendra l'application, si l'expérience donne des résultats favorables, à l'ensemble du territoire.

ROBERT BIZARDEL.

§

Assurances sociales. — Dans la seconde moitié de juin 1935, les cotisants des Assurances Sociales, âgés de plus de soixante ans et ayant cinq années de versements, étaient avisés par cette Administration d'avoir à cesser leur cotisation et d'avoir à remplir et retourner les pièces qui leur étaient adressées, en vue d'établir, à compter du 1er juillet suivant, leur situation d'assurés sociaux. Ce que chacun s'empressa de faire, non sans de multiples dérangements. Le montant de la rente attribuée était fixé à 720 francs par an, 60 francs par mois, 180 francs par trimestre, payables terme échu, comme il est de règle pour tous les paiements de ce genre. Deux trimestres sont déjà échus : juillet-septembre et octobre-décembre 1935. Un troisième va bientôt l'être : janvier-mars 1936. De nouvelles, aucune, pour le plus grand nombre des assurés sociaux dans les conditions ci-dessus. A peine quelques-uns ont-ils été informés tout récemment qu'ils seront convoqués prochainement pour toucher... **un acompte!** L'Etat, qui a contraint les salariés et les employeurs à cotiser, paie-t-il, ou ne paie-t-il pas? Tient-il ses engagements ou sommes-nous dupés? On demandait souvent, autrefois, dans le monde politique : D'où vient l'argent? C'est : Qu'est devenu l'argent? qu'il faut se demander aujourd'hui. Et des milliards! — PAUL LÉAUTAUD, assuré social, numéro matricule 72-758867—1.

§

Victor Hugo, Louise Colet et Gustave Flaubert. — On sait quelle admiration, parfois dénuée de respect, Gustave Flaubert, en dépit de ses efforts demeuré romantique, portait à Victor Hugo qu'il appelait affectueusement le « vieux crocodile ».

Faut-il croire que l'Olympien de Guernesey, loin de lui rendre cette admiration, aurait été longtemps sans connaître Flaubert, sans le lire et l'aurait même confondu avec Louise Colet? C'est du moins ce que raconte Jules Claretie dans sa *Vie à Paris* (1910). Par crainte du cabinet noir impérial, Hugo aurait longtemps adressé ses billets à Louise Colet sous le couvert de son jeune ami. Et voici les propos qu'il aurait tenus sur ce point à Claretie, qui les raportait ainsi:

J'ai cru longtemps que ce nom, Gustave Flaubert, n'était qu'un pseudonyme de Mme Louise Colet. Pendant les premières années de mon exil, je n'écrivais jamais à Mme Colet que sous le couvert de « M. Gustave Flaubert », à Rouen ou à Croisset. Je me figurais que ce Gustave Flaubert n'existait pas et, en traçant ce nom sur l'enveloppe, c'est à Louise Colet que je pensais. A ce point que j'envoyais les phrases les plus tendres à « mon cher Flaubert ». Ce ne fut que lors de l'apparition de *Madame Bovary* que j'appris qu'il y avait vraiment au monde un M. Gustave Flaubert.

Un moment, ajoutait le poète, qui avait l'esprit gravement malicieux, je crus que Mme Colet faisait peau neuve et désormais allait signer ses romans Gustave Flaubert; mais ce qu'on me dit de *Madame Bovary* (car je n'avais guère le temps de lire ce livre) me convainquit que l'œuvre n'était pas de Mme Colet et que Gustave Flaubert existait bien, en chair et en os. Et en esprit, car c'est un maitre. (*Vie à Paris*, 18 février 1910.)

On n'est pas tenté de douter de ce que raconte Claretie. Pourtant, on voudrait bien voir — tant cette histoire paraît « hénaurme » — les lettres d'Hugo à Louise Colet. — P. DY.

§

Une source d'Alphonse Allais? — Qu'il y ait lieu de parler de source à propos de l'œuvre du plus imaginatif des fantaisistes (dont on vient de rééditer un recueil de contes), voilà qui peut paraître inattendu. Le terme, cependant, semble justifié dans le cas suivant, où il est difficile de croire à une simple rencontre.

Le recueil : *En ribouldinguant* contient un morceau intitulé : *Oiseuse correspondance,* commençant ainsi :

Du flot montant de ma quotidienne correspondance, j'écume les suivantes communications, tendant à démontrer que le record de la candeur est plus imbattable qu'on ne saurait le croire...

Et il se poursuit de la sorte :

Cher Monsieur,

Permettez-vous à une de vos nombreuses lectrices et admiratrices de vous fournir un sujet pour l'un de vos prochains articles?

Voici :

Il s'agit d'un jeune homme dont les trois seuls vrais frissons dans la vie consistent :

1° En une invétérée passion pour sa bonne amie qu'on appelle Tonton;

2° En un culte fervent pour l'œuvre de M. Taine, dont il possède, au meilleur de sa bibliothèque, tous les ouvrages;

3° En un attachement presque maternel pour un jeune thon qu'il élève dans un aquarium, avec des soins touchants.

Or, un jour, ce jeune homme est forcé de s'absenter pendant quelques semaines pour [...trop long]. Quand il revient, un de ses amis l'attend à la gare avec des yeux de funérailles.

— Mon pauvre vieux, dit cet homme triste, tu vas trouver ta maison bien vide...

— Pourquoi donc?

— Gustave a profité de ton absence pour s'introduire chez toi et t'enlever Tonton, ton Taine et ton thon.

Vous le voyez, cher Monsieur, le thème est un peu mince, mais avec votre esprit...

Or, voici ce que, dans les *Carnets* de Ludovic Halévy, récemment publiés par son fils, on lit à la date du 20 juin 1866 (t. I, p. 120) :

Aubryet est l'homme des calembours savants, laborieux, compliqués. Construire un calembour est pour lui toute une affaire. Vous le voyez grave, rêveur, préoccupé, c'est que son calembour lui résiste et que son enfantement est pénible. Enfin, voici son dernier. Un père voit avec chagrin son fils prendre des allures plus sèches et plus cassantes. Ce fils parle à son père d'une façon déplacée, grossière, inconvenante. Ce n'est pas tout, ce père, qui est philosophe, a invité son fils à lire attentivement les ouvrages de Taine, et le fils n'a même pas coupé les pages de l'*Histoire de la littérature anglaise*. Ce n'est pas tout encore, et ici, il faut se résigner à un peu d'invraisemblance; la scène doit se passer à la campagne, il doit y avoir un bassin dans le jardin, de l'eau de mer dans ce bassin, et un thon dans cette eau de mer; le fils avait tout d'abord pris un vif intérêt aux ébats du poisson, et venait chaque jour le considérer longuement, mais le père remarque que depuis huit jours le jeune homme n'a pas fait une seule visite au bassin, et alors, résumant tous ses griefs, il lui dit sévèrement : « Tu négliges ton ton, ton Taine et ton thon. »

L'année où Xavier Aubryet, homme de lettres réputé — paraît-il — pour son esprit de conversation, élaborait difficilement cette histoire tarabiscotée, c'est celle de Sadowa... La médiocrité du calembour ne nuisit sans doute pas à sa diffusion verbale, à cause de sa cocasserie, et c'est vraisemblablement ainsi qu'il vint à la connaissance d'Allais, qui en tira parti avec une drôlerie absente de l'histoire d'Aubryet. — ROBERT LAULAN.

§

Quel a été le premier livre de Courteline? — *Les Gaietés de l'Escadron* ont eu cinquante ans le 20 février 1936, ou du moins c'est à cette date que ce fameux ouvrage de satire militaire est annoncé dans la *Bibliographie de la France*. On sait de reste comment avait été composé le livre : des chroniques publiées dans les *Petites nouvelles quotidiennes*, puis revues, corrigées et rassemblées. Mais le point sur lequel je voudrais attirer l'attention n'est pas là. *Les Gaietés de l'Escadron* passent pour le premier livre, je veux dire pour la *première publication en librairie* du grand comique; or, dans les *Petites nouvelles quotidiennes*, du 10 juin 1884, on lit :

Nos nouveaux abonnés recevront gratuitement, sur leur demande, un très joli volume édité par la librairie des Petites Nouvelles Quotidiennes, 5, rue Coq-Héron : *Les Chroniques de Georges Courteline dans les Petites Nouvelles Quotidiennes.*

Nulle bibliographie ne mentionne, nul chercheur ou libraire de mon entourage ne connaît cette édition de 1884. A-t-elle réellement vu le jour? Est-elle demeurée à l'état de projet? Quelqu'un a-t-il vu l'un des exemplaires qu'elle comportait ou sait-il le fin mot de l'histoire? Les bibliographes et les bibliophiles ont le plus grand intérêt à résoudre ce petit problème, dont l'issue apparaît bien jusqu'à nouvel ordre comme devant être négative. Toutefois, il n'est pas étonnant que le tirage éventuel des *Petites Nouvelles Quotidiennes* ne soit pas mentionné dans la *Bibliographie de la France* de 1884 (non plus que dans celle de 1885), car il s'agirait, le cas échéant, d'un ouvrage édité *en prime* et non aux fins commerciales courantes. — FRANCIS AMBRIÈRE.

§

Sur une poésie de Maupassant. — On lisait dans le catalogue d'une vente qui eut lieu le 12 mars dernier, à l'Hôtel Drouot :

117. MAUPASSANT (G. de). *Légende de la chambre des demoiselles à Etretat,* poésie autographe de 4 grandes pages in-4.

Voici le début de ce poème, sans doute inédit, car il ne figure pas dans l'édition Conard des Œuvres complètes :

Lentement le flot arrive
Sur la rive
Qu'il berce et flatte toujours.
C'est un triste chant d'automne
Monotone
Qui pleure après les beaux jours...

« Sans doute inédit »? Non. Ce poème, écrit par Maupassant à 18 ans, probablement pendant un séjour à Etretat, a été publié par M. Edmond Spalikowski dans le *Mercure de France* du 15 décembre 1922. L'original appartenait alors à un collectionneur rouennais, M. Victor Sanson.

§

Une rectification bibliographique. — Dans notre écho du 15 février sur la mort de Marcel Rouff, nous avons écrit que son roman l'*Homme que l'amour empêcha d'aimer* était chez Emile-Paul et que sa *Vie de Chateaubriand* était chez Kra. Nous sommes informés qu'en réalité le premier de ces ouvrages a été édité chez Kra et le second chez Gallimard.

§

Le Tombeau de Kipling. — Ayant lu l'écho sur le *Tombeau de Kipling,* donné par M. Yves Florenne dans le *Mercure* du 15 fé-

vrier, p. 219-221, un de nos abonnés, M. Ch. Roset, nous signale une traduction en vers français des *Sept mers* et des *Cinq nations*, faite par M. Jules Castier, pendant la Grande Guerre, alors qu'il était prisonnier en Allemagne (Magdebourg, Spendau). Ces traductions parurent en 1920 chez Louis Conard et forment deux volumes, grands in-8.

§

Le Sottisier universel.

LAMBERT DOOMER (1622 ou 1623-1700). Vue du Pont sur le Loir, à Angers. — (Inscription sur le cartouche d'un tableau non catalogué, exposé au musée du Louvre, salle XXVI.)

COMMUNE DE PARIS 1871. — Pièce signée par les officiers et gardes nationaux de la 7e compagnie du 84e bataillon; 2 *mars* 1871, 2 pages in-4°. — (Catalogue biblio-autographophile n° 249, février 1936).

Ne pourrait-on pas, avec l'histoire de Thésée et du Minotaure, nous expliquer le danger des mauvais traités? Pourquoi les Argonautes ontils voulu se débarrasser de ce monstre fabuleux? — *Mercure de France*, 15 décembre 1935, p. 576.

M. Yvon Delbos a un titre de premier ordre à la gloire littéraire : c'est celui qui a fait sortir de l'ombre et l'oubli son compatriote Ernest Leroy, l'auteur de ces deux chefs-d'œuvre, *Jacquou le Croquant* et *Le Moulin de la Frau*. — *Bec et Ongles*, 8 février.

LE TRAITÉ D'AMITIÉ FRANCO-SOVIÉTIQUE EST PROLONGÉ DE DIX ANS [titre d'article]. — Moscou, 22 décembre. La durée du traité d'amitié soviéto-turc vient d'être prolongée de dix ans. — *L'Œuvre*, 23 décembre 1935.

On pense au ver [*sic*] fameux :

Même quand elles marchent on dirait qu'elles dansent.

— *Le Journal*, 23 février.

C'est que la belle machine, malgré ses perfectionnements était semblable au concierge mécanique déjà construit au XIIIe siècle par Alexandre le Grand. — *Excelsior*, 22 février.

On a porté à l'écran l'œuvre célèbre de Georges Ohnet, « Le Roman d'un jeune homme pauvre ». — *Paris-Soir*, 18 février.

COQUILLE.

Le sentiment d'être dans une atmosphère islamique ne se précise vraiment qu'au croisement de la rue des Tamis, et à l'entrée de la longue voûte qui aboutit à la Grande Mosquée dite de l'Olivier, la *Djama ez Zitouna*. C'est un monument très vénérable, datant des XVIIIe et XIXe siècles, retouché et transformé quatre ou six cents ans plus tard. — CAMILLE MAUCLAIR : *les Douces Beautés de la Tunisie*, p. 20.

§

Avis à nos abonnés. — Nous rappelons à nos abonnés que ceux d'entre eux qui désirent que leur exemplaire leur soit envoyé rogné n'auront qu'à en informer l'administration du *Mercure de France*, 26, rue de Condé, Paris VIe.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLXVI

—

CCLXVI N° 904. — 15 FÉVRIER

CCLXVI N° 905. — 1er MARS

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.

FERNAND AUBIER, ÉDITIONS MONTAIGNE, 13, quai de Conti, PARIS

VIENT DE PARAITRE

Jeanne BROUSSAN-GAUBERT

PÊCHEUSE DE LUNE

Attendre des choses qui ne viennent pas, des gens qui n'existent pas ou qu'on ne recontre pas, souffrir de cette attente vaine et attendre quand même, c'est le propre de la *Pécheuse de Lune*.

L'auteur de *Josette Chardain, Loula, l'Aveugle et le Japonais, l'Amant d'un Soir, les Héritiers Provisoires* (ouvrage couronné par l'Académie Française), etc.., et dont la pensée et la forme suivent une ligne nettement spiritualiste, malgré la force et le relief de ses nombreux personnages, signe là une sorte de manifeste.

Dans une époque troublée, où l'insécurité et l'inquiétude croient trouver un dérivatif dans une vie artificielle et agitée, l'auteur jette un cri de ralliement à ceux dont le cœur et l'esprit réclament une place prépondérante pour la vie intérieure.

Une silhouette d'enfant sportive, d'une grâce spontanée et sensible rayonne au centre de ce roman. On retrouvera dans l'intrigue les paysages, les individus, cette sincérité, cette mélancolie passionnée, ce style imagé et pur qui font de Jeanne Broussan-Gaubert un des écrivains les plus profondément humains et les plus attachants de ce temps.

Un volume...... 12 fr.

HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Moi, Elle et Lui

— *ROMAN* —

Un volume in-16. Prix. . . . . 15 »

Tous les romans de M. Henri de Régnier sont des romans d'amour, voluptueux, imagés, dramatiques, déchirants à d'autres endroits comme il convient aux peintures de cette passion, aux personnages nombreux, pittoresques et attachants, tantôt dans des décors du passé, tantôt dans des décors de notre temps. De *La Double Maîtresse*, qui fut son début comme romancier et qui est un livre inoubliable quand on l'a lu, en passant par *Les Amants Singuliers*, *Le Mariage de Minuit*, *Le Passé vivant*, *La Peur de l'Amour*, *L'Escapade et la Pécheresse*, à celui-ci : *Moi, Elle et Lui*, qu'il vient de publier, c'est la même lecture séduisante qui touche le cœur et fait rêver l'esprit, intéresse à la fois l'observation et la sensibilité.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente, Palais de Just. Paris, 27 Février 1936, 14 h.
IMMEUBLE DE RAPPORT à PARIS (10e arrondiss^t) **11, RUE DE LA FIDÉLITÉ,**
angle rue du Faubourg St-Denis. Mise à prix : 200.000 francs. S'adresser à Me Fr. FICHOT, avoué, 8, rue de Liége, Houssard, Thorel, avoués, à Paris; Bauduin, notaire, à Vanves.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente au Pal. de Just. Paris, 27 Février 1936, 14 h. En un lot : **UN TERRAIN** sis à **BOULOGNE**-SUR-SEINE, 19 et 21, avenue de la Reine et 17 *bis*, rue Thiers. Contenance : 2.291 m². Mise à prix : 95.000 francs. S'adresser à Maître J. BOURGAIN, avoué, à Paris, 51 *bis*, rue Sainte-Anne; et à Maître Rougeot, avoué, à Paris, 3, rue d'Alger.

Viennent de paraître :

"Les papiers de Fabio"

TU N'AIMERAS PLUS

Un vol. de 340 pages. . . 18 fr.

Les pages les plus brûlantes que la passion ait jamais arrachées à un homme. L'auteur anonyme de ces lettres et de ces carnets intimes a réalisé, ou peu s'en faut, le rêve d'Edgar Poe et de Baudelaire. Il aurait pu intituler son œuvre : "Mon cœur mis à nu".

PHILIPPE HÉRIAT

MIROIRS

roman

Un vol. de 290 pages. . . 15 fr.

" Des pages d'une force rare et de l'intelligence la plus subtile... M. Hériat a le plus grand talent. J'ai plaisir à le constater cette fois encore".

HENRI DE RÉGNIER (Le Figaro).

GEORGES PORTAL

UN PROTESTANT

roman

Un vol. de 380 pages sur alfa. . . 35 fr.

" Quelqu'un qui irait au devant de l'attaque; qui, sans forfanterie, sans bravade, supporterait la réprobation, l'insulte; ou mieux qui serait de probité, de droiture si reconnues que la réprobation hésiterait d'abord.

— Précisément cet homme-là, vous ne le trouverez pas.

— Laissez-moi souhaiter qu'il se trouve ".

ANDRÉ GIDE (Corydon, p. 23)

19, rue Amélie, PARIS **DENOËL ET STEELE**

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

VIENT DE PARAITRE

GASTON CHÉRAU
de l'Académie Goncourt

LE PETIT DAGRELLO

roman

Le tribunal juge sur les faits. La vérité est ailleurs

Un vol. in-16, sur vélin supérieur . . . . 15 fr.

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR 22, Rue Huyghens, 22, PARIS